

Georges Perec

La boutique
obscur

124 rêves

La boutique obscure

DU MÊME AUTEUR

Ces ouvrages ont paru en première édition dans la collection
« *Les Lettres Nouvelles* » dirigée par Maurice Nadeau

Les choses, Julliard, 1965.

Quel petit vélo à guidon chromé au fond de la cour ?, Denoël, 1966.

Un homme qui dort, Denoël, 1967.

La Disparition, Denoël, 1969.

W ou le Souvenir d'enfance, Denoël, 1975.

La boutique obscure, Denoël-Gonthier, collection « Cause commune », 1973.

Chez Hachette/P.O.L :

Je me souviens (Les Choses communes I), 1978.

La Vie mode d'emploi, 1978.

La Clôture et autres poèmes, 1978.

Théâtre I, 1981.

Penser/Classer, 1985.

Chez d'autres éditeurs :

Les Revenentes, Julliard, collection « Idée fixe », 1972.

Espèces d'espaces, Galilée, collection « L'Espace critique », 1974.

Alphabets, Galilée, collection « Ecritures/figures », 1976.

Un cabinet d'amateur, Balland, 1979.

Les Mots croisés, Mazarine, 1979.

L'Éternité, Orange Export LTD, 1981.

Mots croisés II, P.O.L/Mazarine, 1986.

Ouvrages en collaboration :

Petit Traité invitant à l'art subtil du go, Christian Bourgois, 1969.

Oulipo : Atlas de la littérature potentielle, Gallimard, collection « Idées », 1981.

Récits d'Ellis Island, avec Robert Bober, Éditions du Sorbier, 1980.

Traductions :

Harry Mathews : *Les Verts Champs de moutarde de l'Afghanistan*, Denoël, « Les Lettres nouvelles », 1975.

Harry Mathews : *Le Naufrage du stade Odradek*, Hachette/P.O.L, 1981.

Georges Perec

La boutique
obscur

124 rêves

Denoël

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Éditions Denoël, 1973
73-75, rue Pascal, 75013 Paris
ISBN : 2.207.23481.9
B 23481.4

pour Nour

**puisque je pense
que le réel
n'est réel en rien
comment croirais-je
que les rêves sont rêves**

Jacques Roubaud et le Moine Saigyō

Tout le monde fait des rêves. Quelques-uns s'en souviennent, beaucoup moins les racontent, et très peu les transcrivent. Pourquoi les transcrirait-on, d'ailleurs, puisque l'on sait que l'on ne fera que les trahir (et sans doute se trahira-t-on en même temps ?).

Je croyais noter les rêves que je faisais : je me suis rendu compte que, très vite, je ne rêvais déjà plus que pour écrire mes rêves.

De ces rêves trop rêvés, trop relus, trop écrits, que pouvais-je désormais attendre, sinon de les faire devenir textes, gerbe de textes déposée en offrande aux portes de cette « voie royale » qu'il me reste à parcourir — les yeux ouverts ?

Dans la mesure où j'ai recherché une certaine homogénéité dans la transcription, puis dans la rédaction de ces rêves, il ne me semble pas inutile de donner ces quelques précisions sur la typographie et la mise en page :

— l'alinéa correspond à un changement de temps, de lieu, de sensation, d'humeur, etc., resenti comme tel dans le rêve ;

— l'emploi de l'italique, qui ne peut être qu'exceptionnel, signale un élément du rêve particulièrement marquant ;

— la plus ou moins grande épaisseur des blancs entre les paragraphes voudrait correspondre à la plus ou moins grande importance de passages oubliés, ou indéchiffrables au réveil ;

— le signe // signale une omission volontaire.

N° 1

Mai 1968

La taille

La taille (dont le nom m'échappe : métronome, perche) où devoir rester ad. lib. plusieurs heures. Comme de bien entendu. L'armoire (les deux caches). La représentation théâtrale. L'humiliation. ? . L'arbitraire.

C'est une pièce avec plusieurs personnes. Il y a dans un coin une toise. Je me suis menacé de devoir passer plusieurs heures dessous ; c'est une brimade plutôt qu'un véritable supplice, mais extrêmement inconfortable, car rien ne retient le haut de la toise et, à force, on risque de rapetisser.

Comme de bien entendu, je rêve et je sais que je rêve comme de bien entendu que je suis dans un camp. Il ne s'agit pas vraiment d'un camp, bien entendu, c'est une image de camp, un rêve de camp, un camp-métaphore, un camp dont je sais qu'il n'est qu'une image familière, comme si je refaisais inlassablement le même rêve, comme si je ne faisais jamais d'autre rêve, comme si je ne faisais jamais rien d'autre que de rêver de ce camp.

Il est bien évident que cette menace de la toise suffit

d'abord à concentrer en elle toute la terreur du camp. Ensuite, il apparaît que ce n'est pas si terrible. D'ailleurs, j'échappe à cette menace, elle ne se réalise pas. Mais c'est précisément cette menace évitée qui constitue la preuve la plus évidente du camp : ce qui me sauve, c'est seulement l'indifférence du tortionnaire, sa liberté de faire ou de ne pas faire ; je suis entièrement soumis à son arbitraire (exactement de la même façon que je suis soumis à ce rêve : je sais que ce n'est qu'un rêve, mais je ne peux échapper à ce rêve).

La seconde séquence reprend ces thèmes en les modifiant à peine. Deux personnages (dont l'un est très certainement moi-même) ouvrent une armoire dans laquelle ont été pratiquées deux caches où sont entassées les richesses des déportés. Il faut entendre par « richesses » tous objets susceptibles d'augmenter la sécurité et les possibilités de survie de leur possesseur, qu'il s'agisse d'objets de première nécessité ou d'objets possédant une valeur d'échange. La première cache contient des lainages, énormément de lainages, vieux, mités et de couleurs ternes. La seconde cache, qui contient de l'argent, est constituée par un mécanisme à bascule : une des étagères de l'armoire est creusée intérieurement et son couvercle se soulève comme un couvercle de pupitre. Pourtant cette cachette est jugée peu sûre et je suis en train d'actionner le mécanisme qui la dévoile afin d'en retirer l'argent, lorsque quelqu'un entre. C'est un officier. Instantanément nous comprenons que, de toute façon, tout cela est inutile. En même temps, il devient évident que mourir et sortir de la pièce sont équivalents.

La troisième séquence aurait sans doute pu, si je ne l'avais presque complètement oubliée, donner un nom à ce camp : Treblinka, ou Terezienbourg, ou Katowicze.

La représentation théâtrale était peut-être le « Requiem de Terezienbourg » (*Les Temps modernes*, 196., n^o., pp. ...-...). La morale de cet épisode effacé semble se référer à des rêves plus anciens : On se sauve (parfois) en jouant... .

N° 2

Novembre 1968

Les plateaux

Avec un rire que l'on ne peut que qualifier de « sardonique », elle s'est mise à faire, en ma présence, des avances à un inconnu. Je n'ai rien dit. Devant son insistance, j'ai fini par quitter la pièce.

Je suis dans ma chambre avec A. et avec un ami de rencontre à qui j'apprends à jouer au go. Il semble comprendre le jeu, jusqu'au moment où je me rends compte qu'il croit être en train d'apprendre à jouer au bridge. En fait, le jeu consiste à distribuer des *plateaux de lettres* (plutôt une sorte de loto qu'une sorte de scrabble).

N° 3

Novembre 1968

Itinéraire

: dédale secret connu, portes de coffres (rondes, blindées), couloirs, très long périple vers la rencontre

puis ce même chemin maintenant connu de tous.

N° 4

Décembre 1968

L'illusion

Je rêve
Elle est près de moi
Je me dis que je rêve
Mais la pression de sa main contre ma main me semble
trop forte
Je me réveille
Elle est bel et bien près de moi
Bonheur fou
J'allume
La lumière surgit un centième de seconde puis s'éteint
(une lampe qui claque)
Je l'enlace

(je me réveille : je suis seul)

N° 5

Décembre 1968

La dentiste

Tout au fond d'un dédale de galeries couvertes, un peu comme dans un souk, j'arrive chez un dentiste.

Le dentiste n'est pas là, mais je trouve son fils, un jeune garçon, qui me demande de revenir plus tard, puis se reprend et me dit que sa mère va revenir d'un instant à l'autre.

Je m'en vais. Je me heurte à une toute petite femme, jolie et rieuse. C'est la dentiste. Elle m'entraîne dans le salon d'attente. Je lui dis que je n'ai pas le temps. Elle m'ouvre toute grande la bouche et me dit en éclatant en sanglots que toutes mes dents sont pourries *mais* que ce n'est pas la peine de me soigner.

Ma bouche grande ouverte est immense. J'ai la sensation presque concrète d'une pourriture totale.

Ma bouche est si grande et la dentiste si petite que j'ai l'impression qu'elle va mettre toute sa tête dans ma bouche.

Plus tard, je cours dans les galeries marchandes. J'achète un réchaud à gaz trois feux qui coûte 26 000 francs et un réfrigérateur de 103 litres.

N° 6

Janvier 1969

L'adieu

Un jour, je lui dirai que je l'abandonne. Elle appellera presque immédiatement sa fille au téléphone pour lui dire qu'elle n'ira pas à Dampierre.

Pendant le temps de la conversation téléphonique, son beau visage se décomposera.

N° 7

Janvier 1969

Sur mes vieux jours

Bien que tu aies la certitude d'être encore jeune, tu ne dois plus l'être tellement, puisque déjà deux de tes plus chers amis sont morts et qu'un troisième est en train de mourir...

Cela ressemblait à ces lettres de Flaubert : « Nous avons enterré Jules... » (ou bien est-ce Edmond ?).

Qui étaient ces deux morts ? L'un des deux n'est-il pas Claude ? Régis ?

N° 8

Septembre 1969

Dans le métro

Après ce qui fut peut-être d'innombrables aventures, je parviens à remonter dans le train au moment où il s'apprête à démarrer, alors que les portières, noires et mates, sont déjà en train de se fermer automatiquement.

Le compartiment est long et étroit. Il est presque vide. Il y a seulement, de l'autre côté du wagon, une femme, immensément grande, qui est allongée sur plusieurs sièges, non pas en travers, mais le long du wagon, ses pieds étant approximativement à ma hauteur et sa tête presque à l'autre bout du compartiment.

(Soudain) je sens que quelque chose (quelqu'un) me passe, doucement, (la main) dans les cheveux.

Je suis effrayé.

Je hurle.

Ce n'est certainement pas la femme qui a l'air encore plus effrayée que moi.

N° 9

Septembre 1969

Sinusites

J'ai longtemps parlé à un docteur de mes sinusites.

N° 10

Octobre 1969

Les écrivains

C'est dans un magasin, ou plutôt dans une grande kermesse, quelque chose dans le genre de la Fête de l'Humanité. Il y a beaucoup de monde. Nous nous donnons rendez-vous d'un endroit à l'autre.

Je sors « pour être présenté à des écrivains soviétiques ». On me dit bonjour mais ensuite, à mon grand désappointement, plus personne ne fait attention à moi ; tout le monde écoute Armand Lanoux (c'est la première fois que je le vois, il ne ressemble pas du tout à l'image que j'avais de lui) qui parle en russe (et je le comprends sans la moindre difficulté) de ses dix livres traduits en U.R.S.S. Je suis choqué par le nombre dix et je rectifie, pour moi, quelque chose comme « dix fois le même ».

J'appartiens à un groupe hippie. Sur une route nationale nous arrêtons la circulation. Nous entourons une voiture luxueuse et nous nous en rapprochons, menaçants.

N° 11

Octobre 1969

La mort d'Helmlé

Je reçois d'Allemagne une lettre qui m'apprend que Eugen Helmlé est mort. Je lui avais écrit la veille.

Peu à peu, je comprends que je rêve et que Eugen Helmlé n'est pas mort.

N° 12

Octobre 1969

Le go

Je joue au go (mais c'est plutôt un puzzle dont les pièces finissent par former une sorte de sphère) avec un écrivain nommé Bourgoïn, que je trouve d'ailleurs antipathique.

Je décide d'aller à Dampierre, alors que je suis rue de l'Assomption. Je me dirige vers un café en haut de la rue, puis j'oblique en direction de la Muette. Je suis furieux.

Peut-être est-ce à Dampierre, ou encore rue de l'Assomption ? L'endroit est en réfection, bien que l'on y donne une réception, d'où la présence — au premier abord assez surprenante — d'ouvriers au milieu du salon. Entre un écrivain, dont je m'aperçois que j'ai le livre à la main et que je joue (m'évente ?) avec.

J. et M.L. semblent s'être réconciliés. Ils jouent au go ensemble. Un peu plus tard je les surprends en train de s'embrasser dans une chambre poussiéreuse qui ressemble au bureau que j'avais rue du Bac. Un ouvrier vient arracher le montant de la porte en disant, d'un ton très technique :

— C'est monté en biseau.

Le montant supporte les fils électriques, d'où bref noir.
Je me dis que c'est un excellent électricien et qu'il sera plus commode ainsi de sortir les meubles.

Trois ouvriers (dont l'un est le jardinier de Dampierre) construisent une terrasse-salon.

J'ai une scène avec

L'hôtel

Je cherche à louer un appartement pour un mois. Quelqu'un, dont le métier est précisément de vendre ou de louer des appartements, me suggère d'aller plutôt à l'hôtel et me recommande La Boule Blanche, en plein Saint-Germain. Effectivement, je connaissais cet hôtel de nom, mais je n'y étais jamais allé.

La Boule Blanche se trouve dans un square très calme, un peu analogue au square Louis-Jouvet, près de l'Opéra (là où se trouve le bar Cintra). Il me fait penser à un autre hôtel, situé tout près, et où une de mes amies serait allée ou aurait conseillé à P. (ou peut-être à moi) d'aller.

Un congrès très fin de siècle se tient dans cet hôtel. Les salons de lecture sont bondés, les tables sont jonchées de journaux étalés.

Je tourne en rond, cherchant le bureau de l'hôtel et je finis par demander où il se trouve à quelqu'un qui me dit :

— Mais il est là.

Il est là, en effet. Il ressemble un peu à mon grand pupitre, mais il est courbe. Il est tenu par trois jeunes femmes.

On me chuchote qu'il y a beaucoup de départs et que je n'aurai pas de problème pour trouver une chambre. D'ailleurs trois ou quatre messieurs rendent leur clé.

Je voudrais demander une chambre, mais je me trompe et je demande une suite. On me demande pourquoi. J'explique que je suis en train de changer d'appartement et que je désire m'installer pour un mois.

Deux des trois employées discutent entre elles et décident de me montrer la chambre du mariage.

C'est tout en haut. Nous montons à pied. Dans la petite entrée se trouve une lampe sculptée dont le support représente une femme nue, sans tête, étreignant ou étranglant dans ses bras un serpent boa qui se love autour d'elle. La femme et le serpent sont en bois, mais l'imitation est si parfaite que l'on peut un instant croire qu'il s'agit d'êtres vivants.

Je visite la suite, qui se compose de deux chambres communiquant entre elles par un petit escalier.

J'essaye d'expliquer qu'une chambre, une grande chambre, me suffirait. Puis, changeant de sujet, je demande quelles marques de whiskies ils ont au bar. On me répond un certain nombre de mots (du genre « long john », « glen... », « mac... ») puis le mot « Chivas » que l'on répète plusieurs fois en le déformant (chavasse, chivelle, etc.).

Je demande alors ce qu'il y a comme vodkas. On me répond par un mot finissant par « ya » ; je comprends « Denitskaya » ou « Baltiskaya ». Je suis content que ce soit une vodka d'origine...

N° 14

Février 1970

La chasse à ski

C'est un film dont a) je suivrais le tournage, b) j'assisterais, une fois monté, à la projection, c) je serais l'un des acteurs.

Quelque part dans la forêt. Scène de chasse. Nous sommes au milieu des bois. Il y a peut-être de la neige.

Les chasseurs pestent contre les braconniers qui les précèdent de peu et qui leur prennent le gibier qu'ils font rabattre.

Le champ se déplace (pano latéral). *J'en suis très extérieur.*

Passent quatre formes hirsutes, barbues, couvertes de fourrures : les braconniers.

Puis, à ski, le « Chef de Chasse », puis le cameraman, qui porte sur son dos un équipement invraisemblable, puis le preneur de son, également très chargé, puis, etc., le reste de l'équipe technique.

On ramène, en marche arrière, à ski, les braconniers. Gros plan sur leurs skis : ils sont très curieux, on dirait qu'ils ont des talons.

Parmi les contrebandiers, une vieille femme juive, très laide, extrêmement antipathique (comme une caricature antisémite).

Elle porte un manteau de fourrure de grand prix.

Je lui parle, cependant que nous regagnons le village : en principe, elle aurait de quoi participer à une vraie chasse (et même en posséder une pour elle seule) mais elle préfère chasser le gibier des autres.

Je lui dis qu'elle risque d'être poursuivie et de voir son nom déshonoré.

La suite est confuse : on parle de diffamation, d'amende.

Il faudrait étouffer le scandale.

N° 15

Mai 1970

La rue de Quatrefages

Nous vivons, P. et moi, rue de Quatrefages, tout au fond du jardin, non plus au 4^e étage, mais au rez-de-chaussée. Nous vivons séparés, c'est-à-dire que nous avons séparé notre appartement en deux. A la suite de travaux compliqués, nous finissons même, par surcroît, par partager cet appartement avec notre voisine.

Je visite l'appartement. Les deux premières pièces me sont familières ; c'est effectivement notre ancien appartement de la rue de Quatrefages. Puis l'on arrive dans une zone curieuse : c'est une cuisine très bizarrement aménagée. Il y a un minuscule évier (un « timbre d'office ») en émail, dont le robinet est ouvert au-dessus d'une casserole (un « fait-tout ») plus grande que l'évier (ce qui ne peut que susciter l'idée d'un débordement imminent...) ; au-dessus de l'évier, il y a une immense hotte de verre (une « sorbonne ») ; c'est du verre, mais à peine transparent, du verre « grumeleux » (cannelé ?) ; autre détail notable : la hotte est entièrement détachée du mur, le long duquel courent les tuyaux d'eau et de gaz ; elle doit, en fait, être

suspendue au plafond. Il y a également une cuisinière à gaz sur laquelle des plats mijotent.

Succédant à la cuisine, se trouve une grande salle de bains avec une baignoire trapézoïdale. Puis un couloir et tout au bout une porte de bois, un peu vermoulue. Je découvre ainsi, pour la première fois de ma vie, que mon appartement possède deux portes ; je m'en doutais un peu, mais j'en reçois (enfin ?) la confirmation tangible.

J'ouvre cette porte. Aussitôt les trois chats de la maison s'enfuient. Il y a un chat blanc et deux chats gris, dont l'un est très certainement ma chatte. Ce n'est pas grave, ils reviendront certainement ; c'est évidemment par cette porte — et non par l'autre — que P. a l'habitude de les laisser sortir.

Je regarde par le trou de la serrure (c'est un trou rond de la grosseur d'un œil). Je vois l'avenue, large, plantée d'arbres, et quelques magasins, dont un restaurant.

P. est couchée dans l'appartement. Elle n'a retrouvé qu'un seul des chats. Il était dans la rue Mortimer.

Je me rends compte, d'abord, que la première pièce de l'appartement appartient en commun à P. et à la voisine, et ensuite, que ce n'est pas mon appartement, que je n'y ai jamais habité.

Dans la première pièce, la zone de la voisine et la zone de P. sont séparées par un amas de livres. La voisine — c'est une femme assez vieille et plutôt vulgaire — ne sait plus très bien lesquels de ces livres elle

a empruntés à P. ni très précisément ceux qu'elle a fini de lire et qu'elle veut lui rendre.

Elle me tend un très beau livre, un peu analogue aux Jules Verne de la collection Hetzel. Je tressaille de joie : le livre porte pour titre

LES BRONCHES

C'est un livre très rare, un classique de la physiologie respiratoire, dont je me souviens avoir entendu G. parler. Je l'ouvre. Il est écrit en allemand (en caractères gothiques).

Je reconnais dans l'amas de livres plusieurs albums familiers (les Exercices de style de Queneau-Massin-Carelman, des Steinberg, etc.).

Arrive le mari de la voisine. C'est un vieil homme fatigué. Il n'a pas de moustaches. Ou bien, au contraire, il en a. Il ressemble un peu à l'acteur André Julien, ou peut-être à André R., le père d'un de mes anciens camarades de classe. Il tient à la main une sorte de trousse qui a la forme d'un gros stylo-bille et qui est pleine, ou bien de stylos-bille, ou bien d'un seul, énorme, stylo à — mettons — douze couleurs. Il hoche la tête d'un air mécontent.

Plus tard : je suis couché sur un lit, à côté du tas de livres. Devant moi, à ma gauche, P. est étendue sur un autre lit, perpendiculaire au mien. Dans le prolongement du lit de P., en face de moi, il y a une longue table derrière laquelle sont assis le mari (juste en face de moi)

et (sur ma droite) la voisine qui a devant elle une minuscule pile électrique.

Longtemps avant, nous étions, P. et moi, dans la rue. Nous longions un très beau parc, aussi beau que le jardin des Missions étrangères, rue de Varenne.

N° 16

Juillet 1970

L'arrestation

Je suis à Tunis. C'est une ville tout en hauteurs. J'y fais une très longue promenade : route en lacets, rideaux d'arbres, claires-voies, panoramas. C'est comme si le paysage se découvrait dans sa totalité comme un arrière-plan de peinture italienne.

Le lendemain, la police vient m'arrêter. J'ai commis, jadis, une peccadille. Je n'en garde aucun souvenir, mais je sais qu'elle peut aujourd'hui me coûter vingt ans.

Je m'enfuis, armé d'un revolver. Les lieux que je traverse me sont inconnus. Il n'y a aucun danger immédiat, mais je sais d'avance que cette fuite ne résoudra rien. Je reviens vers des endroits familiers, ceux où je me promenais la veille. Trois marins me demandent leur chemin. Derrière un rideau d'arbres, des femmes voilées lavent du linge.

Je redescends en ville par une route en lacets. Il y a des flics partout, par centaines. Ils arrêtent tout le monde et fouillent les voitures.

Je passe au milieu des flics. Tant que mon regard n'accrochera pas le leur, j'aurai une chance de m'en tirer.

Je rentre dans un café où je trouve Marcel B. Je vais m'asseoir près de lui.

Trois types entrent dans le café (ce sont des flics, évidemment !) ; ils font très négligemment le tour de la salle. Peut-être ne m'ont-ils pas vu ? Je respire presque, mais l'un d'eux vient s'asseoir à ma table.

— Je n'ai pas de papiers sur moi, dis-je.

Il est presque sur le point de se lever et de partir (cela voudrait dire que je suis sauvé), mais il me dit à voix basse :

— Copulez !

Je ne comprends pas.

Il écrit le mot dans la marge d'un journal, en grosses lettres creuses :

COPULEZ

puis il repasse sur les trois premières lettres en en noircissant l'intérieur :

COPULEZ

Je finis par comprendre. C'est extrêmement compliqué : il faut que je rentre chez moi et que « je copule avec ma femme » ; ainsi, lorsque la police viendra me chercher, le fait d'avoir « copulé un samedi », alors que je suis juif, constituera pour moi une circonstance atténuante.

Le fait d'être juif est, en effet, à l'origine de toute cette affaire et la complique considérablement. Mon arrestation est une conséquence du conflit judéo-arabe et il ne me servirait à rien d'affirmer mes sentiments pro-palestiniens.

Je rejoins ma villa (ce n'est peut-être qu'une simple

chambre). Je suis surtout préoccupé de savoir si je serai prisonnier tunisien en France ou prisonnier français en Tunisie. Dans les deux cas, j'attends une amnistie à l'occasion de la visite d'un chef d'État.

Je me sens innocent. Ce qui m'embête le plus c'est d'avoir à garder plusieurs années mes socquettes déjà sales.

N° 17

Juillet 1970

La badine

« Un beau matin », je me retrouve à nouveau dans un camp. C'est l'heure du réveil ; le problème est de me trouver des vêtements (je suis vêtu comme à la ville, veston de tweed, chaussures anglaises).

Dans le camp, tout s'achète. Je vois circuler de grosses coupures en liasses. Des gardiennes donnent des potions à des détenus.

On me trouve une veste. Nous nous mettons en rang pour descendre (nous sommes dans un grand dortoir à l'étage d'une espèce de caserne désaffectée).

Nous nous cachons un moment dans un corridor.

Nous marchons en rang par quatre. Un officier nous aligne au moyen d'une longue badine de bambou. Il est d'abord bienveillant, puis il se met tout à coup à nous injurier effroyablement.

En rang pour l'appel. L'officier hurle toujours mais ne frappe pas. A un certain moment, nous tenons chacun (lui et moi) une extrémité de la badine : je suis saisi de panique à l'idée qu'il va me frapper.

L'univers du camp est intact : on ne peut pas agir dessus.

Plus tard, j'éclate en sanglots en passant devant un pavillon où l'on soigne des enfants atteints d'un mal incurable. Ils trouvent là une unique chance de survie. Je me demande si cette survie ne consiste pas à les transformer en pilules, et me souviens à ce propos d'une anecdote sur des cures d'amaigrissement qui réussissent parce que l'on donne à ingurgiter des pilules qui contiennent en fait un ver solitaire.

N° 18

Août 1970

Le Vergelesse

Je suis avec elle au restaurant.

Je consulte une carte extrêmement fournie, mais où ne figurent que des plats aussi banals que chers (par exemple : « une francfort-frites », douze francs).

Je regarde la carte des vins et suggère que l'on prenne du « vergelesse ».

N° 19

Août 1970

La liasse

Un style de comédie américaine. C'est comme un scénario que l'on nous raconterait et dont on saurait d'avance la suite.

Nous sommes tout un groupe. La police nous arrête une première fois, puis une deuxième fois (mais ils sont obligés de nous libérer) et une troisième fois où l'impunité que nous escomptions ne marche plus.

Finalement, le Grand Chef de la police nous fait libérer et l'on nous rend notre argent.

Trois acteurs célèbres et ridés comme des vieux héros de western (Stewart, Fonda, etc.) sont assis à une table et manipulent en souriant d'épaisses liasses de dollars.

Gros plan sur une liasse de billets bleus et jaunes, tous identiques au chiffre près : 500 \$, 500 \$, 100 \$, etc., longue suite de 1 \$ au milieu, puis de nouveau de grosses coupures.

Entre-temps, j'apprends que je vais être père, puis que je le suis : l'enfant est né, je n'ai même pas été prévenu.

Je suis un long couloir en m'interrogeant sur le prénom qui convient : il faut qu'il soit très court (par exemple Jorg') ou très long. Didier, par exemple, ne conviendrait pas.

C'est une fille. Elle s'appelle quelque chose comme Didière ou Denise. Elle a des jambes très maigres avec des chaussettes et des petites chaussures blanches. Elle a l'air très mécontente de me voir.

En l'embrassant, il se trouve que je lui arrache un minuscule morceau de langue *en formation* (tissus non encore complètement compacts). Je crains de nuire à son développement.

Ce n'est pas ma femme qui s'occupe de la fille mais plutôt une amie à elle.

N° 20

Août 1970

C.

Week-end à Dampierre. Arrivent C. et un de ses amis. Je lui parle d'un projet d'adaptation télévisée de « l'augmentation ». Un projet similaire m'a été offert récemment par quelqu'un d'autre.

C. me dit que c'est lui qui est à l'origine de ce projet, qu'il en avait effectivement parlé à (ni lui ni moi ne parvenons à nous souvenir du nom).

(je ne m'en souviens pas davantage au réveil, mais tout cela me semble si logique que je reste persuadé de la vraisemblance, voire de la réalité de la scène).

N° 21

Septembre 1970

S/Z

Je retourne dans cette librairie où les livres, pour la plupart d'occasion, sont empilés, ou plutôt amoncelés dans un coin.

Je cherche un titre précis, mais la libraire ne l'a pas. En compagnie de Z. je feuillette quelques ouvrages.

Je trouve un livre ; le nom de l'auteur m'est familier, mais sans plus : c'est une gigantesque compilation, ou dictionnaire, des variations S/Z chez Balzac.

Chaque page se présente en quatre colonnes :

Terme attesté :	S	:	Z	:	Référence de l'emploi
:	:	:	:	:	:
:	:	:	:	:	:
:	:	:	:	:	:

Les colonnes « terme attesté » et « référence de l'emploi » donnent des explications, les colonnes « S » et « Z » indiquent tous les mots transformés. Ainsi :

:Balsac : Balzac :
:Maissé : Maizsé :
: : :

(Maissé est le nom d'un personnage, et Maizsé, terme que, d'abord, je ne comprends pas, est — évidemment ! pourquoi l'avais-je oublié ? — le nom d'un village polonais.)

Il y en a des pages et des pages. Chaque terme, ou couple plutôt, est tellement évident que l'on se demande comment il se fait que personne n'y a pensé plus tôt, que l'on s'étonne qu'il ait fallu attendre Roland Barthes pour s'en apercevoir.

En feuilletant le livre à l'envers, Z. me montre une série d'épigraphes (en rouge ?) au début d'un chapitre. La première dit quelque chose du genre de « Perc se prive de ses lettres » ; c'est extrait d'un article sur « la Disparition », mais je ne trouve, ni le nom de l'auteur, ni le nom du journal ; j'en suis très satisfait, comme si cette citation était un signe de reconnaissance (de prise au sérieux).

L'auteur du livre est une femme et je me souviens que j'ai lu un de ses romans.

N° 22

Août 1970

Initiales

Deux de mes anciens amis (l'un, par exemple, serait Pierre B. que je n'ai pas vu depuis 10 ans) sont à Dampierre. Un troisième — il porterait le nom d'un gérant dont j'entends parfois parler mais que je n'ai jamais vu — a peut-être été arrêté. On se demande s'il est G.P. Non, m'écrié-je. Alors maoïste ou P.C. Je comprends P.C.F. et commente : ce n'est tout de même pas la même chose ! Mais l'autre précise : P.C.M.L.F.

La plupart des termes de ce rêve ressemblent à des définitions de mots croisés.

N° 23

Septembre 1970

Vers le Sud

Au réveil, il ne reste que ce mot :

Marseille

Nous allions vers le Sud.

Nous y étions déjà allés, mais nous étions partis
d'une autre ville.

Septembre 1970

Les chats

Au terme de diverses péripéties, je me retrouve rue de Quatrefages (ou est-ce la rue des Boulangers ? ou la rue de Seine ?).

Je passe de la pièce du fond dans la première. Il y a là Denis B. (ou bien est-ce Michaud ?).

Sur le sol, des chats. Au moins trois. Toutes petites boules de fourrure. Je crie : J'avais bien dit que je n'aurais jamais de ^{ça} chat ici ! Je prends un des chats, je vais à la porte et je le jette dehors. Je m'aperçois alors qu'il y a entre le sol et la porte un espace assez grand pour laisser entrer un petit chat.

D'ailleurs, toute la maison est dans un état de délabrement avancé.

Le voisin du dessous a chez lui une gigantesque cheminée. Il fait du feu et ma chambre brûle. On voit apparaître sous les planchers calcinés des éléments de maçonnerie et des bouts de fer des charpentes. Mon ami me demande avec une certaine angoisse ce que l'on

va faire. Mais je ne suis pas du tout affolé et j'énumère calmement la liste des travaux à entreprendre.

Les deux pièces

Je dois jouer dans deux pièces de théâtre.

Une récente figuration a révélé mes talents d'acteur et j'ai été choisi au pied levé.

Au moment d'entrer en scène, je m'aperçois que je n'ai pas répété, ni même lu une seule fois mon rôle.

La scène se passe dans un grand-hall-café-dortoir-cantine. Les acteurs sont attablés. Je prends place sur le siège resté libre, en plein devant de la scène.

Je joue le rôle d'une espèce de clochard. Sur la table, il y a un bout de papier portant quelques répliques, mais un acteur voisin (qui est aussi le metteur en scène) se penche vers moi et me chuchote que ce n'est pas mon rôle.

Je suis pris d'une grande inquiétude. Peu de temps après, on parvient quand même à me passer une fiche (plutôt genre papier de boucher) avec quelques indications de texte. Je dois me fier à quelques clignements de mes partenaires pour savoir quand c'est à moi de parler.

La pièce commence.

Je suis perdu. J'ai l'impression de parler à tort et à travers. Heureusement, l'auteur a écrit un texte très décousu. C'est plutôt une sorte de brouhaha.

Au bout d'un certain temps de gêne considérable (je gâche le travail des autres), les C.R.S. arrivent dans le fond de la salle.

Cela fait partie de la pièce.

Grande confusion.

On passe à la seconde pièce.

C'est un acte à trois personnages. Je joue le rôle de l'ours (ou bien est-ce le diable ?) et il y a en face de moi ou bien Faust et Marguerite, ou bien Don Juan et Faustine. Peu d'inquiétude pour mon texte cependant que l'on apporte la fourrure dont je dois me revêtir. Il consiste surtout en grognements.

J'apprends que le rôle a été en fait écrit pour Roger Blin qui doit le jouer dès le lendemain et je suis tout à coup hilare à l'idée de « créer un rôle que Blin va reprendre ».

La première pièce, n'était-ce pas plutôt une répétition ? En tout cas, la seconde ne se joue pas.

N° 26

Octobre 1970

Le bar en S

Je suis avec Pierre G. dans ma chambre. Mon lit est couvert de cubes de mousse plastique enveloppés dans des housses de plastique transparent. C'est heureux, car de l'eau suinte des murs et du plafond. On dirait d'ailleurs que murs et plafond ne sont qu'un seul réseau de tuyaux multicolores. Tout est trempé. Pierre m'explique que les gens du dessus font refaire (recastrer) leurs baignoires.

Il y a une table à côté et sur la table un téléphone décroché. J'ai l'impression que si je raccrochais, il se mettrait à sonner (peut-être sonne-t-il, d'ailleurs, bien que décroché ?). Je raccroche ; rien ne se passe.

Plus tard, Pierre et moi sommes dans un grand magasin genre drugstore. A un certain moment je me retrouve seul dans le rayon des livres. Tous les livres sont présentés à plat ; ils sont revêtus de couvertures de couleurs pâles (mauve, bleu, gris souris, rose, lavande, etc.). Je me rends compte que ce sont tous des livres érotiques. Les titres sont pour la plupart très courts, le plus souvent un simple prénom féminin (Fabienne,

Irène). Les noms d'auteur me sont inconnus (sans doute des pseudonymes).

Nous arrivons, Pierre et moi, dans une vaste salle où nous pensons pouvoir manger ou boire. Mais un maître d'hôtel nous indique que le bar est plus loin, de l'autre côté d'une grande baie vitrée.

Nous prenons chacun un verre. L'un est un gobelet à whisky, tronconique, l'autre un verre à pied, assez beau, avec, près de sa base, un renflement ovoïdal. De l'autre côté de la baie, une autre grande salle avec un escalier qui mène au restaurant. Le maître d'hôtel nous le désigne, mais nous ne voulons que boire, et il nous conduit vers le bar. Le bar est très long. Il a une forme de « S ». De l'autre côté du comptoir, plusieurs hommes, jeunes, grands, genre sportifs à cheveux en brosse, jouent aux dés sur un plateau rond qu'ils semblent tenir sur leurs genoux. Le barman nous tend à boire. Quelqu'un demande si les joueurs de dés font partie de l'Université, mais ils répondent en faisant non de la tête et cette hypothèse semble beaucoup les amuser.

N° 27

Octobre 1970

Le change

Je dois prendre l'avion pour Venise, et plus tard aller à Toulouse payer des taxes. Difficiles problèmes de change. En passant par l'Italie, je réalise une grosse économie. Mais, évidemment, je ne dois rien déclarer.

Grand sentiment de confusion.

J'ai sur moi un chèque (de 5 000, 30 000 ou 50 000 francs) et un unique billet de 500 francs.

Je dois payer 6 000 francs, ce qui me paraît énorme. De plus, je me rends compte que, bien que nous soyons jeudi, je ne pourrai être en Italie que le samedi et que toutes les banques seront fermées. J'aurais dû partir le soir même.

Toutes ces scènes se passent en va-et-vient d'un guichet à l'autre, dans l'ambiance cosmopolite d'un grand aéroport.

Je me rends compte que ce voyage est complètement inutile, puisque, de toute façon, cette opération bancaire aurait pu se faire un peu plus tard à l'occasion de mon voyage en Allemagne.

L'épidémie

Le rêveur (car toute cette histoire ressemble à un roman à la troisième personne) est venu s'attabler dans un petit bistro. Bien qu'il soit étranger, on le considère très vite comme un des fidèles habitués de la maison. Le patron et quelques clients parlent de l'épidémie. Le cuisinier chinois du restaurant voisin entre (le rêveur se dit qu'il ressemble à quelqu'un qu'il connaît) ; le cuisinier chinois dit qu'il faut lui trouver un remplaçant, car il ne peut plus continuer à la fois à tenir ses fourneaux et à faire la cuisine chez les filles. Il cite, à ce propos, le proverbe de Shakespeare :

— Ils n'en mouraient pas tous, mais tous étaient frappés !

Stupéfait, le patron du café regarde le rêveur : c'est de lui qu'il tenait ce proverbe. Au même instant, le rêveur comprend qu'il cesse d'être un inconnu attablé et qu'il devient « le personnage central » ; en même temps, il reconnaît le cuisinier chinois ; il ne connaît que lui, c'est lui qui, effectivement, vient de temps en temps donner un coup de main bénévole aux filles.

Il y a eu une grande épidémie de choléra. Tout le monde veut se faire examiner. Les symptômes sont des crachements de sang. Le rêveur et deux de ses amis parcourent la ville. Ils arrivent devant un escalier bloqué par une multitude de jeunes filles, sans doute un pensionnat. Ils font semblant d'avoir priorité, comme si l'un d'entre eux était atteint, pour obliger le docteur à s'occuper d'eux d'abord. Le docteur est obligé de se frayer un chemin au milieu des filles.

Un peu plus tard, au milieu d'un amas de filles étendues, malades, le rêveur ramasse sur le sol un morceau de terre (et non pas une immondice ou un excrément). Et il découvre, derrière une porte, son ami J., gisant, mort, devenu terre, devenu bloc de terre auquel il manque le morceau qu'il vient de ramasser.

N° 29

Novembre 1970

Londres

Je suis dans une ville étrangère. C'est Londres, un quartier très excentrique, très loin de Waterloo ou de Victoria.

Je fais partie d'un groupe de touristes et nous errons dans un grand drugstore. Nous rencontrons un autre groupe, que je suis censé connaître. Effectivement, chacun me semble familier, ressemble, pourrait ressembler à quelqu'un que je connais. Je suis très confus. J'esquisse des sourires.

Il est en tout cas sûr que dans ce second groupe se trouve un de mes anciens amis, Jacques M. Il s'est laissé pousser la barbe. Il y a également des amis à lui, qui se nomment Fried. Par contre, la femme de Jacques, Marianne, se trouve dans mon groupe.

Je me rends compte alors que Jacques et Marianne se sont séparés.

Le lendemain matin, je rencontre Marianne et lui annonce que Jacques est là. Elle se dirige vers lui, puis soudain bifurque. Je la suis.

Nous passons devant un groupe de filles. L'une d'elles se recule, horrifiée, à mon approche.

N° 30

Novembre 1970

Le Gaba

Mon patron me paye 82 francs (3×16), au lieu de 45 (3×15) pour lui avoir fictivement servi de sujet d'expérience pendant trois jours.

Je lui propose de reverser cette somme dans une caisse noire, mais il fait non de la tête.

Il me demande où en est mon fichier.

Je pense au GABA (acide gamma-hydroxybutyrique), puis à l'excitation présynaptique, qui est — bien évidemment — l'excitation synaptique, et à l'inhibition présynaptique.

(long sentiment d'inconnu au réveil)

N° 31

Novembre 1970

Le groupe

*de ce qui fut peut-être une
grande fête champêtre, un
opéra plein de péripéties, il
reste l'image immobile,
presque pétrifiée, insidieu-
sément angoissante, d'un
groupe : Quatre personna-
ges à la Watteau, deux
hommes, une femme, un
homme.....*

N° 32

Novembre 1970

Une soirée au théâtre

J'étais, avec Z., dans une réunion publique, à laquelle participaient également Aragon et Elsa Triolet. Elsa Triolet, une petite femme vieille et douce, m'a fait un signe de la main, ce dont je me suis étonné, car nous ne nous connaissons pas.

Plus tard.

Nous sommes au théâtre.

Je suis accoudé tout près de la scène, juste au-dessus des feux de la rampe. A un certain moment, l'un des acteurs, qui était assis le dos au public, se lève et se met à battre la mesure comme un chef d'orchestre. On entend de la musique en coulisse. C'est d'abord seulement un clavecin, puis tout un orchestre. Un personnage, à droite, se met à chanter. C'est la fin de la pièce. Je suis bouleversé, tout en me rendant compte qu'il n'y a pas de quoi et en me demandant vaguement pourquoi j'ai l'air d'être le seul à être ému de la sorte.

A la sortie du théâtre, c'est la cohue.

Je suis avec Z. en haut des escaliers. Elsa Triolet passe, en contrebass, se dirigeant vers une autre sortie, perpendiculaire à la nôtre. Elle incline de nouveau la

tête dans ma direction. Je dis à Z. : « C'est Elsa Triolet. » Z. me demande comment j'étais petit quand elle m'a connu et me dit qu'elle va me présenter quelqu'un qui m'a connu encore plus petit. Mais tout cela est dit de telle façon que je ne comprends pas s'il s'agit d'une femme ou d'un homme et si ça ne veut pas dire « encore plus petit que moi ».

Nous rentrons.

Mon oncle, un homme chauve, nous suit. Je reconnais en lui l'actuel amant de Z. Précédant mon oncle, et, en quelque sorte, le semant, Z. me fait entrer dans une sorte de petit dortoir, une pièce sombre que j'identifie comme une des annexes de la maison de Dampierre.

Nous nous abattons sur un lit. Z. se serre contre moi en haletant un peu, mais je devine qu'elle a l'intention de rejoindre mon oncle et qu'elle voudrait que je reste là. Toute réflexion faite, elle ne semble pas tellement fixée sur ce qu'elle va faire. De toute façon, lui dis-je, je ne veux pas dormir ailleurs que dans ma chambre.

N° 33

Novembre 1970

L'esplanade

Une masse de flics en pèlerine se rassemble sur une grande esplanade ; ce ne sont pas des C.R.S., mais plutôt des gardiens de la paix balisant l'itinéraire d'une personnalité.

Je me retrouve entouré de flics. Je suis nu, ou seulement en sous-vêtements, mais les flics ont l'air de trouver cela normal.

A un certain moment, je cours.

Je rejoins une voiture près de laquelle se tient J. Mes vêtements sont à terre, dans la boue, souillés. Je trouve une chaussette, mais je ne peux pas la mettre.

Nous voulons prendre la voiture (avec l'idée que je me changerai dedans). Sur le siège avant, à la place du chauffeur, il y a un énorme étron : nous l'essuyons avec un rideau.

Plus tard, J. et moi roulons en voiture. Nous longeons un cinéma. Une immense publicité animée annonce un film érotique : ce sont deux silhouettes en néon, un homme et une femme, qui prennent toutes sortes de positions (avec l'idée implicite d'une permutation et

d'une récurrence) : homme et femme sur le dos, homme sur la femme, femme sur l'homme, homme et femme sur le ventre, etc.

N° 34

Novembre 1970

L'appartement double

Il y a plusieurs maisons ou appartements doubles, c'est-à-dire où deux familles vivent, séparées par une pièce commune. Les L. et P. et moi nous en partageons un. Marianne M. vient nous voir. Nous allons la chercher en bas ; elle entre dans l'ascenseur avec un inconnu dont elle me dit que c'est son mari, mais j'ai beau m'efforcer de le reconnaître, je n'y parviens pas.

Un petit cabinet de toilette : la cuvette des w.-c. est pleine de merde. Je m'étonne, un peu rassuré, que ça ne sente pas mauvais. En refermant le couvercle de la cuvette, je me mets un peu de merde sur le pouce. J. me désigne le lavabo. Je dois frotter longtemps avant que la tache ne disparaisse, puis ma main devient soudain toute noire.

Une petite gare, peut-être en Angleterre.

P. et moi, nous y allons plusieurs fois. Il y a un kiosque à journaux en plein air. P. prend un journal et oublie de le payer.

Au café

1

M.K. visite mon appartement. Elle transporte un verre d'eau de la douche à la cuisine et le renverse sur une table basse noire. L'eau s'étale sans déborder faisant briller le plateau de la table comme une cire instantanée.

2

Dampierre. Les convives se rassemblent dans la salle à manger. Z. descend, merveilleusement belle. Je l'entraîne dans une petite pièce étroite comme un boyau. Je lui dis que je vais la quitter. Elle dit :
— Je vais quand même te donner un
(le nom m'échappe : tribut, diplôme, secret, cachet).
Elle me passe un collier autour du cou.

3

Je suis dans un lit avec P. En fait, c'est un café, avec pas mal de monde, mais personne n'est étonné de nous voir au lit et nous ne nous sentons pas gênés. Je me dis

quand même que c'est curieux de faire l'amour dans un café, même si nous nous enfouissons le plus possible sous les draps, on va quand même voir le tressautement des couvertures. Nous commençons d'ailleurs une difficile gymnastique pour nous déshabiller. Pour moi, c'est encore assez simple, mais pour P., c'est beaucoup plus compliqué.

A un certain moment, elle se lève et dégrafe son soutien-gorge. Ses seins sont gonflés et violets, comme parsemés de taches, ou plutôt d'hématomes produits par des suçons exceptionnellement avides, prolongés et nombreux. Je suis jaloux de l'homme qui lui a fait ça.

P. se lève, sort du lit, alors qu'elle ne porte plus qu'un tee-shirt transparent, va mettre un disque sur l'électrophone et annonce la chanson aux clients du café, puis elle va dans un recoin un petit peu plus dissimulé, enlève son tee-shirt et revient dans le lit en masquant avec ses bras et ce bout de tissu le maximum de ses seins et de son sexe.

C'est alors que l'on nous sert à manger sur une longue table qui longe notre lit et où sont attablés déjà deux consommateurs. On nous jette une carte : hors-d'œuvre, plat et dessert. Je prends seulement un beefsteak. On me lance un plat très curieux en me disant que c'est un hors-d'œuvre, puis que, non, c'est le dessert du consommateur en bout de table. Arrive alors mon beefsteak, mais c'est un plat qui ne ressemble à rien.

N° 36

Décembre 1970

Au grand magasin

Je suis à New York, avec P. Nous voulons aller dans un grand magasin dont on aperçoit les toits au-delà de quelques pâtés de maisons.

Nous sommes en voiture. Je ne sais pas qui conduit. Nous avons du mal à nous orienter et nous finissons par prendre les rues en sens interdit.

Nous arrivons dans le grand magasin et nous pénétrons dans l'ascenseur. L'indication des étages est donnée par une aiguille noire qui se déplace sur un cadran circulaire analogue à celui d'une pendule. Nous arrivons au 10^e étage, mais l'aiguille désigne le 2^{cd}.

Nous sortons de l'ascenseur. Nous sommes dans le rayon des linges et tissus d'ameublement. P. regarde de grosses serviettes-éponges et des draps de bain ; en fait, elle veut acheter des draps à blancs ou des blancs à draps.

Presque tout le monde parle français, mais en y mêlant quelques expressions américaines. J'échange quelques mots avec deux hommes. Puis apparaissent

deux autres hommes, jeunes, et complètement nus. Ils sortent par l'escalier. L'un d'eux a le dos couvert de petites plaques rondes et sèches qui se recouvrent les unes les autres comme des ardoises. Je pense (ou je dis) « sclérose en plaques », puis je corrige : « dermosclérose ».

Je quitte P. pour aller dans un autre rayon. Je reprends l'ascenseur. Cette fois-ci, l'indicateur d'étage semble se déplacer d'une manière aberrante ; je pense d'abord à quelque chose comme une montre molle, puis je comprends qu'un double mécanisme agit simultanément sur la flèche, l'un correspondant effectivement aux étages, l'autre étant relié à une horloge. Il y a, en effet, sur le cadran, non pas une, mais deux séries de chiffres, les uns plus grands et noirs, les autres minuscules et rouges.

En sortant de l'ascenseur, je retrouve P. Il y a au pied de l'ascenseur un paquet (un moïse) qui contient un sac que P. a perdu la veille dans le fleuve et deux paquets de blancs à draps : ce sont des petites boules blanches, un peu analogues à de la naphthaline, qui servent à blanchir les draps au lavage.

N° 37

Décembre 1970

Le plâtrier

Je suis revenu pour une grande fête à Dampierre. Je suis plein de confiance et de certitude, mais, dans l'immense cuisine et les multiples salles à manger, une foule de gens qui me sont tous plus ou moins familiers, mais ni Z., ni ses enfants. Je la cherche dans le parc.

On entend des cris : Niki ! Niki ! Niki arrive avec ses dix-sept chiens ; ils bondissent sur moi et manquent de me renverser, mais ensuite ils se montrent affectueux et gambadants. Bien qu'elle ne m'ait vu qu'une seule fois, Niki me serre la main avec effusion et me suggère de téléphoner à H., un de nos amis communs, pour qu'il nous rejoigne mercredi. Je lui réponds que, malheureusement, mercredi je ne serai plus là.

Je traverse à nouveau cuisines et salles à manger. Il y a de plus en plus de monde et l'on n'a pas assez cuisiné pour nourrir chacun. La foule s'impatiente. On annonce des arrivées (de Z. ? de nourriture ?). Des gens scrutent la route avec des jumelles ; c'est une route rectiligne qui file à l'infini ; mais aucune trace d'arrivée.

Ai-je vu C. ? Ai-je vu S. ? M'ont-ils dit que leur mère m'attendait ? Sa chambre est obscure, mais, à un certain moment, j'ai vu une main essuyer une vitre (la vitre d'une petite fenêtre carrée) avec un tissu à carreaux rouges (Vichy).

Un peu plus tard.

Z. est peut-être dans le bâtiment des enfants. C'est une maison de carton. Pour entrer au rez-de-chaussée, il faut d'abord traverser une sorte de couloir très étroit, mais apparemment extensible. Je m'y engage la tête la première en me demandant si — ou plutôt en ne m'étonnant presque pas de ce que — mes épaules vont pouvoir passer. J'ai déjà fait la moitié du chemin, mais, à l'intérieur, je vois apparaître un ouvrier que, je ne sais pourquoi, j'appelle plâtrier : il vient de l'escalier qui monte chez Z. et il se dirige vers un autre escalier. Il tient à la main une perceuse électrique munie d'une forte ponceuse.

Je me retire du conduit que j'ai l'impression d'em-mener avec moi, risquant de faire basculer la maison.

A mes pieds, il y a quelqu'un que je prends d'abord pour un petit enfant, un être fluët et chétif avec une tête allongée et des membres tout maigres.

La maison des enfants est maintenant une roulotte à deux étages avec une double porte de bois et de cuivre (comme une porte de wagon-lit). Je veux entrer par cette porte, et le petit enfant aussi, mais je le saisis par la peau du cou et je le rejette. Je m'aperçois alors que c'est un petit animal, un peu comme un putois de dessin animé. Il me griffe et me mord. Il a l'air méchant.

Je parviens à entrer dans la roulotte. C'est ma cham-

bre. Celle de Z. est peut-être en haut, mais il est de moins en moins sûr que Z. soit là.

L'animal a réussi à s'introduire en partie entre la première et la seconde porte. J'ai tout à coup tellement peur qu'il ne parvienne à entrer tout à fait dans ma chambre et ensuite à m'effrayer en se cachant dans des recoins, que je décide de le tuer. Je le prends sur mes genoux ; je serre son cou, il se débat, mais faiblement. Il a l'air inoffensif (apeuré, résigné, grands yeux tristes) ; ses pattes fuselées sont agitées de soubresauts furtifs. Je serre plus fort. Je me rends compte que je suis en train de le tuer, et bientôt c'est un petit enfant inerte. La pression des veines de son cou est devenue plus forte, de plus en plus forte, puis tout à coup a cédé.

(je me réveille, les doigts tout engourdis, trempé de sueur)

Un peu plus tard (rêve éveillé)

Je suis dans une chambre obscure. Devant moi, une porte ouverte sur une chambre vaguement éclairée. Une femme aux cheveux gris en robe longue va et vient.

Mais ce qui est jusqu'alors inoffensif, même pas troublant, devient d'un seul coup horrifiant : c'est la même femme que ce personnage de « Psycho » (un jeune fou déguisé en sa vieille mère), dont la vision (à Sfax, dix ans avant) m'avait tellement angoissé que toute la nuit suivante j'avais été tenu en éveil par le seul souvenir de ma panique et par le bruit que faisait sous le lit ou sous les autres meubles un animal imaginaire.

TROIS RÊVES DE J. L.

N° 38

1966

Le Palais de la Défense, I

Je suis dans le Palais de la Défense. Il est en train de s'écrouler.

Je descends un escalier à toute vitesse avec ma femme.

N° 39

1968

Le pont de pierre

Un pont de pierre, à la croisée d'un chemin et d'une rivière.

Un panneau indicateur signale le lieu-dit :

(TOI)

Entre parenthèses.

N° 40

1972

Le Palais de la Défense, II

Je suis dans le Palais de la Défense. Il me semble que l'immense voûte du palais s'entrouvre, puis se referme.

Plus tard : je suis toujours dans le Palais de la Défense. Il n'y a plus de voûte, ou bien, plutôt, la voûte, le palais, sont partout.

N° 41

Janvier 1971

La chasse dans Dublin

C'est un film d'aventures en couleurs ; la couleur est très mate, un camaïeu dans les tons fauves, très « cinéma américain » (comme « Captain Lightfoot », de Douglas Sirk, ou « The world in his arms » de Raoul Walsh).

L'action se passe à Dublin, au XIX^e siècle.

Le personnage unique et central, que j'escorte comme une ombre, est un chef révolutionnaire qui, ou bien a été donné à la police, ou bien, plutôt, a été condamné à mort par ses anciens camarades.

Il le sait.

Il se promène en compagnie d'une petite chienne et il sait que lorsque deux chiens viendront la flairer, ce sera le signal convenu par les assassins pour se montrer.

Il n'essaie pas d'échapper à ce qui est évidemment inéluctable ; au contraire, il se promène, se montre dans toute la ville, entre dans les pubs, etc. Les gens se détournent de lui, ou le regardent avec haine, mépris ou pitié. Mais aucun chien ne s'approche de sa chienne.

Mais brusquement, à un certain moment, la chienne échappe à son maître et s'enfuit.

Course précipitée pour la rattraper. Car il veut bien mourir, mais il ne veut pas ne pas savoir quand on va le tuer et qui.

Traverser des cours

Escalader des murs

Grimper des escaliers

Très angoissant : tout, tous deviennent menaçants.

On refait au moins deux fois le même trajet circulaire (en fait, on monte toujours en décrivant un cercle et l'on se retrouve à son point de départ — comme dans une gravure de ce dessinateur hollandais dont le nom m'échappe (Escher) ou, plutôt, comme si l'on se trouvait sur un gigantesque ruban de Moebius.

Il pourrait y avoir dans les images un certain côté « Pépé le Moko ».

A un certain moment, un peu angoissé, j'essaye de « faire aller l'image plus vite » (de me voir courir plus vite dans les escaliers) mais je n'y parviens pas.

N° 42

Janvier 1971

La confection du repas

Z. donne une fête à un ami. De l'autre côté d'une mince cloison, nous — c'est-à-dire moi dirigeant une foule de marmitons — préparons le repas. Nous sommes très gais, nous chantons. Je prépare une sorte de crème, mayonnaise ou flan, en y incorporant plein de produits sortis de boîtes : comme c'est facile ! Comme c'est appétissant !

Mais — peut-être plus tard, à la fin — un petit animal vient manger dans le plat.

Je suis très gai. Je suis le fou, l'amuseur favori.

N° 43

Janvier 1971

Appartement

C'est l'appartement de Henri G. Des enfilades de pièces « en quinconce ».

Dans chaque pièce, des appareils hi-fi : magnétophones, radios, chaînes, etc., et encore, et encore, et de plus en plus perfectionnés.

N° 44

Janvier 1971

Haute fidélité

**Je traverse avec P. le département « haute-fidélité »
d'un grand magasin. Peut-être un des appareils a-t-il
une forme particulièrement remarquable ?**

Le tank

Avec P. et l'un de ses amis, nous nous sommes installés dans une maison abandonnée. Bien que je me souvienne avoir bu récemment de l'eau au robinet, la consigne est de ne se servir que d'eau minérale, même pour cuire nos aliments. Mais la bouteille d'eau minérale que nous trouvons n'est même pas capsulée.

Nous nous mettons à table. Nous trouvons sous la table (un peu comme un chewing-gum mâché dont on s'est débarrassé) un morceau de pâté. Bien qu'il date vraisemblablement de plusieurs jours, il n'a absolument pas l'air pourri, mais P. le jette avec dégoût.

Par la fenêtre, haute et étroite, j'aperçois un tank immense. C'est en fait une falaise, mais elle a indiscutablement l'aspect d'un tank : de grandes plaques métalliques recouvertes de couches de vernis ou de peinture qui s'en vont par morceaux ou qui, décollées de leur support, apparaissent comme de grosses boursoffures. Le tout a un aspect boueux, sale et glissant.

Je distingue bientôt, se déplaçant de gauche à droite, un petit garçon qui court sur le rebord supérieur des chenilles du tank, en l'occurrence le long d'un sentier taillé dans l'à-pic de la falaise. Un homme le poursuit.

Un autre surgit devant lui et lui barre le chemin. L'enfant n'a de chance de s'échapper qu'en sautant, mais c'est vraiment un saut dans le vide et l'on peut craindre pour sa vie. Il semble évident qu'il hésite à plonger, mais, au dernier moment, il perd l'équilibre et il saute, un peu comme un enfant qui est poussé dans une piscine et qui se décide à plonger lorsqu'il se rend compte que, de toute façon, il va tomber à l'eau.

Tout en bas de la falaise-tank, il y a un lac que je surplombe de la fenêtre. P. et son ami se trouvent maintenant sur la rive opposée.

L'enfant tombe dans le lac, les pieds en avant, mais c'est comme s'il n'avait sauté que de quelques centimètres. Il y a très peu d'eau. L'enfant se remet à courir vers le centre du lac, puis, perdant pied, il se met à nager. Les deux hommes le poursuivent à la nage. Ce sont évidemment des flics et une vedette de la police démarre de la rive et vient barrer le chemin à l'enfant. Celui-ci plonge ; il réapparaît un peu plus loin mais cette fois-ci il est complètement cerné. Un nouvel individu surgit alors : c'est un homme, barbu, peut-être armé d'un pistolet. Il menace les policiers, non pas de les tuer mais de se tuer, s'ils ne laissent pas partir l'enfant. Ce qu'ils font.

Je rejoins P. sur la rive. Nous évoquons ce que nous venons de voir avec indignation, comme un fait divers scandaleux et révélateur.

N° 46

Janvier 1971

Camp de concentration sous la neige
OU
Sports d'hiver au camp

Il n'en reste qu'une image : celle de quelqu'un qui aurait des chaussures faites de neige très dure, ou de glace, évoquant irrésistiblement l'idée d'un palet de hockey.

N° 47

Février 1971

Le restaurant chinois

Je suis avec Henri G. dans un restaurant chinois, très cher.

Il a été question d'un fait divers : sans doute une bagarre entre jeunes.

On les voit maintenant, ces jeunes, à la télévision. Ils sont montés sur un piédestal ; ils sont en tenue militaire et exécutent divers mouvements d'ensemble.

N° 48

Février 1971

Le réveil à piles

1

Je suis dans un bar avec une assez célèbre actrice italienne. Bien qu'elle ait plus de cinquante ans, c'est une femme remarquablement belle, à peine épaissie. Elle envisage sans la repousser, au contraire avec satisfaction, l'hypothèse de devenir ma maîtresse. Mais 6 heures sonnent, elle se lève brusquement et elle part.

2

P. m'a offert un réveil à piles ; il est sphérique et transparent ; il comporte plusieurs petites ventouses et deux pièces oblongues qui se fixent latéralement de chaque côté et dont on ne sait à quoi elles servent. Mais Abdelkader Z. joue avec les différentes pièces, les égare. Le réveil est inutilisable. Je suis très en colère.

3

Grande grève des chemins de fer. Des drapeaux

rouges sur les voies bloquent les trains. Je marche le long des rails, une valise à la main. J'entre dans une ville, c'est peut-être Grenoble. Je traverse un carrefour où des flics (tous en civil, et l'air presque affable) sont massés. Auparavant, j'avais arraché du sol un des innombrables drapeaux rouges qui y étaient plantés et m'en étais entouré la main pour porter ma valise (geste que j'ai ressenti comme un geste de solidarité envers les grévistes).

Je longe des palissades. J'arrive dans une église. En fait, il n'y a pas de mur, et le sol est du macadam, comme la rue, mais seulement un toit soutenu par des piliers.

Je cherche le prêtre, qui n'y est pas, mais je le vois soudain, il se cache en haut de sa chaire. Il vient vers moi et me dit :

— Je veux être père

— Mais vous ne pouvez pas vous êtes curé

Il répond que ça ne fait rien.

Deux harengères (genre grosses Marseillaises) nous regardent.

4

C'est la même scène mais c'est un autre décor.

Je suis chez des amis (peut-être chez H.). Je suis consterné, car je dois retourner à l'armée. Je n'ai pas encore fini mon temps. Je calcule que je dois être libéré vers le 15 février. Ils pourraient bien faire un geste, ce n'est pas la peine de me faire revenir pour si peu de temps, d'autant plus que je vais devoir sauter (en parachute) dès le lendemain et que toutes les histoires de visite médicale risquent de prendre plein de temps.

Mes compagnons m'expliquent que, de leur côté, ils

**vont quitter la ville et regagner Paris, et que je ne les
reverrai plus.**

**Peut-être le réveil à piles fait-il ici une nouvelle
apparition.**

N° 49

Février 1971

M/W

Dans un livre que je suis en train de traduire, je trouve deux phrases ; la première finit par « wrecking their neck, » la seconde par « making their naked, », expression argotique qui signifie « se foutre à poil ».

N° 50

Février 1971

L'intruse

Quelqu'un a réussi à pénétrer chez moi en passant par la mince cloison de la douche. Il frappe et m'appelle. Sa voix n'a rien d'hostile, d'ailleurs. C'est, je suppose, une femme ; je la sens au pied de mon lit, elle me chuchote quelque chose à l'oreille ; je suis absolument persuadé que je ne rêve pas ; je me réveille en sursaut, un peu affolé, en m'entendant dire
— Qu'est-ce que c'est ?

(quelques instants plus tard, on sonne à la porte. C'est C. qui vient prendre son petit déjeuner avec moi en apportant des croissants)

La grande cour

Une cour, un vaste espace entouré de maisons. Je rencontre Henri C. qui me dit que lui aussi descend à Grenoble et qu'il peut m'emmener.

Nous dînons tous ensemble. Je vais de table en table. Il n'y a à manger que du fromage et presque chaque fois ce fromage, correct en apparence, s'avère être grouillant de vers. J'en fais la réflexion à P. qui me dit qu'elle le savait en ayant une fois remonté chez elle. Mais elle me prépare quand même une tartine en vérifiant (en l'ouvrant dans tous les sens) que le morceau n'est pas véreux.

Plusieurs fois je me lève pour partir. J'embrasse tout le monde (plusieurs filles sur la bouche). Z. est là, elle se tient un peu à l'écart, mais souriante. A l'exception d'une fille qui pleure en refusant que je l'embrasse (mais plus tard s'y résigne) tout le monde est détendu (bien que je parte ?). Les adieux à baisers recommencent plusieurs fois. Henri C. et sa femme doivent prendre l'avion de Grenoble à Paris et moi le train. Il me réitère sa proposition de me véhiculer. J'accepte, en lui demandant de partir tout de suite, car j'aime bien être installé dans le train 1/4 d'heure avant le départ.

Henri C. me répond qu'on a quand même le temps de boire un café (il est infect mais il est chaud). Le café est servi dans un des bâtiments de la cour, le seul éclairé. Trois marches y montent. Salle enfumée, des pauvres mangent, au fond un comptoir. On nous apporte le café dehors (nous sommes accroupis sur le sol) sur un grand plateau. Il n'y a que trois grands bols — un noir, deux très blancs — et une tasse. Je bois une gorgée de café noir (qui ne m'était pas destinée, mais rien n'était prévu pour moi).

Henri C. est très élégant, très jeune ; il porte un chapeau mou noir dont je lui dis qu'il est vraiment joli.

N° 52

Février 1971

Au bord de la mer

Ce fut un récit riche en péripéties. Ça se passait près de Nice, au bord de la mer. Peut-être Menton. Il était question d'Alain Delon, ou d'un ami d'Alain Delon. J'ai dîné dans un restaurant dont le patron connaît mon oncle. Plus tard, j'ai voulu y retourner ; j'ai téléphoné, mais, finalement, je n'ai pas retenu. Mon oncle me l'a, assez sèchement je me souviens, reproché, je ne sais pas pourquoi, peut-être parce que je ne lui en ai pas parlé.

Je suis revenu à Paris dans un engin fantastique, ultra-moderne, très science-fiction. Je me souviens des hublots panoramiques. Vitesse vertigineuse.

N° 53

Février 1971

Le Renshaw

Échanges

Piliers à 4

mot courant que j'oublie

Ren-Shaw

(Shaw-Ren)

Inhibition

(j'ai griffonné ces mots dans la nuit ; je les retrouve au réveil ; aucun n'évoque de souvenir particulier)

(l'inhibition récurrente de Renshaw est, très grosso modo, un système en boucle contrôlant la contraction musculaire)

N° 54

Février 1971

Le D.E.A.

C'est peut-être chez Jean Duvignaud, ou plutôt chez Paul Virilio.

Je remarque sur la table un ouvrage ronéotypé et je l'ouvre. C'est un D.E.A. — vraisemblablement consacré au décor de théâtre — rédigé par A. alors qu'elle était en Amérique du Sud. Je n'en avais pas entendu parler, mais je suis à la fois étonné et content qu'elle ait fait quelque chose au cours de ce long séjour.

Il y a un détail particulier : la page de titre a été composée par (ici un nom qui aurait quelque chose de célèbre) à l'aide d'une IBM 307 (mettons).

Je me rappelle — à ce sujet — que Pierre G. m'avait un jour parlé de la composition automatique.

Cela se passe peut-être dans un cocktail où ce genre de choses constituent de bons sujets de conversation.

N° 55

Mars 1971

Le polygone de sustentation

Je suis dans la rue avec P. et Henri G. Il y a des autobus.

Nous parlons du polygone de sustentation chez l'éléphant.

Henri G. me rappelle que le point d'équilibre se situe un peu en avant (ou un peu en arrière ?) du corps : il n'y a aucune dépense à faire pour être debout, à peine un minuscule effort.

Cette explication s'applique évidemment aux talons hauts.

N° 56

Mars 1971

Sperme et théâtre

(à un certain moment de la matinée, je me souviens que j'ai fait un rêve, mais de ce rêve n'émergent que ces deux mots : Sperme, théâtre).

N° 57

Mars 1971

Le retour

Depuis que je l'ai quittée, Z. vit avec deux hommes, qu'elle n'aime pas, mais qui sont richissimes ; l'un est un ingénieur et l'autre est une sorte de Maharadjah qui lui a fait construire une maison fabuleuse.

J'assiste à la construction de la maison.

J'arrive au bas d'un haut mur blanc ; il est percé, assez au-dessus de ma tête, d'une large ouverture (future fenêtre ou baie vitrée) au bord de laquelle se trouvent deux carreleurs, un homme et une femme. Il me semble les connaître ; eux, en tout cas, me connaissent, puisque la femme me demande si la troisième édition des « Choses » est parue, puis me remercie d'avoir écrit ce livre, puis me dit que, tant qu'à faire, il devrait y avoir une traduction pour bègue. Cette idée m'amuse beaucoup.

Pendant ce temps, non sans un mal de chien, j'ai réussi à grimper à la hauteur de l'ouverture en m'aidant (en l'absence d'échelle) d'un cadre de bois peu épais, mais très résistant, et avec un rétablissement pénible je me suis mis debout au bord de la pièce où travaillent les carreleurs. Bien qu'il soit interdit de marcher sur un carrelage fraîchement posé (on se déplace sur des ponts de planches et de briques), les

carreleurs m'autorisent à entrer dans la maison. Le carrelage que je crois d'abord être le même que celui de la petite maison de Filagne, c'est-à-dire quadrangulaire, est hexa- ou octogonal ; et les carreaux sont de taille variable, du minuscule à l'immense, tout l'art des carreleurs étant précisément de résoudre les délicats (et impossibles) problèmes topologiques créés par cette disparité.

J'avance — tout en me récitant en riant les premières phrases des « Choses » en « bègue » — en enfonçant imperceptiblement (mais la sensation est très nette) dans le ciment encore frais. Quelques carrelages sont surélevés par rapport aux autres ; je crois d'abord qu'ils servent à passer, ou que ce sont des accidents, puis je comprends que ce sont des éléments de décoration — genre îles flottantes — comme des rochers émergeant dans les jardins de sable japonais.

Les souvenirs de ma vie chez le Maharadjah commencent à s'estomper : j'étais l'homme de confiance, le valet de chambre personnel du Maharadjah. Je portais sa serviette et je passais mon temps à la ranger bien qu'elle ne contienne rien d'important. Nous devions partir en déplacement officiel ; le départ était prévu pour telle heure ; mais le Maharadjah se faisait désespérément attendre. Le Maharadjah est un homme d'humeur fantasque : il n'est jamais prêt, il n'a plus l'intention d'y aller, etc. Je passais mon temps à aller et venir entre ma chambre et les appartements du Maharadjah, et à expliquer ses caprices à un confident dans des termes presque raciniens. Une fois, je suis allé le supplier de partir, non pour moi, mais pour les soldats de son escorte, chevaliers à cottes de mailles, dont l'un se tenait, tout tremblant, juste derrière moi. Le Maharadjah, furieux, m'a jeté le contenu de son verre de vodka à la figure (ou, plus précisément, au-dessus de

ma tête, comme pour une aspersion baptismale), puis il a brisé le verre en proférant des jurons. Cela ne m'a pas tellement effrayé ; ce qui m'a surtout énervé, c'est que, tout au long de l'immense corridor qui mène à ma chambre, le soldat, que je voulais pourtant aider, et sa femme (qui n'était autre que P.) n'ont cessé de se moquer de moi.

Une autre fois, par contre, le Maharadjah m'a remis une décoration. C'était une plaque d'argent rectangulaire, à peu près grande comme un billet de 10 francs, ondulée d'une manière très complexe : on peut l'imaginer divisée en — mettons — douze carreaux, chacun étant alternativement un creux et une bosse ; chaque creux et chaque bosse étant à leur tour divisés en douze creux et bosses, et ainsi de suite...

Les hésitations du Maharadjah n'avaient en fait aucune espèce d'importance. Je croyais qu'il était six heures et que le départ était irrémédiablement compromis, mais à la grande horloge de ma chambre, il n'était que treize heures. Et même, un peu plus tard, je faisais la queue dans la station de métro et il n'était que onze heures du matin.

Lorsque l'on faisait la queue dans la station de métro, c'était, ou bien pour ne pas prendre le billet, ou bien pour prendre un billet qui permettait de sortir du métro. Tout le monde trouvait d'ailleurs cela grotesque. On voyait, très loin, tout en bas, les rames. A gauche, au bas d'un petit escalier de fer, il y avait trois portes ; sur la première, il n'y avait aucune inscription, sur la seconde, quelque chose comme ENTRÉE DES CHORISTES ; sur la troisième CUISINES. Mon confident m'a dit, ou plutôt m'a rappelé (on me l'avait appris peu de temps auparavant) que la R.A.T.P. sert des repas à prix modiques, et même gratuitement si on ne peut pas

payer, mais dans ce dernier cas, elle ne sert qu'un plat moins cher que de la viande froide, et j'en ai conclu que l'on ne pouvait qu'y manger froid.

Je reviens maintenant à la maison de Z.

— C'est curieux, me dis-je, habituellement elle recouvre ses sols d'une manière uniforme, soit des dalles, soit de la moquette ; ici elle a choisi un parti pris tout à fait différent, sans doute sous l'influence du Maharadjah et de ses architectes ; il est vrai qu'elle avait énormément de moyens à sa disposition, d'où ces carrelages de tailles différentes, ces gros rochers émergeant des dalles, ce merveilleux parquet de bois blond au dessin très compliqué...

Sa chambre est une véritable mer de moquette bleue. Toutes les pièces où elle vivait habituellement ont été fidèlement reconstituées. Je suis sûr de retrouver mon ancienne chambre (ne suis-je pas venu pour prendre un livre — un homme qui dort — dans ma bibliothèque ?).

Au bout d'un corridor, j'ouvre une porte et découvre deux hommes, très grands, vêtus de costumes de ville ; ils ont l'air confus — presque effrayés — de me voir et s'enfuient de l'autre côté.

Une autre porte. Je suis dans une espèce de dressing-room. Z. apparaît, de dos ; elle est nue ; elle saisit au passage un peignoir de bain rouge, et disparaît par une porte latérale.

//

Je dis à Z. que je suis venu chercher un livre. Où se trouve mon ancienne bibliothèque ? Elle me répond qu'elle est chez son fils. Je vais voir son fils ; il est assis à sa table de travail.

— Ça va ?

— Ça va !

Je ne vois pas ma bibliothèque, je n'y pense même plus.

Précédant les deux hommes, nous nous apprêtons, Z. et moi, à quitter la maison. Nous traversons le patio. C'est une très longue pièce (celle dont j'ai assisté à la construction) dont les côtés sont occupés par des gradins et où l'on circule sur de minces chemins de pierre, au-dessus d'étroits canaux remplis d'eau. Beaucoup de fleurs. Des tables avec beaucoup de gens. Atmosphère de fête. Brouhaha. J'entends des choses comme

**— Votre fête est, était très réussie,
puis, plus distinctement :**

— Champagne et Perrier.

Z. dit quelques mots en anglais.

Nous descendons la rue Soufflot. Nous marchons, Z. et moi, assez en avant des deux hommes. Z. n'arrête pas de rire :

— J'étais tellement sûre que tu allais venir, je n'avais même pas besoin d'attendre. Tu vois, ce matin, rien, le téléphone n'a même pas sonné, et te voilà !

Elle a un air parfaitement rassuré, ironique et méchant. Je m'aperçois que je n'ai pas de cigarettes sur moi. J'aperçois un petit bureau de tabac sur la droite. J'y cours (je crois que je traverse la rue). C'est une pièce minuscule où l'on vend surtout de la mercerie. Il y a un comptoir partiellement grillagé. Devant le comptoir se pressent des petites filles uniformément vêtues de rouge, des écolières ou des pensionnaires sans aucun doute. De l'autre côté du comptoir, il y a deux jeunes femmes habillées de la même façon, et quelques écolières encore.

Je m'impatiente.

— Je voudrais des gitanes filtre et une boîte d'allumettes.

— Nous n'avons pas de gitanes filtre.

Je m'apprête à demander d'autres cigarettes quand je vois sur une étagère à droite tout un tas, disparate, non classé, de paquets de cigarettes, parmi lesquels je reconnais un paquet de gitanes filtre. Je le désigne. On me le donne. Je paye et je sors.

Je cherche Z. des yeux, mais elle a disparu ainsi que les deux hommes. Bref instant de désespoir, suivi d'un sentiment d'irréparable presque rassurant. Mon erreur de la revoir n'a donc pas été si grande, puisque la voilà de nouveau disparue. J'arrache, comme à l'accoutumée, l'enveloppe de papier cristal qui protège mon paquet de cigarettes. Je m'aperçois alors avec colère que l'on m'a vendu, non un paquet de cigarettes, mais une grande boîte d'allumettes.

Je descends le boulevard Saint-Michel sur le trottoir de gauche. Nous sommes vendredi. Bien qu'il ne soit que 16 heures, il fait nuit, ou presque. Je décide de téléphoner à M., bien que je sois persuadé que cela sera inutile. Je rentre dans un café-tabac. J'attends devant la caisse. Le client qui me précède part en emportant un journal qui masquait à demi le guichet de la buraliste. Je trouve une pièce de cinq centimes, vais pour l'empocher, puis la rends au buraliste (c'est un vieil homme) qui me félicite de mon honnêteté. Je lui tends un billet de 10 francs et lui demande un paquet de gitanes filtre et une boîte d'allumettes, soit 2,10 francs. Mais il se trompe à plusieurs reprises en voulant me rendre la monnaie.

Enfin, il faut procéder ainsi :

lui demander un paquet de cigarettes, soit 2 francs, avec un billet de 10 francs. Il m'en rendra 8 ; puis lui tendre une pièce de 1 franc en lui demandant une boîte d'allumettes, soit 10 centimes, et qu'alors il me rende 90 centimes.

Mais il n'est même pas sûr que cette opération réussisse.

N° 58

Mars 1971

(dans la matinée qui a suivi la nuit du rêve n° 57)

La neige

(...sans doute ai-je fini par téléphoner
à M. et m'a-t-elle dit de venir la chercher...)

Je la trouve presque en bas de chez elle. Elle sourit. Nous nous mettons à marcher en nous tenant enlacés. Elle porte une veste blanche à quatre poches et moi seulement un tee-shirt. Je me rends compte que je n'ai que 20, ou 40, ou 60 francs en poche, alors que nous comptons dîner au Balzar ; mais je me dis que ce n'est pas grave et que je peux très bien prévenir le maître d'hôtel que je passerai le régler le lendemain ; un peu plus tard, je trouve encore plus simple d'aller dans un bar où je ne paye que tous les mois.

Alors que je n'attends pas grand-chose de cette soirée, étant persuadé que je suis toujours indifférent à M., je me rends compte petit à petit que M. m'aime. A un certain moment, nous nous embrassons. Je suis un instant submergé de bonheur, mais bientôt naissent quelques inquiétudes. D'abord M. me semble beaucoup plus grande que d'habitude, et presque trop

grande pour moi ; je dois me hisser sur la pointe des pieds et regarder en l'air pour voir sa tête ! Ensuite, elle n'est pas coiffée de la même façon, une moitié de sa chevelure est gonflée en avant avec de grandes ondulations. Ses yeux ne sont pas exactement ses yeux, mais ce sont encore de beaux yeux.

Nous reprenons notre marche. Elle a passé son bras gauche autour de ma taille et, en riant, elle caresse de ses longs doigts mon nombril et ma braguette. Elle se plaque contre moi. Mon sexe se durcit au contact de son ventre, mes mains parcourent son dos lisse.

Nous continuons notre chemin. Elle me dit qu'elle a mis ses enfants en pension ; elle a essayé de se tuer, mais elle ne me dit pas comment. Elle habite maintenant à l'Hôtel Degotex.

— Si tu voyais ma chambre ! me dit-elle en riant.

Je lui répons qu'elle va venir s'installer chez moi et qu'elle y sera très bien.

Une amie à elle vient se joindre à nous. Nous arrivons dans le quartier de la Montagne Sainte-Genève. Nous grimpons une rue étroite et sinueuse. Bientôt les pavés sont remplacés par de l'herbe drue, par du gazon ras. Deux voitures *particulières* nous dépassent. Dans l'une se tient une femme en deuil dans un état de totale prostration.

Bientôt cela devient un chemin de neige, de moins en moins praticable. Des tas de gens s'épuisent à grimper les côtes. Nous avançons péniblement. Je vois ma chaussette grise trouée à l'emplacement du pouce, puis seulement un peu usée, puis recouverte de sa chaussure (c'est une « church »). Je m'étonnais aussi d'être en chaussettes.

Tout au fond, une petite falaise de glace qu'il est très dur d'escalader. Il faut planter un piolet dans la glace, très au-dessus de sa tête, se rétablir dessus (opérer un difficile rétablissement), se tenir en équilibre sur le piolet avant d'espérer atteindre du bout des doigts le sommet de la falaise et s'y hisser par un nouveau rétablissement.

Mais avant même d'en arriver là, il faut gravir une

Pente assez forte. M. s'y engage. Je veux la suivre mais je n'y parviens pas. Toute ma volonté (et c'est pourtant la seule chose qu'à ce moment je voudrais faire) est inutile : mes muscles sont comme du coton.

L'amie de M. nous fait signe de redescendre ; un peu plus loin, il y a une route qui part, rectiligne, débarrassée de toute neige.

Nous sommes quelque part dans les environs de Lans.

Avons-nous franchi un col ?

Il me semble que cette route et le chemin d'où nous venons appartiennent à la même vallée.

Cette situation un peu confuse me semble être inscrite sur un tableau qu'un quidam promène et qui proclame quelque chose comme

Il n'y a pas deux cols
Ils se rejoignent
Il n'y a qu'un seul col
Il n'y a pas de col
Il n'y a rien

N° 59

Mars 1971

Le vengeur

//

//

Après une longue absence, le Vengeur revient au Mexique. Un traître s'apprête à lui tirer dans le dos, quand une main gantée de clair surgit et l'en empêche.

Grandes escalades à cheval pour protéger les points d'eau et les sources secrètes.

Dans la ville, éclatent des émeutes. Les grilles de la grande place ont été arrachées. Les affiches sont lacérées.

Le pays est dominé par un tyranneau local, valet de l'impérialisme yankee.

De nombreuses péripéties qui deviennent des gags à la « Lucky Luke ».

//

N° 60

Mars 1971

La libération du pain

C'est une comédie musicale « brechtienne ».

1

Nous sommes des marins. Nous embarquons pour aller à la guerre. Dans les coursives règne une grande confusion. Personne ne sait précisément dans quelle chambrée il doit s'installer.

2

Nous avons embarqué.

Le paquebot, vu de très haut : grandiose. On sent que cette guerre va être une chose terrible ; on craint qu'une bombe ne tombe en plein sur le paquebot.

Le paquebot est plein de compartiments oblongs (un peu semblables à des cercueils) alignés en longues files parallèles, et dont certains couvercles claquent (le « cercueil » est alors vide) tandis que d'autres restent obstinément clos. Cela ressemble à un ballet de Busby Berkeley, ou encore à ce banc de moules auxquelles Alphonse Allais apprenait à jouer des airs de castagnette. On comprend bientôt que ce sont les cabines des

hommes d'équipage, puis que c'est le pain, qui est sous scellés (sous une enveloppe de nylon, emballé sous vide).

3

**GRANDE CAMPAGNE POUR LA LIBÉRATION
DU PAIN.**

Avec un camarade (H.M.), nous exécutons un numéro de duettistes très Astaire-Kelly en chantant :

Il ne faut pas enfermer le pain
Il faut que le pain soit libre (ad. lib.)

On persuade divers corps de métier qui interviennent un court instant en gros plan (insert) dans le film, à ce moment très coloré. Ainsi, un « brave boulanger à moustaches ».

4

Grande manifestation.

Mon camarade (ou bien est-ce moi ?) saisit un micro qui tombe du ciel et crie :

« Dans quelques secondes, sous la direction de (il bafouille un nom comiquement trop long), l'Orchestre de la Marine va interpréter la Libération du Pain. »

Musique. Les musiciens sont beaucoup plus hauts que nous. Nous sommes sur le quai et eux sont sur le paquebot.

5

Je retrouve un camarade (ou bien c'est encore H.M.). Il me montre sa nouvelle femme (il avait autrefois une

femme énorme, genre mamma italienne) : c'est une femme gracile vêtue d'un long manteau.

J'insiste pour aller chez eux, mais il commence à enlacer et à caresser sa femme et je me retrouve bientôt moi-même la caressant et, pour finir, nu sur elle et, bien qu'elle ait commencé par croiser les jambes, fortement et profondément installé en elle.

N° 61

Mars 1971

Chez Rougeot

Mû par une sorte de prémonition — et ce qui s'est passé m'a donné entièrement raison — j'ai prévu que C.T. ne resterait pas et j'ai pris un « rendez-vous de repli » avec P. au restaurant Rougeot à Montparnasse.

Chez Rougeot, je trouve P. en compagnie de F. J'en suis très fâché.

**P. me dit seulement :
— Décidément, Rougeot est très bon.**

N° 62

Mars 1971 (Sarrebuck)

Le rêve B.

Une des chanteuses que je vais rencontrer le lendemain est une petite fille de Mlle B.

Cela m'étonne, d'abord — Mlle B. n'est pas mariée et n'a pas d'enfants — jusqu'à ce que je me souvienne avoir rencontré, jadis, en Suisse, un jeune couple yougoslave dont l'homme était, lui aussi, un petit-enfant B.

Je suis même stupéfait de ce que ce souvenir ne me soit jamais revenu.

N° 63

Mars 1971 (Sarrebuck)

Le western urbain

(Vengeance. De chaque côté on compte ses morts. Fusil à lunette. Dans le train. Passage de la douane. Les fleurs dans leurs vases. Les feuilles (pseudo) gauchistes)

A la fin, je dois accompagner le douanier chez son supérieur. Il me dit de l'attendre dans le wagon-restaurant. Au premier abord, il a l'air vide, mais toutes les tables sont occupées. Les tabourets du bar sont libres, mais des enfants qui jouent juste devant y ont mis leurs cartons de loto.

Je regarde par la fenêtre. Une molle colline. C'est exactement de cet endroit que, l'année dernière, le Justicier s'est lancé à notre attaque.

Le train se remet en marche. Je regarde un plan. Nous venons de quitter Buda, nous traversons un pont, une longue île, un autre pont, avant de nous arrêter de nouveau à Pest où, j'espère, je trouverai la solution.

N° 64

Mars 1971

L'os

C'est sans doute P. qui, en me caressant la tête, que j'ai chauve — mes cheveux ne sont qu'une sorte de perruque ou de masque — s'aperçoit que mon os « frontal » (en fait un os qui recouvre tout le sommet du crâne, comme un couvercle de soupière, mais en plus plat, à peine bombé) est mobile.

D'abord cela m'effraie.

Attention aux fontanelles qui ne sont peut-être pas encore totalement soudées malgré le temps !

Puis je vérifie à mon tour. Passant les ongles des pouces sur le bord de l'os, j'ai à peine besoin de faire pression pour que l'os (comme le boîtier de mon réveil ou la plaque de protection des piles de mon poste radio) se libère et aille rouler sur le sol.

Je vois mon cortex.

Je ramasse mon os et le remets en place. Je recommence à être très inquiet, de plus en plus inquiet, à l'idée d'une infection possible.

Plus tard, j'ose bouger la tête et mon os ne tombe pas, ce qui me rassure.

Je suis heureux de savoir que ce n'est qu'un rêve.

//

Je suis à Dampierre, dans mon ancienne chambre. Il y a des toiles d'araignée partout.

Je commence à m'équiper pour repartir en moto. Je prends mes chaussures. Elles sont pleines de toiles d'araignée et de minuscules excréments semblables à des grains de céréales ou à des lentes. Sur la semelle, il y a une grosse araignée que je finis par écraser.

N° 65

Avril 1971

Les planches

1

Dampierre. Je monte dans le cabinet de toilette du premier. C'est une petite pièce d'où l'on peut voir sans être vu. Je crois voir C. mais c'est une petite fille à la robe rouge.

2

Nous sommes trois. Nous volons diverses choses, puis deux planches de bois dans un magasin désaffecté à côté du prisunic de Ledru-Rollin.

Personne ne nous regarde, mais je demande à un artisan voisin si l'on peut. Alors qu'il ne me demandait rien ! Évidemment, il répond que ça n'a pas d'importance pour une planche, mais qu'il n'a pas le droit de donner l'autre. On lui rend les deux.

Je suis avec J.L. dans une ruelle étroite — elle ressemble un peu au passage Choiseul — du côté de la Bastille.

Il y a une manifestation d'« Ordre nouveau », avec des paras.

Au bout de la ruelle, une petite porte, avec une grille. La serrure se trouve, non pas au milieu de la grille, mais tout en haut.

Il faut retourner dans cette étroite ruelle chercher les paquets que J.L. et moi y avons laissés.

Je rencontre mon patron ; il me présente plusieurs amis américains dont, effectivement, je connais les noms (ils reviennent fréquemment dans mon fichier).

Nous assistons à un match de base-ball.

On se rend compte que les flics se massent derrière les joueurs.

De nouveau dans la ruelle. J'ai peur tout à coup. Sans doute faudrait-il courir, mais il y a trop, décidément trop, beaucoup trop de paquets.

N° 66

Avril 1971

Le triangle

Au cours d'un repas, on cite de bonnes définitions de mots croisés, en particulier un titre de film.

J.L. me prend à part et me donne des conseils : il faut que je cesse de travailler au laboratoire ; je me lève à midi, je vais au cinéma tous les jours de 2 à 4, et je fais mes mots croisés ensuite.

— Mais je ne parviendrai pas, lui dis-je, à vivre de mes mots croisés.

Il me répond que si, que j'arriverai à les placer et tout ; simplement, il ne faut plus que je passe trois jours dessus, mais seulement deux heures.

Un peu plus tard, J.L. pose sur le plateau de l'électrophone un disque : c'est à peine de la musique moderne, tout au plus de la musique moderne qui singe ses classiques. Tout le monde dit que c'est très beau.

— Ce sont, dit J.L., les « Recommandations musicales à l'orchestre de Radio-Luxembourg », de Lolita von Paraboom. Quelqu'un ironise sur le fait que ce soit une « œuvre de commande » ; on précise qu'elle date de 1968 ou 1969.

Nous sommes trois dans la pièce. J.L. sur un escalier dans le fond, près de l'électrophone ; moi debout près d'une longue table de bois, et un(e) inconnu(e) qui est par rapport à moi à la même hauteur que J.L. Nous traçons à nous trois un triangle rectangle dont J/moi formons le long côté, J/l'inconnu(e) le petit côté, et l'inconnu(e)/moi l'hypoténuse...

N° 67

Mai 1971

La lettre volée

Je crois me réveiller. Il y a plein de soubrettes dans la chambre. Mais est-ce bien ma chambre ?

Je suis près d'une pièce d'eau. Pour la traverser, j'emprunte une passerelle qui devient un pont suspendu sur la Seine. On arrive au milieu ; on voit la date 1953.

Quelqu'un a volé la lettre que j'avais dans ma poche.

Je fais une course de vitesse avec une femme noire.

N° 68

Mai 1971

Les mots en « I »

Il y aurait — vraiment ? — dans mon fichier trois mots commençant par la lettre « i » :

Impédance
Inhibition
I ?

N'y avait-il pas, avant, autre chose ? Au théâtre ?
Trois sketches ?

N° 69

Mai 1971

Othon

Le film de Jean-Marie Straub, Othon, d'après la pièce de Corneille, porte un autre titre.

Peut-être est-ce la pièce de Corneille qui porte un autre titre ?

En fait, il y a aussi un autre texte, que j'essaye, en vain, de déchiffrer sous le premier.

N° 70

Mai 1971

Le va-et-vient

J'accepte de prendre un chat.

Qui est ce chat ? (généalogie compliquée...)

Où va-t-il faire ?

Dans la rue on entreprend d'importants travaux de voirie ; on installe un système de va-et-vient pour les voitures.

En fait, ce n'est qu'une question de coupures à pratiquer dans un texte (Un homme qui dort ?)

N° 71

Mai 1971

L'autobus

... d'abord il y a la consultation effroyablement compliquée d'une carte de restaurant, cela finit par se passer en allées et venues dans les escaliers, peut-être à la poursuite de maîtres d'hôtel impassibles. Ce que l'on voudrait savoir, c'est surtout le délai que demande la préparation de tel ou tel plat.

Il semble que ces délais soient si grands que nous avons le temps d'aller disputer un match de go dans un endroit assez éloigné de la ville.

Nous partons en autobus.

Je suis assis au milieu de l'autobus, du côté gauche. Jacques R., sa femme et sa fille sont devant, à droite, près de la porte.

Au fond de l'autobus (je ne peux donc le voir qu'en me retournant) il y a une sorte de présentoir que je trouve à la fois élégant, pratique et banal ; j'entends par banal qu'on aurait dû en avoir l'idée depuis longtemps.

A un certain moment, l'autobus s'arrête et Jacques R. en descend. Il semble que nous sommes tout près de Notre-Dame de Lorette, où il habite. Sa femme n'est plus là. Mais quelqu'un fait une réflexion du genre :

- Pourquoi descend-il puisque sa femme est là ?
ce à quoi un autre répond :
— Mais non, idiot, c'est sa fille.

Quoi qu'il en soit, l'autobus repart. C'est devenu une voiture particulière. Au volant, Pierre L. ou Jean-Pierre P. On comprend tout de suite qu'ils conduisent très mal ; ils commencent par emprunter un sens interdit.

Je suis dans une autre voiture, à côté du chauffeur (non identifié) et nous sommes de plus en plus sûrs qu'ils vont avoir un accident.

Il y a effectivement, un peu plus loin, sur une route large et fréquentée, un carambolage spectaculaire, mais qui s'avère assez vite ayant fait plus de bruit que de mal.

Les deux chauffeurs des véhicules accidentés s'affrontent en un ballet très lent. Pierre L. (ou Jean-Pierre P.) tient à la main une manivelle et l'autre chauffeur une brique. Ils se précipitent l'un sur l'autre, s'arrêtent, Pierre L. repart, puis tout à coup se retourne et fait mine de frapper son adversaire.

De l'essence coule de la voiture

Une large flaque s'étale au bord de la route et devient comme une rive au bord de laquelle des lavandières battent le linge.

N° 72

Mai 1971

Le carnaval

Avec une jeune femme qui travaille dans le même laboratoire que moi, nous nous apprêtons à prendre un autobus pour rentrer.

L'autobus arrive. Il est vide à l'exception d'une seule personne au fond, qui est Z. Je monte et après avoir longuement réfléchi, je demande au contrôleur de me vendre un seul ticket et je le paye avec une pièce de 1 franc.

Je m'assieds à côté de ma collègue, en face de Z., mais assez loin d'elle. Tout se passe comme si elle ne me voyait pas, mais, au fond, je suis sûr qu'elle m'a vu.

Nous sommes dépassés par des motards, puis nous rencontrons un invraisemblable carnaval organisé, me semble-t-il, par des lycéens. Il y a toute une série de décors peints, de trompe-l'œil, de maquillages, etc., faits avec une sorte de matière plastique liquide ; les couleurs sont très brillantes : mauve, rose bonbon, rouge, etc. C'est vendu en tubes sous pression, donc d'emploi très pratique.

Diverses scènes de ce carnaval. Simulacre de ba-

taille ; un énorme obus tombe piteusement d'un obusier ; toute une portion de la rue se soulève comme si une gigantesque taupe œuvrait en dessous.

Cela a maintenant l'air de se passer du côté de la rue de l'Assomption.

Un jeune garçon est étendu dans un bain de (faux) sang avec un rictus d'agonie feint ; je le regarde en passant, mais sans rien manifester et il a l'air très déçu de voir que je n'apprécie pas son jeu (ou que je ne manifeste pas mon appréciation).

Le chemin du retour est maintenant devenu la petite route de Dampierre. Nous sommes tout un groupe. On explique le fonctionnement des bombes de plastique ; on insiste sur leur côté pratique.

A table à Dampierre. Je suis en face de Z. Il y a un plateau de fromages ridiculement petit. Z. explique les difficultés qu'il y a à obtenir de bons fromages. On apporte une part de brie qu'il faudrait découper, dont il faudrait, plus précisément, enlever la croûte. J'essaie de le faire à l'aide d'un long couteau que je trouve à côté de moi, mais quelqu'un à ma gauche (peut-être S.B.) m'enlève le plateau et le passe à Z. Je râle en disant quelque chose comme

— Je ne suis bon à rien ici.

Je m'aperçois que je me suis fait une minuscule coupure à l'index ; il semble couvert de suie et il faut que je presse fortement pour voir une goutte de sang perler.

N° 73

Mai 1971

P. chante

P. chante.

Elle chante remarquablement bien. C'est une chanson de style réaliste, mais très émouvante.

Nous descendons ensemble la rue des Boulangers. Elle va à son travail et je veux aller voir ma tante, rue de l'Assomption. Je lui propose de faire une partie du chemin à pied (il fait beau).

Je lui demande comment elle s'est arrangée pour avoir les chœurs qui l'accompagnent à la fin de la chanson. Elle me dit que cela s'est fait à l'enregistrement et elle me précise le nom du système — quelque chose comme « video-tape » — utilisé.

Elle chantait dans la rue, et même les gens se retournaient pour l'écouter, mais elle était quand même accompagnée, comme sur un disque.

Je suis content pour elle qu'elle chante. Nous faisons son répertoire et nous bâtissons sa carrière. Elle commencera à la Galerie 55, et ensuite à l'Écluse, etc. Je suis

sûr que je pourrai l'aider, que son talent persuadera tout le monde. Je la rêve déjà vedette.

Nous sommes un peu perdus dans un quartier excentrique.

Nous descendons un escalier ; je m'aperçois qu'elle est nue sous son blouson de toile blanche et qu'elle a une très jolie poitrine.

C'est un escalier de bois sculpté, très rococo. Je le descends en glissant sur la rampe, en pensant « in petto » qu'il faut être gamin pour faire des choses pareilles à mon âge ; mais j'en suis aussi très heureux.

J'arrive en bas ; en essayant de descendre de la rampe, je m'aperçois que j'ai la tête un peu coincée entre les barreaux de la rampe et, en face de moi, je vois par la vitre dépolie de la loge, la silhouette du concierge qui se lève.

J'arrive à me libérer à temps. Je sors, mais je sens derrière moi la présence du concierge qui me suit encore lorsque je sors de l'immeuble.

Je tourne à gauche. J'aperçois P. au loin. Il y a dans la rue deux pancartes ; sur l'une, la plus proche et qui va vers la gauche, il y a écrit « Ollé » (ou « Olla ») ; sur l'autre, un peu plus loin et qui va vers la droite, il y a écrit « OPÉRA ». C'est par là que nous allons. P. m'attend non loin d'une petite fille qui est assise sur une chaise de jardin, un cartable à la main. Je vais vers P., d'abord en marchant, puis en courant de plus en plus vite et en me disant : « Je lui donne certainement l'impression d'une vitesse uniformément accélérée » ; mais je ressens quand même des à-coups dans mon accélération. En arrivant, je feins d'arracher un recueil de bandes dessinées que P. tient sous le bras. Elle me dit que d'autres le font souvent, mais qu'il faut arriver moins vite et me suggère de recommencer. Je recule

pour le faire et je m'aperçois alors que la petite fille assise à côté de P. a la bouche couverte de sang (ou de confiture de fraises). J'arrive sur P. en courant lentement, mais le recueil que je prends et qui était un album dur (genre Asterix ou Lucky Luke) est devenu un simple journal...

(interrompu par « FIP 514, il est 10 heures et demie ! »).

N° 74

Juin 1971

La Quête de Californie

Je suis avec P. et quelqu'un d'autre en Californie. On cherche très longtemps — quoi ? — en vain.

Il faut payer une taxe quel que soit le moyen de transport que l'on emprunte pour $\frac{d}{s}$ $\frac{m}{t}$ ir d^{ans} e San Francisco.

Prendrai-je un avion ? Un train ? Une voiture ?

Autour de San Francisco, c'est le désert. Attention aux incendies de forêts. Les gens, pendant longtemps, sont arrivés par la mer (Chinois).

Au sommet d'une colline à la sortie de la ville, il y a une sorte de colonne Morris avec un interrupteur et un fil électrique qui lui est relié avec une épissure très grossièrement faite. Appréhension : il suffirait d'un tout petit incident pour mettre le feu à toute la végétation.

Je prends le train. Après la très longue traversée du désert, je dois arriver à Lyon, puis ailleurs (Bordeaux ? Marseille ? Paris ? Pas très loin de Lyon de toute façon).

Je suis dans une couchette, seul. Alors que je crois

que l'on vient seulement de partir, le train arrive à Lyon.

J'appelle P. qui se trouve dans un compartiment voisin. Elle me rejoint en passant par les marchepieds extérieurs du wagon. Nous nous retrouvons à 4 dans mon compartiment : P., moi, et deux de ses amies. Les trois femmes se déshabillent d'un même geste, en faisant passer leurs blouses par-dessus leurs têtes, et se retrouvent sur la couchette sous un même drap. Elles ont toutes gardé leur slip. Je suis, pour ma part, complètement nu, je froisse mon slip et mes socquettes en boule et les glisse sous un pli du lit.

Je fais successivement l'amour avec les trois femmes.

Je m'aperçois alors que je suis sur une sorte de large piédestal et que tout le wagon peut nous voir. Non loin de nous, quatre hommes sont assis à une table ; ils ont un peu des airs de gangsters.

Le train traverse lentement la ville de Coursons. Je m'en étonne. Si nous sommes passés à Lyon, ce ne peut être Coursons, et pourtant c'est Coursons : P. la reconnaît très bien, moi beaucoup moins bien n'y étant allé qu'une seule fois. Puis la lumière se fait en nous : C'est Coursons dans la Nièvre (et j'ajoute : « Tu ne connais pas... ») et non pas Coursons dans l'Yonne.

On voit dans une rue en pente un panneau indicateur : Paris (ou Marseille) 4 (c'est un chiffre de dizaines) ; un peu plus loin, le doute (est-ce 40... ou 49) est levé : c'est 41.

N° 75

Juin 1971

Les peintres

Dans un immense appartement vide, sans doute celui de Denis B. Gisèle habitait en face un appartement plus grand encore (n'était-ce pas comme ça, rue de l'Assomption ?).

Je dors à même le sol, sur un matelas sans sommier. Dans la pièce voisine J.L., ou R.K., tapent sur ma machine à écrire.

Sommes-nous fâchés ? Je fais semblant de dormir. Ils vont et viennent non loin de moi et finissent par partir.

Peut-être S.B. arrive-t-elle un peu plus tard et se glisse-t-elle près de moi sous les draps ?

Très vite, la foule envahit l'appartement.

Et surtout, quatre peintres qui, bien que l'appartement ait l'air très propre (murs laqués très brillants), entreprennent de le repeindre.

Ils ont l'intention « d'en faire quelque chose ».

N° 76

Juillet 1971

Le ravalement

Je pénètre dans la cour d'un immeuble que l'on est en train de ravalement (comme l'on est en train de ravalement le mien).

Tout est très blanc et très poussiéreux.

Il y avait un ascenseur extérieur que l'on a agrandi et déplacé.

Il y avait une fontaine de pierre que l'on a changée de côté. Les tuyaux sont encore en place, mais on a déplacé les pierres du socle et du bassin.

Tout un pan de mur n'est plus que décombres : une poutre métallique nouvellement installée le traverse (comme dans l'ancien immeuble « Taride » à Mabilon).

Le placier

J'ai tué ma femme et je l'ai, très grossièrement, coupée en morceaux que j'ai emballés dans des papiers hâtivement ficelés. Le tout tient dans un carton encore assez facilement maniable.

Ma seule chance est que l'on en fasse du vin ou de l'alcool. Je vais à la distillerie. J'entre sans frapper dans une pièce où se trouvent trois jeunes femmes en blouse. Deux sont assises, la troisième est debout près d'une porte battante à mi-corps (comme une porte de saloon).

Ou bien je leur adresse un clin d'œil, comme si nous nous connaissions, ou bien je lance, d'un ton dégagé, quelque chose comme :

— J'ai 50 kg de bonne barbaque !

La jeune femme qui était debout me fait entrer dans un petit réduit où elle commence à examiner ma marchandise. Mon paquet comporte toutes les étiquettes souhaitables, mais la jeune femme prétend que la maison que je représente n'est pas cliente de leur Société et que je vais avoir du mal à obtenir le marché.

A titre d'échantillon, je sors de mon paquet une série de petites bouteilles. Cela ne devrait être qu'une formalité banale mais, à ma grande confusion, il y a de plus en plus de bouteilles : vins rouges, vins blancs, vins

rosés, toutes sortes d'alcools, et même une carafe d'eau, minuscule, mais pleine, et surtout sans bouchon : on peut enfoncer son doigt dans le goulot sans que la carafe déborde ce qui m'apparaît comme une indubitable démonstration expérimentale de l'osmose ou de la capillarité.

Toute cette présentation s'avère inutile : un homme sort du bureau d'à côté et me dit que ça va aller très mal pour moi si on ne retrouve pas mon nom dans les fichiers.

N° 78

Juillet 1971

Le voyage

Jadis j'avais appris à sauter d'une certaine hauteur (par exemple du sommet d'un portique). Cette fois-ci, il me semble que je suis beaucoup plus haut, presque au premier étage de la tour Eiffel. Je vois distinctement, en bas, l'herbe et les stries du sable d'un jardin, et je suis persuadé que je vais me tuer si je saute. Mais enfin, j'apprends que je n'ai pas à sauter de cette hauteur, mais simplement d'un portique beaucoup moins élevé, et même pas besoin de le sauter d'ailleurs, simplement de le traverser.

H.M. et moi sommes sur un bateau qui fait le trajet New York-Paris. Cela prend évidemment beaucoup plus de temps que l'avion, mais c'est beaucoup plus agréable.

Nous allons présenter un film à un festival, dont la première partie aurait eu lieu à New York, la seconde devant se dérouler à Paris.

Un incendie se déclare dans une cabine à l'étage au-dessous. H.M. et moi nous nous précipitons et nous sauvons les passagers. Nous sommes les héros du jour et les passagers nous fêtent.

Je rentre dans ma cabine. Un steward y est. Il me fait remarquer à quel point tout ceci est agréable. Il change mes serviettes et comme il voit que je suis un peu en sueur, il m'éponge le visage avec une serviette (une de celles qu'il a ramassées pour les changer).

Je vais dans la cabine de H.M. J'apprends que nous faisons partie du jury du festival. Ce jury s'appelle « le complexe d'hélice » et il est formé de 4 jurés : H.M. et moi, et deux paysans qui entrent à ce moment dans la cabine ; ce sont des paysans de Villard-de-Lans, que H.M. connaît bien ; l'un deux est « Loulou », que je connais aussi (j'ai sans doute été à l'école avec lui pendant la guerre), mais le second m'est inconnu bien que son visage me semble familier.

N° 79

Juillet 1971 (Lans)

L'actrice, I

1

Je suis à New York dans un gigantesque café.

2

A Paris, une terrasse de café, très vaste. Il y a beaucoup de monde, et surtout des Algériens, à l'air vaguement menaçant.

3

J'ai oublié à la terrasse ma sacoche ; elle contient 2 500 francs. Je vais la chercher. Évidemment, rien. Je suis désespéré, vraiment. Ma seule chance est que je sois en train de rêver (je me réveille, soulagé).

4

Je suis chez une amie (rien entre nous, simplement copains). Arrive l'actrice M.D. C'est une femme grande, belle et riieuse, aux longs cheveux blonds ; elle est nue sous une robe légère.

Je commence à la toucher, à la caresser « sans y penser ».

Je me retrouve sur elle caressant ses seins nus.

Je fais l'amour avec elle.

N° 80

Juillet 1971 (Lans)

La répétition

On a commencé à répéter ma prochaine pièce. Nous sommes déjà sur le plateau. J'explique au metteur en scène, Marcel Cuvelier, l'importance du 6^e personnage qui est muet, mais qui semble échapper au destin qui contraint les 5 autres.

Je suis militaire à Grenoble. Je prends de moi-même 8 jours de congé, pour aller à Lans ou à Villard. Je téléphone pour expliquer que je suis malade : des taches sur la peau, pityriasis, ou plutôt, pour grossir le cas, psoriasis. C'est une femme qui me répond, bienveillante mais neutre. Elle a l'air de ne pas trouver cela possible, mais accepte quand même de « préparer mon dossier ».

Au terme d'une difficile énumération, j'essaye de retrouver l'air et les paroles d'une chanson que j'aurais composée en 1941.

N° 81

Juillet 1971 (Lans)

L'homme au chien

1

Je rends visite à l'une de mes nièces et à son ami. J'apprends avec inquiétude qu'ils n'ont obtenu à leurs examens qu'une moyenne de 80, alors qu'il leur aurait fallu 100. Ma nièce me semble tout à coup bouffie et presque laide. Je me dis que la vie qu'elle mène avec son ami ne lui réussit pas.

2

Je rentre chez moi. J'habite, dans la même maison que ma nièce, une grande et unique chambre. Au-dessus de moi, dans un troisième appartement, vivent, soit P., soit F., un ami algérien. Je vais chez P. ; j'y trouve F., en compagnie d'un autre Algérien et de Henri C. Les trois hommes me semblent tous aussi peu amicaux l'un que l'autre, et même presque hostiles.

3

A la suite de je ne sais quelle contrainte, je déplace

un rendez-vous pris pour le soir même au lendemain (ce sera le samedi 30 juillet) à onze heures du matin.

4

Je me souviens alors avec une sorte de panique que j'ai pris rendez-vous le 29 juillet avec un psychanalyste, Monsieur Bezu, 34, rue Daru. Je téléphone à Monsieur Bezu pour décommander ce rendez-vous. J'ai, avec sa secrétaire, une conversation très compliquée, car elle ne veut pas me donner un autre rendez-vous, bien que j'insiste pour lui demander de me donner le rendez-vous qui aurait, de toute façon, normalement suivi celui que je veux décommander. Après de nombreuses hésitations, la secrétaire finit par céder à mon instance et me fixe rendez-vous pour le 30 juillet à 14 heures. Cela me semble étonnant, car il me semble d'abord que le 30 est un dimanche. Mais en fait c'est un samedi.

Je téléphonais d'une cabine et au cours de la conversation j'en étais à moitié sorti. Lorsque j'y rentre pour raccrocher, je trouve un vieil homme à l'aspect bienveillant qui me montre comment j'aurais pu téléphoner sans payer : il suffit de dénuder les fils et de les appliquer sur les plots en les serrant entre le pouce et l'index.

5

Je vais rue Daru : c'est un quartier en démolition. En fait, c'est une vaste esplanade sur laquelle on a exposé tous les vestiges du quartier. C'est très blanc. Certains détails ressemblent à des tableaux de Niki de Saint-Phalle, comme s'ils étaient faits de morceaux de bébés en celluloid.

Je visite cette exposition, suivi, à quelques mètres,

par Henri C. qui porte dans ses bras un chien. Henri semble davantage s'intéresser à ce que je fais qu'à l'exposition elle-même, mais il ne m'adresse pas la parole. En descendant l'escalier qui mène à la sortie, je vole quelque chose de peu important (par exemple, une boule d'escalier) : peut-être suis-je surpris par Henri C., qui se met à sourire.

6

Brusque changement de décor. Je suis de nouveau chez moi et je suis invisible. Un gag à la Jerry Lewis : un homme déguisé en chien (c'est seulement au regard — brillant, presque rouge — que l'on voit que ce n'est pas un chien) sort en tirant sur sa laisse, obligeant l'homme qui le mène à courir. Le vrai chien, assis dans un fauteuil, le regarde sortir, puis il se dresse sur ses pattes de derrière (comme un animal de dessin animé) et commence à mimer un combat de boxe.

7

Une autre scène d'un autre film ; cette fois-ci c'est « La femme modèle », de Vicente Minelli. Deux gangsters terrorisent — ou plutôt intimident — un homme (sans doute F.) qui leur doit 4 000 francs. En sortant, un des gangsters essaye de faire tomber un guéridon qui supporte plusieurs objets fragiles. Je finis par ouvrir la porte et par les chasser (ils ne font pas de difficultés pour sortir).

8

J'habite maintenant un appartement somptueux, immense. J'en parcours les pièces, suivi de F. qui m'explique ses ennuis. Je lui reproche de faire quasi-

ment exprès de toujours se mettre dans d'aussi sales draps.

J'arrive dans une pièce où se trouvent plein de gens. Tous me regardent avec amitié. C'est la famille d'un petit garçon que je connais très peu, mais dont je sais qu'il m'aime beaucoup. Le petit garçon me présente à son père et à ses tantes. Le père me demande ce qu'il peut faire pour moi. Je l'emmène, par un escalier mécanique, jusqu'à une pièce, longue et étroite, aux murs de pierre noire, où est en train de se tenir un congrès. J'explique que je voudrais installer dans cette pièce une salle de projection et je lui montre comment je pense m'y prendre. Le père me dit que c'est une très bonne idée. Nous repartons à travers l'appartement. Le petit garçon me donne la main. Il me dit qu'il a 1 000 dollars et qu'il veut me les donner. Je lui réponds que je ne peux les accepter, que ce ne peut être un don, mais seulement, s'il le désire, une participation dans le film que je vais faire. Je m'attends à ce que le père en offre autant, et même davantage, mais il ne semble pas en être question.

Les trois M

1

Je suis dans le hall de la maison de M. Je frappe à la vitre — noire — du guichet de la concierge pour demander à quel étage habite M. Le guichet se relève très lentement, comme automatiquement. Apparemment, personne derrière. Deux amies de M. arrivent. L'une d'elles me dit que M. est absente, ce qui me met très en colère. Ne m'avait-elle pas dit de passer ! Ce n'est pas la première fois qu'elle me fait faux bond, mais cette fois-ci la mesure est comble et je décide de lui laisser un court billet d'adieu. Je ne trouve pour écrire qu'une très grande feuille de papier, ce qui m'oblige à écrire verticalement, la feuille étant appuyée contre un des murs du hall. Le court texte que je rédige est particulièrement violent.

Le problème est alors de trouver la boîte aux lettres. L'une des amies de M. m'explique qu'elle est dissimulée dans les murs du hall, et parfois même dans les canalisations (en fait, ce sont des faux tuyaux) ; ils sont énormes et masquent les vrais ; dans l'un on a installé un théâtre miniature.

Tandis que nous continuons à chercher cette problé-

matique boîte, une foule envahit le hall et la situation se transforme.

2

J'ai travaillé avec Michel M. à un projet de scénario, chez lui. Puis Michel est parti en vacances en me laissant son appartement. Plein de gens (plutôt de lointaines connaissances que de véritables amis) sont venus s'y installer.

3

Je passe un long moment dans un grand café (la Coupole ?).

4

Je suis dans la rue. J'ai besoin de timbres et je n'ai pas d'argent sur moi. Passe mon oncle, au volant de sa voiture. Je l'arrête et lui demande de l'argent. Il va pour m'en donner, puis se ravise et me demande ce que je veux en faire.

— C'est pour acheter des timbres.

— N'en as-tu pas chez toi ?

— Si.

— Va les chercher.

Il sourit et redémarre. (Cela ne m'étonne pas de lui.)

5

Je reviens donc chez moi, c'est-à-dire chez Michel M. A peine suis-je entré qu'une jeune fille en blanc, que j'identifie comme une ex-amie de Michel, vient me demander des explications. Elle vient d'arriver avec son fiancé et elle a trouvé la maison pleine. Je la rassure,

l'envoie dans sa chambre et vais voir les autres occupants. J'ai dans l'idée que l'on pourra arriver à un *modus vivendi* car la maison est vaste. Les autres sont en train de se coucher, bien qu'il fasse grand jour. Il y a en particulier une fille qui a revêtu une invraisemblable et très comique chemise de nuit en dentelles à minuscules boutons, qui la fait ressembler à une poupée précieuse ou à un portrait d'enfant.

Tout le monde convient de dormir dans la journée et de partir le soir. Je me déclare satisfait et vais prévenir la fiancée — non ce n'est pas la fiancée, c'est l'ex-amie de Michel. Je traverse plusieurs pièces et corridors avant d'y arriver : cet appartement est décidément très vaste.

Je trouve l'ex-amie de Michel, son fiancé, et une autre fille, assez jolie et très rieuse, qui est en train de se déshabiller ; sa poitrine, très belle, est dénudée ; elle passe continuellement d'une petite pièce lambrissée (« *dressing-room* ») à une autre petite pièce, peut-être une salle de bains. Elle essaie d'échapper à mes regards, mais c'est plutôt un jeu coquet (et coquin) qu'un véritable geste de pudeur. De mon côté, très amusé, je fais semblant de ne pas la regarder, cependant que j'explique à l'ex-amie de Michel que l'appartement est suffisamment grand pour que l'on puisse provisoirement y loger tout le monde.

6

J'essaye de regagner l'autre partie de l'appartement. J'erre dans les couloirs, et bientôt, je me retrouve dans un quartier en démolition.

L'impression que je ressens est un peu celle que l'on a en retrouvant une façade connue à peine transformée (ou reconnaissable bien que profondément transfor-

mée) après qu'elle a été longtemps masquée par une palissade en bois (comme l'immeuble « TARIDE » à Mabillon) : voici donc enfin l'aspect définitif qu'aura cette maison, cette rue, ce quartier ! Cela faisait longtemps qu'on l'attendait ! Je me disais bien que ça ressemblerait à ça ! (comme une statue qu'on inaugure en la dévoilant).

7

Il y a précisément une cérémonie d'inauguration, non pas pour poser la première pierre, mais pour donner le dernier coup de pioche (Tabula rasa). Je me retrouve sans le vouloir parallèle au cortège qui me dépasse lentement jusqu'à ce que je me mette à marcher plus vite pour le dépasser à mon tour. Il y a d'abord quelques flics, puis une délégation de messieurs en uniforme (ce sont pourtant des civils) et enfin un groupe de jeunes hommes en uniforme (des espèces de survêtements de sport) en qui je crois d'abord reconnaître des E.O.R., mais qui sont en fait des « ». L'un d'eux s'avance et précise ce qu'ils sont : ils vivent à 30 dans des maisons spéciales (leur nom, suivi de la désinence « ère », désigne ces maisons) et ils font vœu de chasteté pendant 30 jours. Je manque pouffer de rire en entendant cette profession de foi, mais le jeune homme me regarde avec un sourire lui aussi amusé. Je change de trottoir et je vais rejoindre mes amis de l'autre côté de la rue.

8

Je suis dans un bar. Il se compose de deux pièces, une grande et une petite, réunies par un étroit couloir où a été installé le bar proprement dit (le comptoir). Je suis au bar, juché sur un tabouret. Mes amis sont dans la

grande salle. Parmi eux se trouvent Nour M. et, certainement, une des filles qui se trouvaient déjà dans l'appartement de Michel.

Je bois d'abord des ^v_wodkas, puis des whiskies. J'achète des cigarettes. A un certain moment, je paye et il y a un petit problème, vite résolu, dans les comptes, quelque chose qui a été payé deux fois, ou quelque chose qui n'a pas été payé. La fille s'en va. Je l'accompagne ; elle me donne son adresse. Je crois comprendre d'abord que c'est 5, rue Linné, ou bien que c'est dans la rue qui longe la Halle aux vins, là où il y avait le théâtre de Lutèce, mais c'est une autre rue, parallèle, non pas la rue des Boulangers, mais une rue qui longe les Arènes de Lutèce.

Je vais voir Nour et lui propose d'aller dîner. Deux de ses commensaux voudraient aller à un « spectacle total » (on mange, on boit, on danse, etc.) mais pour ma part je préférerais un coin calme. On décide d'aller tous ensemble dans un restaurant que je connais du côté de Denfert ou de la Glacière.

N° 83

Juillet 1971 (Lans)

La coupure

1

Les vacances

L. est en vacances. Nous logeons chez lui, dans un dortoir, attendant son retour.

Une nuit, je me réveille et je vais dans un salon attendant. Je feuillette des livres et des revues sur une table. // Il n'est pas impossible que je tombe à ce moment sur la coupure de l'Express.

Quelqu'un entre et demande à voir L. Il est en vacances, dis-je. Il me regarde attentivement, me dit qu'il croit me connaître et me demande si je ne suis pas l'ami de Z. Je lui réponds (en souriant « tristement ») que je l'ai été.

Il y a de la lumière dans le bureau de L.

Je retourne dans la salle commune. Je m'assieds à un coin de table. Il y a plusieurs bouteilles entamées, je me sers un verre de bière. Elle n'est pas tiède, elle est fraîche. Je suis complètement découragé. Quelqu'un, une jeune femme (M.F.) balaye un peu dans mon coin, essuie la table pleine de miettes, ce qui m'apporte un certain réconfort.

//

L'Œdipe-Express

Chez moi. Arrive R. Il enlève sa veste — c'est une vareuse de marin — et soupire qu'il est complètement fauché et qu'il faut que je le fasse vivre. Je lui réponds de faire comme chez lui. Il regarde B. qui se promène dans l'appartement complètement nue et comme indifférente au regard de R. Je vais dans ma chambre, suivi de Noureddine M. // Tout en lui parlant j'empile de larges — exceptionnellement larges — pièces de 5 francs. J'en trouve plusieurs dizaines. J'en échange une dizaine contre un billet (une coupure) de 50 francs (à qui ? Peut-être à M.F. ?). Dans l'autre pièce, j'entends R., il est au téléphone. Il vient me dire en riant qu'il est en train d'appeler un avion en plein vol. Je pense d'abord que c'est D. qui est dans l'avion et qu'il veut lui parler (bien qu'ils soient séparés depuis plusieurs années) mais il me précise que non, et que c'est l'avion de l'Express.

Plusieurs mois auparavant, j'ai « en effet » trouvé un entrefilet de l'Express consacré à Œdipe — ou, plus précisément, à l'Œdipe — et j'ai décidé d'écrire un article en me servant de cette coupure comme point de départ. D'une part j'ai aussitôt expliqué qu'il ne s'agissait pas d'un véritable article sur la psychanalyse, mais davantage de la « prise de position d'un écrivain contemporain » parlant en son nom personnel. D'autre part, j'ai trouvé plusieurs titres plaisants, généralement des jeux de mots que j'ai trouvés très subtils et dont je me suis étonné que personne ne les ait jamais faits.

Il semble qu'il soit très compliqué de publier un article dans l'Express, ou même ailleurs. J'en parle à un ami de François Maspéro qui, un peu plus tard, me dit, ou me fait dire que François Maspéro est intéressé, mais qu'il veut soumettre cet article à un spécialiste (ce qui, évidemment, me fait bien marrer). Par ailleurs, Marcel B., qui semble très bien introduit auprès d'un très haut personnage (le roi du Maroc) me promet son appui : il a très prochainement rendez-vous avec lui.

Tout un « concours de circonstances » s'opère autour de cet article. Cela ressemble aux temps anciens de « La Ligne générale », une revue qu'avec tout un groupe d'amis, nous voulions fonder. C'est ainsi que, dans une queue de cinéma, j'apprends, toujours à Marcel B., qu'un des anciens participants de la Ligne générale est devenu critique sous un nom d'emprunt et qu'il pourrait, lui aussi, m'apporter son appui. Nous faisons la remarque que le fait de choisir un pseudonyme est un signe d'homosexualité et nous en trouvons immédiatement quatre exemples qui forment deux couples presque célèbres dans le Paris des Lettres et des Arts.

A l'intérieur du cinéma j'ai aperçu L. en compagnie d'un ami. Nous nous sommes salués discrètement. Il avait l'air de manger un esquimau à la petite cuiller, mais j'ai compris tout de suite qu'il était en train de manger de la confiture de haschich.

Enfin, j'ai été engagé à l'Express. Le directeur n'est autre que Jean Duvignaud et sa secrétaire est Monique A.

Très vite, le genre de bisbilles qui éclate tout le temps dans de telles boîtes arrive.

Par la fenêtre du bureau de Duvignaud, j'aperçois un groupe d'hommes, dans la rue ; ils se dissimulent au milieu de voitures à l'arrêt. Je flaire du louche et je descends voir. En dehors d'un ou deux quidams, le groupe se compose de trois Anglais qui ont l'air très gênés de me voir. Je demande à voir ce qu'ils cachent. Deux dissimulent des photos dans les boîtiers de leurs montres. Mais ces photos — dont le titre avait quelque chose d'alléchant — ne sont que de minces rondelles de cuir pliées en deux et ne montrent que de vagues stries grisâtres. Le troisième tient quelque chose dans sa main : c'est un plan ou une énigme, mais, bien que très excité par ce qu'il prétend me montrer, je ne vois rien d'intéressant. Je suis néanmoins sûr que c'est la présence de ces trois Anglais qui a déclenché toute l'affaire.

J'ai rendez-vous avec Monique A. pour justement en parler. L'entrevue doit avoir lieu dans un snack-bar désert dans un passage couvert (sans doute le passage Choiseul). A côté, il y a un café algérien et, devant le café, trois femmes algériennes qui se tiennent par la taille. A côté d'elles, le patron, leur frère aîné, leur reproche leur conduite en faisant allusion à l'Ancêtre. Je me souviens que, dans quelque chose comme une version antérieure, Monique A. n'a pas été chassée et toute l'affaire s'est terminée en catastrophe. C'est pour éviter que de tels événements se reproduisent que, cette fois-ci, elle a donné sa démission, et nous devons nous voir pour en parler.

Monique A. arrive. Elle se tient derrière le bar et moi devant. Elle est réellement consternée. Pourquoi, nous demandons-nous, faut-il qu'elle parte. Elle n'est pas chassée, mais elle est obligée de partir. Pourquoi tout fonctionne-t-il toujours comme ça dans cette sale

boîte ? Toujours des bisbilles, des gens qui s'en vont, d'autres qui restent, etc.

Cela a l'air de se rapporter, non plus tellement aux seules histoires du journal, mais à la vie, d'une façon beaucoup plus générale.

Un serpent gigantesque sort lentement de sous le comptoir et se met à se balancer au-dessus de ma tête. D'abord, je me dis que je ne dois pas y prêter attention, mais il devient menaçant et très vite, je suis complètement fasciné, glacé d'effroi. Il se balance en se rapprochant de plus en plus et en sifflant. Je m'aperçois que ses yeux sont comme des projecteurs. Au moment où je me sens tout à fait perdu, un coup de feu, tiré d'on ne sait où et par on ne sait qui, éclate et me réveille.

N° 84

Août 1971

Le refus de témoigner

Je crois découvrir dans mon appartement une grande pièce, mais en fait elle n'est pas à moi, et même, c'est la rue.

Plein de gens arrivent et envahissent ma chambre. Ils me racontent que F. a des ennuis : il a chié devant un monument public ; il faut que je témoigne que j'ai assisté à cette scène et que je ne l'ai pas vu, et même plus précisément, que j'ai vu qu'il ne l'avait pas fait.

F. arrive entre deux flics. J'explique ou tente d'expliquer que je ne peux pas faire ce témoignage.

Je joue dans une pièce, mais je dois également présenter l'acteur aux notables. Or le maire est gâteux. Je fais comprendre par signes que c'est son compagnon de table qui doit parler : tandis que le vrai maire reste muet, le faux fait un discours très bien imité.

Plus tard, j'explique à Z. que cela n'a pas une réelle importance, que l'autre est en fait l'ancien maire, et, en même temps, le meilleur ami et le pire ennemi du vrai.

On arrive dans un endroit déjà vu : une haute palissade ?

Je fais l'amour avec Z. Il n'y a qu'en elle, en fin de compte, que je sois bien.

Balles et masques

En passant dans la rue, j'assiste à une partie de tennis et je me mêle aux joueurs qu'apparemment rien ne distingue des autres passants. Nous sommes à la fin d'un service et je rattrape une balle assez difficile, méritant par là les compliments de l'un des joueurs (qui n'est autre que Marcel C.). Cela déclenche un quiproquo : il pense que je sais jouer, je n'ose le démentir, et il m'offre le service.

Bien que la balle soit terriblement grosse et ma raquette ridiculement petite, au début, cela ne se passe pas trop mal. Il n'y a pas de filet : il faut faire passer la balle par-dessus la grille, dans le parc. Je parviens à envoyer mes deux premières balles de l'autre côté et beaucoup trop loin pour que l'adversaire puisse les rattraper (il n'essaie même pas), ce qui nous vaut 30 à 0. Mais la balle grossit, elle finit par ressembler à un punching-ball de cuir un peu mou, et je n'arrive plus à la faire passer de l'autre côté de la grille. Je pense avoir perdu seulement un point, mais mon partenaire (Bernard L.) me déclare d'un ton sévère que nous sommes menés 50 à 40 et que si je n'égalise pas, le service est perdu (le service seulement, ce n'est pas tellement grave : nous en serons à un jeu partout). Je lui explique

que je ne peux pas envoyer une balle aussi lourde avec une raquette si petite et il me propose de me prêter l'une des siennes. Il a en effet sous le bras deux raquettes dont il ne se sert pas et qu'il a même remises dans leurs presses (des losanges hauts en bois serrés par quatre vis papillon). Ces raquettes sont curieuses : elles ressemblent à des « raquettes anciennes » (comme des violes à des violons, des cromornes à des bassons) ; l'une d'elles a un cadre de bois extrêmement volumineux et la raquette proprement dite (les cordes) est constituée par un minuscule trou rond (et non ovale) manifestement dégarni de tout cordage. C'est celle-ci que Bernard L. me tend ; je lui dis qu'elle n'a pas de cordes et que je ne peux pas jouer avec. Il commence à desserrer la presse de sa seconde raquette, puis il se ravise et presque en colère me tend la première en m'affirmant que son cordage est parfait. Je m'aperçois, en effet, en l'examinant de près, que le trou est garni d'un très fin réseau de fils arachnéens.

J'essaie d'abord de servir en lançant moi-même la balle. Mais balle et raquette sont beaucoup trop lourdes. Mes partenaires lancent la balle, cependant que je saisis à deux mains le manche de ma raquette. Je parviens à frapper la balle, mais mon coup n'est pas assez fort : la balle retombe en deçà de la grille et le coup est mauvais...

Une autre fois, j'ai joué à un jeu de hasard et j'ai gagné énormément d'argent (plusieurs milliers de nouveaux francs). Les perdants n'ont pas l'air très contents mais ils ne font pas de difficultés particulières pour me payer. Néanmoins, juste avant de quitter la table de jeu, on recommence à jouer et je perds une somme minime, disons 100 francs. Cela a l'air de vouloir dire : *Nous*

pouvons te faire gagner mais nous pouvons aussi te faire perdre quand nous voulons et tu ne dois pas l'oublier.

Je mets dans la poche pectorale de ma chemise la liasse de billets, qui dépasse un peu.

J'habite dans l'annexe d'un hôtel. Elle sert également de prison. On y amène un groupe de prisonniers (dont il me semble alors que j'ai assisté à l'arrestation). Les comparses sont presque entièrement enfermés dans des sortes de carcans métalliques très brillants qui les moulent comme des vêtements ou des masques. On voit ainsi un homme dont le cou est pris dans une « minerve » de cuir et d'acier qui est en fait un instrument de torture. Outre cet homme, les comparses sont un chien-loup (également bardé de fer) et une femme. Le chef de la bande est vêtu d'une robe de bure.

La fille du geôlier enferme un des prisonniers dans une chambre voisine de la mienne, mais un peu en contrebas. Je la croise au moment où elle remonte après avoir fermé la porte à double tour. Nos regards se rencontrent et nous nous sourions. Je lui propose d'aller boire un verre et elle accepte très volontiers.

Nous sommes sur une assez vaste esplanade. Nous cherchons un pub. Il y en a un, très étroit, tout en hauteur (c'est l'avant-dernière maison de la place), mais nous le trouvons moche (ou mauvais).

Passé F. Nous nous serrons la main. Je lui dis que j'attends sa visite pour plus tard. Il me rappelle que nous devons dîner ensemble et me quitte.

La fille du geôlier s'étonne de tout cet argent qui dépasse de ma poche pectorale. Je lui explique que j'ai

joué, que j'ai gagné plusieurs milliers de francs et que je suis débarrassé des soucis financiers qui me préoccupaient depuis pas mal de temps.

Nous errons dans diverses rues. Nous nous souvenons qu'il y a un pub tout en haut de la rue de Boulainvilliers. Je pense, « in petto », qu'il doit aussi y en avoir une rue des Vignes à la place du cinéma « Le Ranelagh ».

Nous descendons la rue Raynouard. Nous sommes en voiture et je suis au volant. Je ne conduis pas vraiment : j'ai arrêté le moteur et la voiture est entraînée par la pente qui est d'ailleurs de plus en plus forte. Très loin devant nous, il y a un vélo qui dévale la pente tout seul et, plus loin encore, une automobile que nous reconnaissons comme appartenant à Harry M. (mais il n'y a personne non plus dans la voiture).

La descente est de plus en plus vertigineuse, spectaculaire et enivrante. Il y a des vastes tournants et à d'autres moments on tombe presque à la verticale. Nous sommes prodigieusement exaltés. Nous dépassons tous les autres véhicules en faisant du slalom.

Évidemment en bas, c'est un embouteillage indescriptible : par centaines, les véhicules sont tombés dans le fleuve et des nautoniers s'efforcent de les repêcher. On marche sur des trains de péniches. Nous voyons notre voiture sortir de l'eau, c'est un amas de ferrailles dégoulinantes (en fait, non : ce n'est pas tellement un amas ; on reconnaît très bien la forme de la voiture, mais c'est une forme vide, le seul squelette de la carrosserie).

Nous cherchons la voiture de Harry M. mais nous ne la trouvons pas. Décidément, chaque fois qu'il est avec moi, Harry n'a pas de chance avec ses voitures : c'est la deuxième fois que cela lui arrive.

Nous demandons aux nautoniers des formulaires pour les assurances. Ils nous répondent que cela n'est pas nécessaire : notre voiture et celle de Harry M. nous seront intégralement remboursées, sans aucune difficulté, même si on ne retrouve pas les restes.

Il y a une explication très simple à cette aisance de remboursement. Les nautoniers ne nous la donnent pas mais nous la laissent deviner subtilement en disant : « A Grenoble et à Romans, les gens sont trop heureux de payer X francs pour une truite. »

Ce qui veut dire :

- a) les accidents de voiture arrivent toujours sur le fleuve ;**
- b) ils n'arriveraient pas s'il n'y avait pas de gros rochers au milieu du fleuve ;**
- c) mais on fait exprès de laisser ces gros rochers au milieu du fleuve pour que les truites (et les pêcheurs de truites) y viennent en masse...**

N° 86

Août 1971

Couvert d'honneurs

J'ai été désigné pour participer à une conférence internationale (en Irlande ou en Hollande) sur le droit d'auteur. Avec C.B., qui dirige la délégation française, nous étudions le problème et nous parlons des autres membres de la commission qui, pour la plupart, sont des membres de ma famille ou des amis. Il est ensuite question d'aller rendre compte, dès notre retour, des travaux de cette conférence au Président de la République. Nous nous rappelons en riant que nous nous refusons désormais de faire partie de la cour du Président. Je demande à C.B. si le sobriquet du Président est toujours « Loulou ». C.B. me répond qu'il n'en sait rien, mais que « Loulou » est presque diffamatoire.

Avec une femme (mal identifiée), J.L. et (un peu plus tard) ma tante, nous avons été invités — ou sommes passés à l'improviste — chez L. Ma tante et J.L. sont bien entrés, mais la femme et moi nous retrouvons sur un petit terre-plein qui s'avère entouré d'un fossé rempli d'eau. On croit d'abord qu'il n'y a pas d'eau, parce qu'elle est couverte de nénuphars ou de lotus, mais il y en a, et même beaucoup. Comment franchir ce

fossé ? Difficile de sauter : on a toutes les chances de tomber à l'eau avant même d'avoir pris son élan.

Mais voici un pont de planches. La femme le franchit aisément et atterrit dans les bras de L. qui l'accueille en lui disant « Vous restez dîner » comme si notre visite impromptue ne le dérangeait pas et qu'il était même prévu que nous restions. Il me tend alors la main pour m'aider à traverser le pont ; il fait d'ailleurs bien, car le pont est pourri et se brise au moment même où je m'engage dessus, mais grâce à son aide, je ne tombe pas à l'eau.

— O, le joli symbole ! m'écrié-je.

//

Je discute un moment de la conférence projetée avec J.L., puis avec ma tante qui me dit qu'elle n'ira pas, se sentant trop fatiguée ; elle a fait le même jour une promenade avec sa petite fille et en est revenue épuisée.

L. ne se ressemble pas. Il est barbu. Il ressemblerait davantage à Bernard P. si celui-ci se laissait pousser la barbe. Sa femme ressemble, très vaguement, à la femme de Bernard P.

Sur une table de camping se trouvent des papiers, une paire de lunettes et le livre que L. lisait au moment de notre arrivée. C'est un volume de la Pléiade, ouvert sur une nouvelle intitulée « Don B. », ou « Madame B. ». Cela fait penser à une nouvelle de Stendhal.

N° 87

Septembre 1971

Huit fragments, peut-être d'un opéra

Il me semble que je suis allé voir le film de Nicholas Ray « Johnny Guitare ».

Je vis dans une maison que je loue 360 francs par an. La maison se délabre. Les radiateurs tombent.

J'envoie (sans doute au propriétaire) une lettre d'excuses, dans laquelle je rejette la responsabilité de la *dégradation* de la maison sur un deuxième classe, alors que je suis moi-même capitaine de réserve.

Une collègue de bureau, M., me rend visite. Survient G., une autre collègue ; peut-être nous dérange-t-elle : en tout cas notre scène à trois provoque chez moi un grand déplaisir.

Nous donnons plusieurs rendez-vous ; nous nous retrouvons très nombreux. Départ pour le défilé : perspective d'une grande fête. Problème d'un costume.

L'opéra (auquel j'assiste) ne ressemble pas à ce qu'il devrait être. La scène est terriblement lointaine.

La scène, cette fois-ci toute proche : un grand homme chauve, dont le visage exprime une très grande tendresse, fracasse à coups de masse d'armes le crâne du Roi, de la Reine et du Pape. Au milieu des innombrables figurants et figurantes se trouve B.

Je donne un coup de téléphone à Z.

N° 88

Septembre 1971

La ville d'eaux

Dans la voiture de Philippe D. Il conduit à reculons ;
il est, de plus, assis à la place arrière.

L'accident de ses parents.
(la vieille bonne au chandelier d'argent mat)

Il vient de faire l'aller-retour, ses cheveux ont blanchi.

Cela se passe dans une ville (d'eaux) où je prépare un film avec l'acteur Jean-Paul Belmondo. On l'appelle au téléphone. Je lui adresse un message de trois mots pour lui faire comprendre qui le demande. Possibilité d'un autre message.

En fait, la communication est destinée à la maîtresse de l'acteur, une femme très brune et callipyge, en qui je reconnais avec stupéfaction P.L. (un homme).

Les mots croisés

Je parle avec un ami du projet de réparation de « Politique-Hebdo ». On rencontre deux (ou trois) filles qui ont travaillé jadis pour cet hebdomadaire et s'apprêtent à y retourner. En principe, il n'est plus question que je fasse des mots croisés pour eux. J'y pense néanmoins, « in petto » ; j'ai un certain nombre de grilles toutes prêtes et je ne manque pas d'idées pour en composer de nouvelles. Le seul point à régler serait celui des honoraires. Je crois trouver une excellente définition de « GRANT » : *Ses enfants les plus célèbres ne portent pas son nom.* Mais non, suis-je bête, ce n'est pas pour « GRANT », mais évidemment, pour « VERNE ». Je trouve, non une autre définition pour « GRANT », mais une autre définition pour « VERNE » : *Un Jules qui ne l'était pas.*

N° 90

Octobre 1971

Ma taille

Je dois rédiger une note (genre notice de Who's who) concernant mon patron.

Pour me faciliter la tâche, Jean Duvignaud me tend un « carnet à fenêtre », un carnet dont la couverture rigide a été intérieurement découpée (un peu comme pour un passeport).

Le « carnet à fenêtre » ne concerne pas mon patron, mais L. J'apprends ainsi que l'un de ses prénoms est Bertrand. En feuilletant le carnet, je m'aperçois que les renseignements qu'il contient ne sont pas du tout à jour.

C'est un carnet à fenêtre, mais ce n'est pas un carnet à jour.

Je suis chez S.B. Dans un couloir étroit et tortueux, elle me présente à sa mère en mentionnant ma taille : 1,65 m et demi. Je rectifie. Je dis d'abord : 1,70 m, puis : 1,68 m. J'ai l'impression d'être désespérément petit.

Il y a maintenant foule dans les salons de S.B. On raconte — ou peut-être la voit-on — l'histoire d'un jeune homme qui se met à léviter, provoquant l'admiration de l'assistance. Mais il finit par retomber sur terre

(quelle qu'ait été la grâce avec laquelle il planait) et il se précipite sous un train.

Auparavant, j'avais eu une longue conversation avec son père, et peut-être aussi avec son oncle. Tous deux étaient abominablement saouls.

N° 91

Octobre 1971

25 coups de bâton

1

Je donne 25 coups de bâton. Il s'agit d'un spectacle auquel Z. assiste sans y rien comprendre.

Moi-même, ce que je comprends, c'est quelque chose comme : de A à Z, où Z est la zébrure, la coupure, la cicatrice.

2

Je suis en Israël. Le pays vient d'accéder à l'Indépendance. Nous attendons longtemps dans un hangar. Passent plein de camions.

Il y a deux hommes en moi. L'un est favorable à Israël, l'autre hostile.

L'hostile s'aperçoit que tout n'est pas pour le pire en Israël.

N° 92

Octobre 1971

L'actrice, 2

Une actrice se met à danser et peu à peu se déshabille. Elle a très peu de poitrine.

Je pense à ma mère.

N° 93

Octobre 1971

Le chasse-neige

J'ai rendez-vous avec Z. aux Deux-Magots.

Il neige.

La neige devient glace.

**On amène un chasse-neige. Il émerge de la neige
comme le périscope d'un sous-marin émerge de la mer.**

Détails sur le fonctionnement du chasse-neige.

**Un autre (est-ce bien un autre ?) chasse-neige se
renverse.**

**Z. paye sept francs cinquante le petit déjeuner que
nous prenons.**

L'hostellerie

Je rends visite à J.L. qui vient de déménager et qui habite maintenant presque à une porte de Paris, en face d'une station de métro. Au premier abord, la maison semble n'être qu'un bâtiment très quelconque ; elle est accolée à une hostellerie, dont on voit l'enseigne en caractères gothiques :

« HOSTELLERIE DE VANVES »

L'appartement est, en fait, une véritable maison à trois niveaux (triplex). Le troisième niveau est tout à fait remarquable. C'est une salle de séjour, avec un piano à queue ; on se rend compte peu à peu que c'est une pièce très vaste, très très vaste : elle s'étend à l'infini, son sol est une pelouse qui débouche sur un horizon de campagnes et de bois.

L'impression est merveilleuse. Nous nous extasions :

- Quelle chance vous avez eu de trouver ça !
- Hélas, ils vont bien finir par s'en apercevoir et ils construiront dessus des grands ensembles !

Vue de l'extérieur, la maison ressemble à une pro-

priété ceinte de hauts murs, dont les perspectives auraient été ainsi tracées que nul ne puisse vraiment imaginer qu'un espace infini soit enfermé dedans.

Je m'installe, pour un temps indéterminé, dans cette maison où d'ailleurs beaucoup de gens semblent cohabiter.

Un jour, je rencontre une fille dans la rue. Elle me demande si je peux l'héberger pendant quelque temps. J'accepte, sans spécifier qu'il n'y a d'autre place que dans ma chambre (cela me semble aller de soi).

La maison ressemble à Dampierre.

Tous les matins, il y a un rassemblement, comme pour un « lever des couleurs ».

De ma fenêtre je vois S.B. arriver en voiture. Elle lève les yeux vers moi et me sourit (mais il y a peut-être quelque chose de dangereux dans son sourire).

Plus tard : je sors de chez P. et je rentre chez moi en passant par la rue des Écoles. Il me semble évident que je vais rencontrer une amie avec qui je finirai la nuit.

Je croise, effectivement, beaucoup de gens que je connais, mais ils ne me voient pas, ou trop tard...

L'hypothalamus

Cela commence par des remarques anodines, mais bientôt il faut se rendre à l'évidence : il y a plein de « E » dans « La Disparition ».

On en voit d'abord un, puis deux, puis vingt, puis mille !

Je n'en crois pas mes yeux.

J'en parle avec Claude.

On peut penser que je rêve.

On regarde à nouveau : plus de « E ».

Tout de même !

Mais de nouveau, si, en voilà un, un autre, et encore deux autres, et de nouveau, plein !

Comment se fait-il que personne ne s'en soit jamais aperçu ?

Observer ses voisins à la jumelle ? On a le droit de le faire, mais à condition de respecter des règles particulières, d'enfermer son observation dans des séquences temporelles et spatiales (comme lorsque l'on fait des réussites).

Je décide (je rêve toujours) d'appeler ce rêve « l'hy-

pothalamus » puisque « c'est ainsi qu'est structuré mon désir ». J'aurais mieux fait (en ce cas) de choisir comme titre « le système limbique » : c'est un terme plus pertinent pour tout ce qui se réfère aux comportements émotifs.

N° 96

Octobre 1971

La fenêtre

//

N° 97

Novembre 1971

Les navigateurs

L'escalier

La fantasia

Les photos

— Tu peux me voir quand tu veux, mais sache que je n'ai pas besoin de toi, me dit Z.

Nous sommes quatre. Nous revenons en barque sur la Seine. Bientôt je me retrouve seul dans la barque.

Le fleuve est encombré d'autres navigateurs.

La cordée

C'est la fin d'une comédie américaine. Judy Garland confond son séducteur. Elle traverse en courant l'esplanade qui s'étend au-delà de la gare du Trocadéro (on reconnaît la gare grâce à son zoo). C'est en 1900. La tour Eiffel se dresse au milieu d'un grand pré. Il y a quand même un ascenseur. C'est une « coquille-obus » ; son mécanisme est légèrement dévié, d'où un petit bruit qui se répète. Je n'aimerais pas monter dedans. Heureusement, il y a un autre ascenseur ; c'est une cabine, mais j'ai raté la première.

Je monte dans la seconde. C'est comme un funiculaire. Je sens sur ma main une pression amicale.

Au sommet. Cordée conduite par une vieille femme énergique. En fait, ce n'est pas une corde qui nous relie, mais un très long madrier de bois.

On court sur le glacier.

Des footballeurs, en contrebas, nous acclament lorsque nous passons (ce sont les paysans du village).

A. me tombe dans les bras.

Je revois J. Elle est tellement contente de la traduction anglaise qu'elle a faite de la pièce de son ancien ami D. qu'elle s'est mise à en faire une en allemand à l'aide d'un gros Sachs-Villatte. J'en suis heureux pour elle. Elle va peut-être gagner 2 000 marks à la radio, lui dis-je, combien en donnera-t-elle à D. ? Seulement 2 à 300 marks, me répond-elle.

N° 99

Novembre 1971

La résistance

Un appartement que j'ai failli occuper ressemble à un appartement que Z. aurait eu. Il se compose d'une très grande salle de séjour et de deux chambres en duplex.

Mais mon appartement est carré. J'y suis, avec C. et Lise, et plein de gens.

On marche dans la rue, dans la campagne, on court. C'est l'Occupation. Les Allemands, partout. Nuit blanche dans une ferme occupée par le maquis. Scènes de résistance.

Plus tard, ce n'est que l'évocation de ces souvenirs. Il y a un interviewer, comme dans « Le chagrin et la pitié » que quelqu'un appelle « Le chagrin et la servitude », ce qui, je ne sais pourquoi, évoque en moi ce jeu de mots :

— Qu'est-ce que vous avez, Victoire ? Vous êtes toute défaite !

//

La Finlande

J'achevais mon service militaire dans la grande citadelle de Malakoff, en banlieue. C'était une immense forteresse entourée d'un gigantesque réseau routier.

Au retour d'une permission, j'en fis le tour, en voiture. De l'autoroute, on voyait, de place en place, surgir les énormes tours de la forteresse, auxquelles conduisaient d'innombrables escaliers de béton.

Un changement d'affectation m'amène à traverser la citadelle à la recherche du service sanitaire. C'est au douzième étage, dans une de ces tours. Je mets longtemps à trouver la bonne. Je prends place dans un ascenseur : c'est une plate-forme horizontale qui glisse, à une très grande vitesse, le long de quatre parois dangereusement lisses. Il s'agit d'éviter que le corps ne se trouve en contact avec ces parois (impression légèrement angoissante).

Au douzième étage, nul service sanitaire, mais un immense drug-store, dont les rayons forment de véritables rues. C'est ainsi que j'arrive dans une sorte d'impasse. Tout au fond se trouve (peut-être) le service sanitaire (c'est un hôpital, ou bien une infirmerie, ou

peut-être même une banque). A droite, il y a un petit hôtel, l'hôtel « FINLANDE », ainsi que l'affirme une enseigne lumineuse apposée sur son fronton.

Je pénètre dans cet hôtel « FINLANDE » et je me dirige vers le bar. Je remarque tout de suite qu'il n'y a pas d'arbre de Noël. Très ému, pleurant presque, j'explique qu'il n'y aura pas, cette année, de fête pour la Noël.

//

N° 101

Janvier 1972

Le désordre

Tout à coup je m'aperçus qu'il y avait sur la moquette de ma salle de séjour des taches humides. C'est peut-être le chat.

Je tâte, je hume : cela ne sent rien. Mais il y en a beaucoup, partout.

J'entrai dans ma cuisine : elle était dans un indescriptible désordre.

J'ai l'impression qu'un grand pan de mur (bleu) s'est détaché, mais c'est seulement un sac de matière plastique destiné à recevoir les ordures qui est dans un coin au-dessus de l'évier.

Je décidai de ranger et d'abord de me changer.

J'essayai en vain d'entrer dans un pantalon de velours marron, manifestement trop petit pour moi : il appartient évidemment à . et je m'étonne qu'elle ne l'ait pas emporté avec elle.

N° 102

Janvier 1972

Les tours

1

Vers La Rochelle, où j'ai été passer quelques jours avec une femme que je connaissais à peine. Elle conduit. Elle se trompe souvent d'itinéraire, en voulant rejoindre la grande tour qui se dresse au sommet de la ville.

2

On voit aussi cette tour à l'horizon, tout droit devant. On se dirige dans cette direction. Route rectiligne. On rencontre plusieurs statues et tours monumentales : la statue de la Liberté, de grands immeubles dont les appartements sont comme les cellules d'une ruche. Je découvre enfin, en vrai, ces réalisations de l'architecture contemporaine que je ne connaissais que par les livres ! Ce ne sont que des H.L.M. à peine achevées et déjà vieilles...

3

On arrive à la gare très en retard.

On passe devant le guichet sans payer.

**On monte dans un wagon (où sont les bagages ?
qu'a-t-on fait de la voiture ?)**

Pas de place assise.

Train bondé.

**Sorte d'itinéraire qui, me semble-t-il, se raccorde
directement au métro, ou au chemin de fer de ceinture.
Il me semble que l'on néglige, que l'on devrait profiter
plus souvent de l'existence de ces correspondances...**

4

Trajet ? Tunnel ?

5

**A Paris, on cherche un taxi. Il faut traverser une vaste
esplanade où le mouvement fasciste « Ordre nouveau »
a organisé un gymkhana automobile.**

M'est avis qu'on n'est pas loin du bois de Vincennes...

N° 103

Janvier 1972

La tombe

Temps : aux environs de Noël

Lieux : aux environs de Paris

1

des glissades sur des kilomètres de maçonneries à gros galets apparents (poudingues)

2

la trousse (pour réparer) : elle contient un « cutter », un emporte-pièce, un marteau, une poignée de valise sans ses vis...

3

le jeu de mots : c'est pour me donner une contenance, une demie contenance : un bock !

4

Au loin, les tours du rêve de la veille

5

On arrive dans une ville : Versailles.

6

Grotesque, la gendarmerie défile.

7

Nous sommes pris, malgré nous, dans le défilé ; il est mené par un tambour-major, vieux clown belge et flasque (Valentin le désossé).

8

On arrive enfin au cimetière. Cohue.

Je me retrouve devant une tombe où reposent des relations lointaines de l'un d'entre nous (nous sommes trois, aux identités variables).

Je me penche sur la tombe.

Il y a des portraits incrustés dans la pierre ; l'un d'eux représente une femme eurasienne ; je reconnais Mme Vidal-Naquet, psychiatre célèbre en son temps.

Je sens les larmes me monter aux yeux, et bientôt je pleure abondamment.

N° 104

Février 1972

un rêve de P. :

La troisième personne

Je suis debout sur une terrasse d'hôtel (au bord de la mer ? de la Seine ? de la route ?). Monte un couple. La femme demande le Bottin ; elle précise qu'il est blanc — peut-être est-ce le dernier paru — et que, le connaissant, elle y retrouvera plus facilement ce qu'elle cherche. Une femme qui se tenait à côté de moi (est-ce la patronne de l'hôtel ?) le lui donne : en fait, ce sont plusieurs fascicules, non reliés ; ils ne sont pas blancs.

Plus tard, tout un coin de cette même terrasse est occupé par des dîneurs. Je suis à une table, avec plusieurs personnes. A la table à côté, sont assis la femme de tout à l'heure (ce n'était pas la patronne de l'hôtel, c'est une cliente comme les autres) avec son mari : Ce sont Monsieur et Madame Cruel. Madame Cruel détient toujours le Bottin. Je voudrais y vérifier quelque chose ; je demande le fascicule correspondant à la lettre du nom, elle semble le refuser ; je lui explique

ce que je veux, elle finit par me tendre le fascicule que je prends avec une mine entendue.

Je feuillette le « Bottin » qui s'avère être une sorte de livre-album consacré à la famille Cruel. En frontispice d'un chapitre au milieu du livre, il y a une photo du fils des Cruel. Il est au milieu d'un groupe de trois : à gauche, son père, à qui il ressemble exactement, et qui est une sorte de Sami Frey à l'air cruel, très brun, les yeux noirs, trente ans. L'enfant, lui, peut avoir douze ans ; il a l'air plus doux, plus blond, ses yeux sont plus bleus. Soudain je me rends compte que cette photo est animée : les yeux bougent, le père a un regard extrêmement méchant et colérique, les yeux du fils bougent également.

Je m'émerveille de cette technique. Je tourne les pages et je tombe sur une autre photo animée : un coin de chambre où l'on voit un coin de lit et l'arc de cercle d'une grande vasque décorée de personnages, que je reconnais comme étant la baignoire romaine que possèdent les Cruel. L'enfant — il a huit ans — traverse cet espace et se dirige vers une porte à gauche à demi ouverte sur du noir et que je sais être la salle de bains (je m'étonne que les Cruel n'utilisent pas précisément pour les enfants la baignoire romaine qui me semble si bien adaptée).

Plus tard, autre rêve.

Au réveil, je me souviens du rêve du Bottin et je m'aperçois que je ne sais pas qui est la 3^e personne de la première photo — je ne pense pas que ce soit la mère.

N° 105

Février 1972

La condamnation

J'établis, pour Jean Duvignaud, une « mailing-list », c'est-à-dire une liste des gens auxquels il désire envoyer des tirés à part de ses publications.

P. et moi, nous descendons, pour un simple week-end, dans un grand hôtel, peut-être le Ritz. Nous avons retenu deux très grands appartements (ou suites). Nous avons pris avec nous tellement de bagages (malles et cartons à chapeaux) que les grooms doivent faire deux voyages pour les porter dans l'ascenseur.

Dans l'ascenseur. C'est un immense ascenseur, grand comme une chambre. Nous sommes à l'avance heureux, presque jusqu'à la vanité, de ce week-end fastueux.

Dans la chambre de P. C'est une pièce immense dont une partie est occupée par un bar. Une réception y bat son plein. Il y a un petit enfant qui enfourne dans sa bouche de grandes cuillerées de *chili con carne*.

Je descends au restaurant. P. est assise à une autre table, elle est très belle. J.L. est assis non loin de moi.

A un certain moment, il m'entraîne dans un coin de la salle et se met à me parler d'un imminent débarquement à Cuba. Je l'interromps. Il parle trop, la salle est truffée d'espions.

C'est alors qu'une vieille femme, une sorcière, se lève et, me désignant du doigt, hurle quelque chose comme : — Nous serons sauvés mais il doit mourir !

Je suis d'abord effrayé, comme si cette menace devait se réaliser sur-le-champ, puis je me rassure, persuadé qu'il s'agit d'une menace abstraite, une certitude métaphysique non définie dans le temps. Cependant, j'ai été hissé sur une sorte de piédestal et l'on a commencé à m'adorer, c'est-à-dire à me lécher les pieds. A peine ai-je commencé à m'habituer à ce rituel que je me rends compte que l'on est bel et bien en train d'essayer de m'assassiner en me précipitant du haut de mon piédestal. Je finis par tomber, mais je parviens à m'accrocher aux aspérités de la muraille (pourtant dangereusement lisse) et j'arrive sans encombre sur le sol. De tout là-haut, les gens me bombardent avec d'énormes rochers, mais aucun ne m'atteint.

J'ai fui dans les herbes hautes ; j'ai rejoint une horde et nous avons erré, plusieurs années, plusieurs siècles, suivant à la trace les animaux (peut-être savais-je trouver dans le livre le passage où il était question des animaux ?).

Au bout de longs siècles d'errance, nous revenons vers les régions que nous avions fuies. Sur la steppe, une ville s'est maintenant édifiée. Elle s'appelle Texas. Pour la première fois, nous voyons des armes à feu...

Texas est une ville neuve, faite de maisons de bois. Il y a surtout des saloons. L'Hôtel de Ville, où doit se tenir

immimement une réunion, se trouve dans une double arrière-salle commune à deux saloons. Cet arrangement étonne quelque peu, au premier abord, mais l'on se rend vite compte qu'il est très astucieux.

N° 106

Février 1972

La Bibliothèque nationale

Je travaille dans la grande salle de lecture de la Bibliothèque nationale. Alain G. vient s'asseoir à une table voisine.

N° 107

Février 1972

Au restaurant Kuntz

Je suis au restaurant Kuntz. J'appelle un vieil homme aux cheveux blancs (une sorte de maître d'hôtel) et un jeune garçon qui m'apporte — en bouchant le passage à un autre serveur, plus vieux, qui doit faire des miracles pour ne rien renverser en allant servir la table à côté — un texte que je finis par identifier comme étant un pastiche de « la fabrique du pré » (pas exactement un pastiche, ni un démarquage, mais plutôt un texte dont « la fabrique du pré » serait le texte-souche).

A côté de nous, il y a une caisse de chocolats « After eight ».

N° 108

Février 1972

La pièce de théâtre

... il se pourrait bien que la pièce soit déjà commencée et que, au bout d'un certain temps, je me rende compte (ou me souviens) que je suis allé en banlieue pour la voir, que j'en connais personnellement les acteurs et le metteur en scène et que, pour la monter, il n'est pas impossible que les producteurs aient trouvé de l'argent à emprunter — peut-être 20 000 francs — à Dampierre.

Le personnage central est un Byron qui serait un Malatesta, c'est-à-dire un chef de guerre qui, sous couvert de bravoure, écraserait ses vassaux.

Dans un des actes, je suis acteur : je dois éteindre toutes les lumières d'une grande maison et je sais qu'à l'extinction d'une de ces lumières, il va arriver quelque chose de terrible. Cette attente déclenche en moi une légère angoisse. Mais rien n'arrive.

Plus tard, je suis étendu sur un lit avec une femme en qui je finis (bouleversé et stupéfait comme si j'avais longtemps espéré cette rencontre impossible) par reconnaître C. Nous sommes tous les deux envahis par une jouissance indicible (dont le mot « extase » même

ne donne qu'une image lointaine et dégénérée). Je suis sur le dos. C. vient s'empaler sur moi, mais elle fait un mouvement brusque qui me fait sortir d'elle. Elle commence à nous plaindre très gentiment, ce qui me réexcite très vite. Elle s'agenouille et, prenant appui derrière elle, je la pénètre de nouveau. Ainsi accouplés, nous nous mettons à ramper sur la moquette.

Il y a dans la pièce voisine deux hommes (dont l'un est F.). Ils nous voient, mais cela ne nous dérange pas. Cela fait partie de la pièce jouée.

L'acte suivant se passe à la campagne. L'héroïne est devenue une vieille femme laide. Elle élève un taureau que l'on voit sortir d'une espèce de fosse. Il n'a pas l'air vrai. Un des personnages de la pièce remarque qu'il suffirait d'un chat un peu sauvage pour lui faire la peau.

J'ai avec mon voisin une longue discussion qui finit par m'ennuyer. Il estime que le spectacle est bon parce qu'il met bien en évidence que le seigneur est un salaud, et que c'est cela que le théâtre doit montrer jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de seigneurs. Je ne sais quoi lui répondre. Je trouve le spectacle exécrable, mais il n'empêche que mon voisin a raison et cela me met de plus en plus mal à l'aise.

Entre chaque acte, les personnages entrent en scène, porteurs de chapeaux caricaturaux. Je fais à P. cette remarque que, plus les chapeaux sont gros, plus l'acteur les balade longtemps, exemple typique de la démagogie de la mise en scène.

Le dernier acte : c'est la Fête. Tous les spectateurs sont conviés à envahir le plateau et à suivre une sorte de circuit le long duquel se trouvent différentes attrac-

tions (en particulier un jeu de ping-pong). A la sortie, ils passent devant un buffet où on leur sert une tasse de café, noir et sans sucre.

Après la représentation, je suis allé chez le metteur en scène et sa femme (qui était l'une des actrices). J'ai essayé de laisser entendre que je n'ai pas aimé la pièce. Le metteur en scène est revenu avec un tas de papiers : c'est dans ces textes, m'a-t-il dit, qu'il a trouvé qu'il était licite de mélanger Byron et Malatesta.

Je feuillette ces papiers. Parmi eux, je trouve un prospectus des « Trois Suisses » faisant de la publicité pour trois porte-téléphone de cuir. Je cherchais précisément de tels petits meubles ; ils ont l'air de coûter beaucoup moins cher que ce que je croyais ; d'ailleurs, le metteur en scène, sa femme et un troisième personnage sont précisément assis (ayant enlevé leurs chaussures) *dans* de tels meubles.

Je me réveille. Ou bien je rêve que je me réveille.

Beaucoup plus tard, me semble-t-il — un autre jour —, je suis en banlieue, chez des amis de fraîche date, avec P. et un de mes amis, qui est peut-être R.

Je commence à leur raconter mon rêve. Tout est parfaitement clair. Je l'écris au fur et à mesure sur des feuillets de papier que je sors de ma poche.

Je commence le récit de mon rêve à l'envers, par l'épisode des porte-téléphone.

Nous sortons.

Vaine recherche d'un taxi, quelque part à une porte de Paris...

P., épuisée, est tombée dans une sorte de terre-plein rempli d'une boue jaunâtre, où elle gît, face contre terre, inanimée.

Moitié riant, moitié inquiet, je l'appelle en criant son nom :

— Lise ! Lise !

Je m'aperçois que je me suis trompé et je l'appelle de nouveau en rectifiant correctement son nom.

Très en colère, P. se relève et me dit :

— *Si tu veux que je te donne à manger, donne-moi le nom que tu donnais à ta mère puisqu'elle m'en donnait à manger !*

Je m'aperçois que nous avons faim. Je fouille dans mes poches et j'en sors — ô joie ! — de fines tranches de chester : c'est sur ces feuilles que j'avais cru écrire mon rêve.

N° 109

Mars 1972

Les tripots

On représente « en catastrophe » deux de mes pièces. Pour l'ancienne, cela ne se passe pas trop mal ; mais la nouvelle ! Trous unanimes chez mes acteurs. On doit interrompre. Gêne.

De très vieilles personnes surgissent comme des ombres et se mettent à applaudir. Est-ce parce qu'ils croient que c'est fini, ou parce qu'ils viennent d'arriver ?

On redonne cette nouvelle pièce, mais cette fois-ci en musique. Un musicien dirige la représentation à l'aide d'un « mélangeur » et il s'en tire très bien.

Tout ceci pourrait se passer à Dampierre.

Discussion sur une pelouse. L'un des participants porte un pantalon de treillis camouflé. Nous évoquons un souvenir commun (à nous et à tous ceux qui ont sauté en parachute) : la difficulté qu'il y a à sauter avec une hache à la ceinture. Plusieurs exemples d'accidents.

Le jeu continue et continue

Quelqu'un avec qui j'étais s'en va

Je ne sais plus où je suis, où j'en suis

Furieux, je vais au bureau de l'hôtel et j'exige — en français — que l'on me montre ma chambre. La préposée comprend le français et le parle : elle va me montrer le chemin.

Je me perds dans un dédale de minuscules escaliers.

Je suis, en fait, dans un bordel. Trois femmes obèses et rieuses m'agressent dans une des chambres que j'explore sans parvenir à trouver la mienne. Je m'enfuis. Une autre femme me poursuit (cela n'a rien de désagréable, en fait).

N° 110

Mars 1972

Mes chaussures

Ai-je perdu mes chaussures ? Comment ai-je perdu mes chaussures ?

C'était dans une grande fête foraine : on pouvait faire tout un tour aérien en s'amarrant à l'extrémité d'un filin rattaché à un boulet, à une balle, ou à des ballons — gag classique du marchand de ballons que ses baudruches emportent.

Le voyage s'achevait sur une plate-forme très haute. Pour revenir au niveau du sol, on pouvait — c'était une des attractions les plus courues de la fête foraine — se laisser glisser dans un immense boyau de tissu (comme une énorme manche qui serait pleine de plis, comme un gigantesque intestin grêle) : on m'assura que c'était très impressionnant, mais absolument sans danger.

Ce fut très agréable, en effet (chute libre à tout instant amortie), et, effectivement, parfaitement inoffensif.

En sortant de cet appareil, très satisfait, je suis allé m'asseoir sur un banc. C'est alors que je me suis aperçu que j'avais perdu mes chaussures.

J'appelle l'employé responsable du bas et je lui demande d'aller voir si mes chaussures ne sont pas restées dans le fond de l'appareil. Il me répond que c'est impossible. J'insiste, ajoutant que ce sont des boots à lacets, presque neuves (on vient de me les offrir), facilement reconnaissables. Mais l'employé continue d'affirmer que cela n'arrive jamais, ne peut pas arriver. Je dois insister longtemps avant qu'il ne se décide à aller voir.

A plusieurs reprises, il revient, tenant à la main des chaussures qui ne sont manifestement pas les miennes. Il en trouve enfin une, puis l'autre.

Je m'aperçois, détail que je n'avais pas encore remarqué, qu'à l'extrémité de mes semelles se trouvent deux petits pitons métalliques qui permettent d'adapter instantanément des lames de patins à glace.

N° 111

Mars 1972 (Blevy)

Reconstitution d'un choix

(le titre même indique à quel point tout s'est effacé. Cela concernait toute une série d'alternatives : de quel côté se tourner pour dormir, quel oreiller choisir, laquelle des lampes allumer ?)

Cela devient, au bout d'un temps confus :

la voie du père ou la voie de la mère ?

N° 112

Mars 1972 (Blevy)

Les livres

Il y a, dans le vestiaire de mon laboratoire, une petite fenêtre qui donne sur l'arrière-boutique d'un libraire d'occasion. En me penchant par cette fenêtre, je vois tout un lot de livres présentés de telle sorte qu'ils ont l'air de ne former qu'un seul ouvrage emboîté dans un cartonnage dont le dos porte une large tache noire. Les livres forment un ensemble qui me donne l'impression d'être homogène. Le thème central en serait une école contemporaine au nom médiéval — le Gay Sçavoir ou la Sainte Sapience — et ce nom est calligraphié très soigneusement au crayon noir. On retrouve, pêle-mêle, dans cet ensemble de gros ouvrages de Derrida, un livre d'art (peut-être de Claude Roy) et de minces opuscules. Je sais que cet ensemble provient de la collection d'un ami de J.P. et il me semble que ce sont précisément ces livres que je cherche depuis si longtemps. Le prix demandé par le libraire est extrêmement modique, compte tenu de la valeur et de la rareté des ouvrages, mais je ne parviens pas à le déchiffrer (29 francs ? 37 francs ?). J'irais bien voir le libraire pour faire affaire avec lui, mais bien sûr le magasin est fermé.

La cigarette que je fumais tombe dans le magasin et

je suis très embêté (pas tellement peur que le mégot enflamme le paquet de livres, mais sentiment gênant de laisser un indice de mon indiscretion) jusqu'à ce que je m'aperçoive que le mégot est tombé sur une plaque de marbre posé sur le parquet et sur laquelle il y a déjà un et même plusieurs mégots.

Plus tard. C'est le matin. Je reçois un coup de téléphone de J.P. Il me demande si je suis intéressé par un lot de livres dont il ne veut pas, parce que la large tache noire du cartonnage dépare sa bibliothèque. Je lui réponds que je les ai vus et que je compte les acheter. Il se rétracte alors et m'annonce que, malgré cette tache, il les prend pour lui. Je suis extrêmement en colère. Pourquoi me les propose-t-il si c'est pour changer d'avis l'instant d'après ?

Le rapport

J'ai un travail extrêmement urgent à finir et, pour le faire, je me suis installé chez P. J'ai étalé sur la grande table de sa salle à manger tous les papiers nécessaires à la rédaction d'un volumineux rapport que je dois remettre le lendemain matin.

En fait, je ne travaille pas. Il y a d'ailleurs beaucoup de gens qui se sont installés chez P. et travailler serait difficile.

A un certain moment, je me promène avec C.F. que je n'ai pas vue depuis très longtemps. Je l'embrasse derrière l'oreille. Elle me demande si elle doit interpréter ce geste comme signifiant que nous nous « retrouvons ». Je démens tout de suite cette hypothèse et lui explique les changements survenus dans ma vie.

Nous passons dans une cour médiévale. Au pied d'une cathédrale se dresse une construction gothique, reconnaissable à ses arcs-boutants et à ses fenêtres en ogive. Je lui désigne une fenêtre en lui disant que c'est là que j'habite. Elle me répond :

— Mais c'est au moins au 4^e !

— Non, dis-je, c'est au rez-de-chaussée.

Mais, en prononçant ces mots, j'éprouve un sentiment

très troublant, car, effectivement, de l'extérieur, c'est indiscutablement beaucoup plus haut que le rez-de-chaussée.

Je suis rentré chez P. et je me suis couché, cependant que plein de gens vont et viennent dans l'appartement. Je me persuade que j'aurai le temps, en me levant au milieu de la nuit, de finir mon rapport pour le lendemain. Après tout ce n'est pas la première fois que ça m'arrive, au contraire, je suis très coutumier du fait.

Je me remémore tout ce que j'ai à écrire. Ce rapport concerne un produit (quelque chose comme « Perspirex » ou « Respirax », il me semble qu'il a, à une lettre près, le nom d'un produit existant réellement) qui aurait été testé au cours d'une croisière. J'ai établi une liste de tout ce que j'ai à dire. A certains moments, il me semble que j'ai presque fini, que rien ne me posera de problèmes ; à d'autres moments, je me rends compte, avec désespoir, que je n'ai même pas fini de traiter le deuxième point de ma liste (et qu'elle en comporte presque une centaine...).

C'est Patrice qui m'a confié ce travail. A un autre moment, je suis descendu lui téléphoner et je lui ai promis mon rapport pour le lendemain à neuf heures du soir. C'est déjà un délai considérable par rapport à l'heure initialement décidée. Patrice a accepté (dans tous les travaux de ce genre, il est prévu qu'ils seront faits à la dernière minute et on les programme en conséquence), mais il devient de plus en plus douteux que j'y arrive à temps...

N° 114

Avril 1972

Le puzzle

1

Le puzzle

Accompagné d'un personnage mal identifié (c'est peut-être ma tante) je visite une sorte de comptoir colonial. Tout au fond de l'une des salles, nous arrivons devant un gigantesque puzzle posé sur une longue table légèrement inclinée. De loin, on a d'abord l'impression qu'il y a, au centre, un puzzle presque achevé — il représente un tableau de la Renaissance, aux couleurs très brillantes et très vernissées — et, tout autour, d'autres objets. En s'approchant, on s'aperçoit qu'en fait, tout est puzzle : le puzzle lui-même (le tableau) n'est qu'un fragment d'un puzzle plus grand, inachevé parce qu'inachevable ; car la particularité du puzzle est qu'il est composé de volumes (grossièrement, des cubes ; plus précisément, des polyèdres irréguliers) dont toutes les faces peuvent se combiner librement : toutes les faces d'un cube A peuvent se combiner avec toutes les faces d'un cube B, et non pas seulement deux à deux comme dans les jeux (de cubes) d'enfant. Il y a donc, sinon une infinité, du moins un nombre extrêmement

grand de combinaisons possibles. Le tableau n'est que l'une d'entre elles, les fragments qui entourent le tableau sont des esquisses, des ébauches, des propositions d'autres puzzles.

Comme preuve en quelque sorte de cette permutableté presque illimitée, je détache, sur le bord de l'un des fragments (dont j'ai oublié de dire que, de même que le tableau, ils étaient, non pas carrés ou réguliers comme la plupart des puzzles, mais en quelque sorte « sans bords », sans bordure rectiligne), une pièce que je manipule quelques instants et que je repose au bord d'un autre fragment, où elle s'adapte instantanément.

Nous passons dans une autre salle, nous y retrouvons ma nièce Sylvia. Il me semble qu'il se produit alors un événement très violent (peut-être cassons-nous quelque chose ?)

2

Les lettres à Félice

(il me semble que) j'ai en main le tarif des tirages de têtes des Lettres à Félice de Kafka. Il en existe divers types qui vont du plus prestigieux à 056 francs (ce 0 doit être une erreur d'impression) au plus commun, mais néanmoins numéroté, à 12 francs. C'est l'un de ces derniers que j'ai l'intention de commander. Il semble que la chose ne soit pas si facile à faire, mais au moins, me dis-je, presque heureux, lorsque j'aurai reçu ce livre, il est évident qu'il contiendra une carte qui me permettra ensuite, légalement, de commander toutes les autres éditions originales : je serai tenu au courant des dernières nouveautés.

Les Trois Chats

Après un long voyage, peut-être, je reviens à Blevy (ou bien est-ce Dampierre ?). Toute ma famille est là. Mon chat dort dans un coin de la pièce. Je suis très étonné de voir un deuxième chat (beaucoup plus petit et tigré) dans un autre coin de la pièce. Je vais m'asseoir, et je marche sur un troisième chat ; celui-là est beaucoup plus gros. Je ne crois pas à l'existence de ce troisième chat — mais, voyons, c'est impossible ! — mais il me bondit au visage et me griffe.

N° 115

Avril 1972

*Fragment d'une histoire
générale des transports*

1

On peut imaginer sans peine un système particulièrement exaltant de parking : c'est une gigantesque spirale qui s'enfonce dans le sous-sol et dont la pente a été si bien calculée qu'il ne faut pas plus d'effort pour la monter que pour la descendre avec, dans les deux cas, une vitesse uniformément accélérée.

L'unique condition est qu'il n'y ait jamais plus d'un véhicule à la fois sur la spirale : lorsqu'il y en a deux, l'un montant, l'autre descendant, ils ne peuvent faire autrement que se rentrer dedans et c'est la catastrophe. Les employés chargés de contrôler, l'un en bas, l'autre en haut, la sortie et l'entrée des véhicules, ont donc une lourde responsabilité, mais, s'ils sont de mèche, ils peuvent facilement provoquer des accidents : ce n'est pas autrement que l'on combine des crimes parfaits.

La spirale n'est pas en béton, mais en acier très dur ; son extrémité est en forme de vis : l'énergie développée

par les véhicules qui la parcourent la fait tourner et elle s'enfoncé ainsi progressivement (extrêmement lentement, mais avec un coût pratiquement nul) dans le sol (une roche particulièrement dure que l'on ne saurait creuser autrement) : c'est ainsi que se creusent les fondations d'un gigantesque building, étant sous-entendu qu'il y a plusieurs vis, c'est-à-dire plusieurs parkings.

2

On passe assez facilement de ce qui précède à un projet d'Histoire générale des transports, et plus particulièrement des automobiles. L'animateur de ce projet est Alain Trutat et il s'est montré particulièrement enthousiaste lorsque je lui ai proposé de faire un exposé sur l'un des points les plus méconnus — et pourtant l'un des plus importants de cette histoire : l'hispanisation (ou plus précisément la castillation, ou castillification, ou castillanisation) de la Gascogne consécutive à l'arrivée au pouvoir de Catherine de Médicis : la mentalité, les mœurs, les coutumes gasconnes sont, aujourd'hui encore, totalement incompréhensibles si l'on oublie que, pendant plusieurs dizaines d'années, la Gascogne fut purement et simplement une colonie, une dépendance, un appendice de la Castille.

C'est dans une salle de classe assez banale, devant une assistance clairsemée, que je commence mon exposé. Très vite, je m'aperçois que je l'ai évidemment insuffisamment préparé, et, ce qui est beaucoup plus grave, je n'arrive plus à faire comprendre à mon public la relation pourtant évidente qu'il y a entre l'histoire de l'automobile et l'histoire de l'Espagne.

Cela tourne en eau de boudin. Le bide complet. Je

bafouille. Alain Trutat quitte la pièce. Pour créer une diversion salutaire, quelqu'un propose que l'on fasse de la musique. Un orchestre est constitué avec divers instruments.

Je sors faire un tour. Peut-être voudrais-je retrouver Trutat ? Je me promène dans un grand parc à la française, couvert de neige.

Je reviens dans la salle. Un second orchestre a été formé sous la direction de R.K. qui semble le seul musicien compétent de l'assemblée et qui a pris les choses en main avec beaucoup d'autorité et d'ailleurs d'efficacité. Je veux jouer d'une flûte, mais je m'aperçois en la prenant que j'en ai cassé l'extrémité : je tenais d'une main la flûte, de l'autre une sorte de chapelet fait de trois longues olives, peut-être en bois, de couleur blanche, et c'est ce chapelet qui devait constituer l'embouchure de la flûte.

Un peu plus tard, quelqu'un me tend peut-être une clarinette.

N° 116

Mai 1972

Le singe

A la suite de je ne sais quelles péripéties, je me retrouve partageant un appartement avec un inconnu. L'une des particularités de cet appartement est qu'il possède une entrée très vaste, en fait, beaucoup plus vaste que les autres pièces et que les chambres. Peut-être le partage de cette entrée pose-t-il un premier problème.

Par ailleurs, j'ai écrit une partition et cet inconnu, qui se dit musicien, s'est offert pour l'interpréter. Mais je devine qu'en fait il a l'intention de se l'approprier.

C'est peut-être pour se faire pardonner cette indéclicatesse qu'il me présente Adolf Hitler.

Adolf Hitler est une espèce de clown grotesque, très pâle et longue mèche : il joue avec emphase et exagération et d'abord ridiculise son aide de camp, le général Hartmann, un bon gros teuton à trogne rouge, certainement ivre : il n'arrive pas à trouver dans son troussseau la bonne clé, et il essaie désespérément de remettre de l'ordre dans sa tenue — chemise et bretelles qui

dépassent, shako sur l'oreille — en se présentant devant son führer.

Hitler commence par dire, mielleux, tout le bien qu'il pense de Mariani. Mais au fur et à mesure que la tirade avance, elle devient de plus en plus perfide et elle s'achève dans un torrent d'imprécations ordurières.

L'éminence grise d'Adolf Hitler est un singe ; il a une très longue queue qui se termine par une main (gantée de noir ?) et il ne cesse d'en jouer (exactement comme le Marsupilami de Spirou) pour accompagner et scanner le discours de son maître.

Mais je crois qu'à un certain moment, il perd son gant, ou sa main tout entière.

Brusque changement de scène. Silence de mort. Sur une vaste esplanade, une foule de soldats vêtus de noir repoussent la population cependant que, terrible et grotesque en même temps, le singe s'avance au milieu de la grande place. Il est assis sur une sorte de petit chariot (un affût de canon), la queue pointant devant lui comme un canon de char.

Un enfant court. Un des soldats se retourne brusquement lorsqu'il passe devant lui et l'étend à terre d'un coup de crosse.

Je suis dans une manifestation. Nous chantons « La Jeune Garde ». Le chant s'éteint peu à peu. Silence oppressant. Je sens que la police est juste devant nous et qu'elle va charger.

Je sais bien que ce n'est qu'une scène du film « Il était une fois la Révolution », mais quand même, pourquoi diable vais-je toujours me foutre dans des situations pareilles ?

J'ai pu me réfugier dans un immeuble en construction. Je suis dissimulé dans une petite pièce carrée, sans porte (j'ai dû y pénétrer par le plafond). Ce sont de futures chiottes ; les conduits ne sont pas posés, mais il y a déjà dans le ciment l'empreinte des pieds.

N° 117

Mai 1972

Le joint

1

Grande manifestation pour le Joint Français. Menace d'accrochages entre les manifestants et les C.R.S. Je ressens une peur presque panique à l'idée d'être arrêté, emmené dans un commissariat et frappé.

Ces événements n'ont pas lieu.

2

(oublié)

3

(oublié)

N° 118

Juin 1972

La double fête

Je visite une maison avec le barman d'un bar où je vais très régulièrement. Il y a un mur de verre qui tremble. Le barman m'en donne l'explication : c'est qu'il est en contact avec les montants métalliques des stores. Il y a un évier bouché. Pour le déboucher, il faut commencer par en remplir un autre : grâce à une sorte de système de vases communicants, l'écoulement de l'évier normal va permettre l'écoulement de l'évier bouché.

Il y a une grande fête dans la maison de mes parents. Je suis assis sur un canapé entre P. et une jeune femme que je séduis. P. se lève, très fâchée ; je ne comprends pas pourquoi. Je donne rendez-vous à la jeune femme à 23 h 30.

Je prends un train. Je traverse une ville. A un certain endroit, une dénivellation de la chaussée est remplacée par un tapis roulant.

J'arrive à Dampierre où il y a une grande fête. Presque tous ceux qui assistaient à la fête dans la maison de mes parents s'y sont rendus.

Je rencontre ma tante en compagnie de Z. ; Z. ressemble à une autre de mes tantes et elle a la même voix qu'elle (une voix désagréable) ; elle me dit :

— Il y a un concert dans le jardin.

A table. P. est en face de moi ; elle a énormément bu.

Je n'ai pas précisé à la jeune femme le lieu de notre rendez-vous.

Je traverse la propriété. Beaucoup de choses ont changé. J'ai du mal à reconnaître d'anciennes caves qui sont devenues de grandes salles voûtées ; je rencontre des gens que j'ai vus autrefois dans ces mêmes lieux, une femme, en particulier, qui aurait été ma maîtresse : elle me lance un sourire énigmatique qui me semble signifier que cette liaison est bien morte.

Je ne cesse de m'étonner de ce que la voix de Z. me soit devenue tellement désagréable.

Un grand déjeuner est servi sur une vaste esplanade qui surplombe l'entrée de la propriété. Les gens qui arrivent, tout en bas, ont l'air de fourmis ; parfois, ce sont effectivement des fourmis : on balaye le chemin pour qu'elles (ne) puissent continuer à entrer.

La jeune femme me rejoint ; elle porte un chapeau qui est une sorte de turban surmonté d'un minuscule parapluie ; je suis heureux qu'elle ait compris que c'était là qu'il fallait me rejoindre.

N° 119

Juin 1972

La rue de l'Assomption

J'ai loué un appartement au 10 ou au 12 de la rue de l'Assomption, au-dessous de chez Jo A., qui vit au second étage.

Je m'apprête à le repeindre.

Je vais faire des courses, rue La Fontaine, mais je ne trouve pas de bons fromages. J'aurais aimé trouver un petit chèvre très sec.

Je reviens. J. est venue m'aider à peindre. Mais ni elle ni P. ne veulent redescendre chercher du fromage.

Je redescends, furieux, mais ma colère tombe dès que je me retrouve dans la rue.

Je passe devant la maison où j'ai vécu entre ma dixième et ma vingtième année, et devant le lycée Molière.

— Comme c'est dommage, me dis-je, que ce ne soit pas justement ce mois-ci que je doive décrire cette rue !

Il y a de grands changements dans la rue : juste après

la boucherie, au n° 52, un cinéma, non, celui-là je me souviens que je le connaissais ; mais un second cinéma, tout neuf, et même un troisième, où l'on passe un film sur les courses automobiles avec en vedette Maximilien SHELL (le nom en grand) et Trintignant (mais pas Jean-Louis et le nom en tout petit).

J'entre chez un fromager de l'avenue Mozart. Ses fromages ressemblent à de gros cerveaux coupés. Multiples circonvolutions. Pas de chèvre. On met extrêmement longtemps à se faire servir.

J'achète un unique (assez petit) morceau de fromage. Ça coûte 8 francs 70. C'est exorbitant ! En plus, on met aussi très longtemps à payer : le marchand fait toute une série de petits signes très rapides à son commis qui les répercute à la caissière. La caissière me demande 8 francs 65.

Je reviens chercher mon paquet. Le marchand commence par m'en donner un, très beau, très volumineux, très bien fait, puis se ravise, car ce n'est pas le mien ; mais le mien, il ne le retrouve pas. Il cherche un autre bout de fromage pour me le donner, mais il ne trouve que des morceaux pourris. Entre-temps, il se lance dans la confection, particulièrement lente, d'un casse-croûte tunisien : c'est tout un art de confectionner selon la tradition ce casse-croûte, les cornichons sont coupés longitudinalement en tranches extrêmement fines, les « variantes » sont disposées avec un ordre précis.

Une discussion sur la Tunisie s'engage entre les clients. On me demande si le climat est bon pour les sinusites. Non, il est trop humide, dis-je. (pourtant) Marcel C. y soigne ses rhumatismes. Il va à Djerba. Il y a des amis, ce qui lui permet d'échapper à la frénésie touristique qui, dit-on, règne dans l'Île.

Pour revenir rue de l'Assomption, je décrirai l'autre moitié du périmètre rectangulaire que forment entre elles

LA RUE DE L'ASSOMPTION

L
A

R
U
E

D
A
V
I
O
U
D

L'
A
V
E
N
U
E

M
O
Z
A
R
T

LA RUE DU RANELAGH

N° 120

Juin 1972

Hypothèses

...ai-je roulé à très vive allure, en marche arrière, sur la route qui devait nous conduire vers l'autostrade ? C'était une route très large, évoquant davantage l'idée d'une esplanade, et sillonnée, en tous sens, de véhicules fonçant à toute vitesse...

Nous étions quatre dans une voiture de louage. P., J., un Anglais, grand et fort, que nous ne connaissions pas, et moi. C'est l'Anglais qui conduisait. Il s'agissait de rejoindre le front, d'aller se battre...

— Mais non, c'était dans un film de François Truffaut...

Aux environs d'Auxerre, nous rejoignons l'autostrade. On la voit devant nous, au-delà d'un large portail : c'est une route large et rectiligne qu'un flot ininterrompu de voitures vrombissantes traverse de droite à gauche.

Pour l'instant, nous sommes dans une sorte de drug-store ; nous n'avons pas le temps de nous arrêter pour manger. Tout au plus, parviens-je à voler quelques morceaux de sucre.

N° 121

Juillet 1972

Le loyer

Au moment de payer mon terme, je m'aperçois que les trois derniers billets d'une liasse de 1 000 francs (10 billets de 100 francs) ont été remplacés par des morceaux de papier, provenant de nappes de restaurant sur lesquelles j'ai jadis écrit.

Je me retrouve dans un restaurant immense, tellement grand que l'on a installé un sauna dans les w.-c.

N° 122

Juillet 1972

La noce

1

A Blevy. Bernard vient me chercher. On doit tourner une minute de « Un homme qui dort ». Il faut d'abord nourrir le chat et changer sa litière (le sac de sciure est très gros).

Bernard est accompagné de 1, 2, 3, 4, 5, 6 enfants.

On tourne (à Orly).

On revient. Je ne suis pas tellement content ; on passe, difficilement, au milieu de brocanteurs : installés à même le sol, ils vendent des plaques de bois très fortement ajourées.

2

Je rencontre S.B. Par manque d'argent, elle n'est pas partie en vacances ; elle compte aller à Dampierre. Je lui propose que nous partions ensemble : on me prête-

rait volontiers la maison de Villard (notre vieille maison familiale), ou celle de Druyes, ou d'autres encore.

Nous allons, sans doute pour seulement une heure (avec l'intention implicite de coucher ensemble), dans l'appartement de Henri C., rue L. Henri C., qui est absent de Paris, a, dans le même immeuble — pas du tout un immeuble moderne, au contraire, une vieille bâtisse —, deux appartements : un studio au rez-de-chaussée (je l'ai occupé un certain temps) et un grand atelier, tout en haut.

La concierge ne me reconnaît pas, mais se montre très aimable. La clé est dans la boîte aux lettres et la boîte aux lettres est ouverte. La clé est mince et tordue ; elle ne ressemble pas du tout à une clé de serrure, mais à une clé de verrou.

Dans l'appartement. De grandes feuilles sont posées sur le sol, avec des marques à la craie. Puis entrent 1, 2, 3, 4, 5, 6, plein de jeunes gens : ce sont des Américains, des danseurs. Je comprends tout de suite que c'est ma nièce qui leur a donné la clé et ils me le confirment. Ils mangent, et nous tendent des assiettes compartimentées dans lesquelles il y a des avocats, des tomates, et des ?. Ce ne sont pas eux qui étaient là (ou à Villard) la semaine précédente, mais ils viennent de la même Université. Nous parlons de diverses choses et, très vite, de Dampierre, qu'ils connaissent bien.

Le ballet commence, c'est une pantomime de mariage. Gags. Le costume du marié : chaussettes jaunes, pantalons blancs, arrivant à mi-mollets, chemise verte cachant complètement les bras. Il a l'air, pas tellement d'un manchot, plutôt d'un buste.

Tout le cortège nuptial passe devant nous, mais, de

temps en temps, surgit tout à coup le sosie d'un des personnages de la noce : c'est très drôle, il y en a de plus en plus, et, à la fin, c'est le même cortège qu'au début, mais il n'y a plus un seul danseur du début : *tous ont été changés.*

Applaudissements comme pour un exploit sportif.

Les trois personnages principaux (le mari, la femme et le curé) sont faussement décapités, comme dans les « Mystères de l'Orgaⁿⁱsme ».

3

Arrivent Thérèse et Marcel C. ; Thérèse est vêtue en cantinière ; elle entre par la porte et elle chante. Marcel est au fond d'un corridor. Il tient une guitare et chante également. Je me souviens en effet qu'ils habitaient dans cette maison. Mais j'ignorais qu'il y avait un *passage secret* permettant d'aller de chez Marcel à chez Henri C.

A côté de la grande pièce où nous nous trouvions, un long corridor vitré donne sur une pièce étroite qui est vraisemblablement un atelier ou un dépôt de peintre en bâtiments.

C'est en errant dans une pièce inconnue de son propre appartement que Marcel, un jour, il y a longtemps, s'est retrouvé chez Henri C.

N° 123

Août 1972

L'atelier

D'importants changements interviennent dans mon laboratoire. Au cours d'une réunion, mon patron me demande de me consacrer exclusivement à la rédaction des manuscrits et de laisser la gestion du fichier documentaire à une jeune femme qu'il vient d'engager.

La jeune femme n'est pas très jolie, ni particulièrement sympathique, mais elle s'avère remarquablement efficace ; en particulier, elle déniche un document officiel qui permet à tout membre du laboratoire 1) d'avoir régulièrement dans les salles B1 ou B2 un entretien avec un confesseur de son choix et 2) de rendre visite au peintre.

En effet, comme dans toutes les facultés (qu'elles soient de médecine ou des beaux-arts), il y a dans la nôtre un « atelier de fonction » et la jeune femme m'y emmène. C'est vrai, cette porte, je me demandais sur quoi elle donnait.

J'entre, persuadé de ne trouver en fait de peintre qu'un infâme scribouillard.

— Mais je connais très bien ! m'exclamé-je.

Ce n'est autre, en effet, que l'atelier du peintre Bizet, et l'on identifie tout de suite ses grandes toiles couvertes de motifs quadrillés. L'atelier est une pièce immense, très haute de plafond ; le peintre est un vieillard de très grande taille ; il fait visiter son atelier avec gentillesse, mais on sent que, visiblement, cela l'ennuie (mais il ne peut l'occuper qu'à condition de le faire visiter). Il fait surtout des tapisseries, mais il me montre également des dessins, souvent exécutés sur du papier quadrillé.

Une des chercheuses du laboratoire, T., vient à son tour, en courant, visiter l'atelier. Le peintre semble davantage s'intéresser à elle qu'à moi, bien qu'elle commence par parler de sa peinture d'une façon particulièrement banale, en disant quelque chose comme : « Oh ! que ce n'est pas ressemblant ! » ce dont, d'ailleurs, le peintre ne paraît pas se formaliser (alors que j'en suis choqué).

Le peintre tient T. par la taille et de son autre bras s'appuie sur mon épaule : je suis en effet beaucoup plus petit qu'eux.

D'autres gens entrent dans l'atelier. Il y a par terre deux billets de banque qui s'avèrent être de grosses coupures.

La dénonciation

1941.

Le marchand de tissus avait une créance envers mon père et il a décidé de le dénoncer aux S.S. et, en même temps que mon père, son propre fils (ou bien un simple employé) que l'on a trouvé porteur de journaux clandestins.

C'est beaucoup plus confus que cela. Mais c'est cela.

Les S.S. viennent nous arrêter. Ils ont des uniformes noirs et des casques très collants, sphériques, comme des masques. Ils s'apprêtent à arrêter aussi le patron, mais celui-ci me relève la tête et me désigne en montrant la petite cicatrice que j'ai sous le menton.

Nous traversons la ville.

Si seulement nous pouvions aller boire un café. Cela a l'air si simple, mais c'est impossible. J'y ai déjà renoncé. Le casino, d'ailleurs, est fermé, ou interdit aux Juifs. Pourtant une lumière brille à l'intérieur.

Nous revenons sur nos pas. Nous repassons devant le magasin du marchand de tissus. C'est une boutique à l'angle de deux rues ; architecture néo-gothique (tou-

relle, mâchicoulis). Elle a un air pimpant. Nous la regardons avec une amertume bien justifiée.

On arrive à la gare.

Désordre.

Je sais ce qui nous attend. Je n'ai pas d'espoir. En finir au plus tôt. Ou alors, un miracle... Un jour, apprendre à survivre ?

Mon père trempe sa botte gauche dans l'eau glacée d'un bassin. Il pense ainsi raviver une très ancienne blessure, et peut-être être réformé. Mais tout le monde le regarde faire avec indifférence.

On nous met dans une pièce réservée aux monstres. Deux jeunes enfants, tronçonnés au-dessus des genoux, un garçon et une fille, nus, se tortillent comme des vers. Moi-même je suis devenu un jeune serpent (ou bien était-ce un poisson ?).

C'est au terme d'un long voyage par bateau que nous atteindrons le camp.

Nos gardes-chiourme, des tortionnaires aux gueules dégénérées, des blafards, des rougeauds, des cruels, des stupides, nantis de fonctions aux noms ridicules : « Préposés à la désinfection des ? (des vers ?) », « Attachés à la Conversation des ? (à la mise en conserve ?) ».

Bientôt leurs gueules s'encadrent de fioritures, de filets, de culs-de-lampe ; cela devient un album que je feuillette, un album commémoratif, joli comme un programme de théâtre, avec de la publicité à la fin...

Je suis de retour dans cette ville. Il y a une grande cérémonie du souvenir. J'y assiste, éccœuré, scandalisé, et finalement ému.

J'arrive au milieu d'une foule. Il y a une fête. Plein de

disques éparpillés, on en cherche un pour le poser sur le plateau d'un petit électrophone. J'éclate en sanglots. J.L. me le reproche.

Je suis un petit enfant. Sur le bord de la route, j'arrête un automobiliste et je lui demande d'oser pour moi aller réclamer au jardinier du grand verger la balle qui est passée par-dessus le mur (et, en notant ceci, retour du souvenir réel : 1947, rue de l'Assomption, je jouais à la balle contre le mur du couvent, juste en face de notre immeuble).

REPÈRES ET REPAIRES¹

*...car le labyrinthe ne
conduit nulle part
qu'au-dehors de lui-
même.*

Harry Mathews

1. *Les chiffres renvoient aux numéros des rêves.*

ACCÉLÉRATION :

J'essaye de « faire aller l'image plus vite », 41

L'impression d'une vitesse uniformément accélérée, 73

La descente est de plus en plus vertigineuse..., 85

Une vitesse uniformément accélérée, 115

ACTEURS ET ACTRICES : 15, 19, 25, 48, 52, 79, 88, 92, 98, 119

ALGÉRIENS :

Des Algériens, à l'air vaguement menaçant, 79

En compagnie d'un autre Algérien, 81

Trois femmes algériennes, 83

AMAS DE LIVRES :

Un amas de livres, 15

Les livres... sont empilés, ou plutôt amoncelés, 21

Tout un lot de livres, 112

AMIS : 7, 16, 22, 24, 29, 48, 82, 83, etc.

AMOUR EN PUBLIC : 35, 60, 74, 108

ANGOISSE (Appréhension, Crainte, Effroi, Inquiétude, Menace, Panique, Peur, Terreur, etc.) : 1, 8, 10, 17, 19, 24, 25, 31, 37, 41, 57, 58, 60, 64, 65, 74, 81, 83, 100, 105, 108, 116, 117

ANIMAUX (voir aussi CHAT, CHIEN et SERPENT) :

Un petit animal, 37, 42

Une grosse araignée, 64

Une gigantesque taupe, 72

Un taureau, 108

Un singe, 116

Des fourmis, 118

- Un poisson, 124
- APPARTEMENT : 24, 35, 43, 75, 94, 99, 119
- APPARTEMENT « DOUBLE » : 15, 34, 81, 82, 112, 116
- ARBRES :
- Avenue plantée d'arbres, 15
 - Rideaux d'arbres, 16
- ARGENT (voir aussi COUPURE et LIASSE) :
- Acheter, 5, 17
 - Argent caché, 1
 - Argent dû, 81, 124
 - Argent offert, 81
 - Argent perdu, 79
 - Argent reçu en paiement, 30
 - Argent remplacé par du papier, 121
 - Argent rendu, 19
 - Change, 27
 - Échanger de l'argent, 83
 - Emprunter, 108
 - Être remboursé, 85
 - Gain probable, 98
 - Gagner au jeu, 85
 - Manipuler de l'argent : 19, 57, 83
 - Manquer d'argent, 58, 82, 122
 - Ne pas payer, 34, 81, 102
 - Payer, 57, 72, 82, 93
 - Perdre de l'argent au jeu, 85
 - Prix des choses, 5, 87, 93, 114
 - Prix des choses bon marché, 57, 108, 112
 - Prix des choses chères, 18, 47, 119
 - Rendre de l'argent trouvé, 57
 - Richesse, 14, 57
 - Se faire payer, 89
 - Vouloir acheter, 36, 112
- ARRESTATION : 16, 19, 22, 85, 124
- ASCENSEUR : 34, 36, 76, 98, 100, 105
- ATELIER : 122, 123
- « A UN CERTAIN MOMENT » : 17, 26, 33, 35, 37, 41, 71, 82, 105, 113, 116...
- « AU PREMIER ABORD » : 12..., 63...
- AUTOBUS : 55, 71, 72
- AUTOMATISME (voir aussi MÉCANISME) : 8, 54, 82
- AUTOMOBILE : 10, 33, 36, 58, 70, 71, 74, 82, 83, 85, 88, 94, 100, 102, 115, 119, 120, 124
- AVION : 27, 51, 52 (?), 74, 83
- BAGARRE : 47, 71
- BAIGNOIRE : 15, 26
- BALLE, BOMBE, BOULET, OBUS, etc. : 60, 72, 85, 98, 110, 124
- BAISERS : 12, 19, 51, 58, 113

BARBE :

Quatre formes hirsutes,
barbues, 14

Il s'est laissé pousser la
barbe, 29

C'est un homme, barbu, 45

Il est barbu, 86

**BARQUE, BATEAU, EMBARCA-
TION, NAVIRE, PAQUEBOT,
etc. :** 45, 60, 78, 85, 97, 113,
124

BIENVEILLANCE :

Il est d'abord bienveillant,
17

Bienveillante mais neutre,
80

Un vieil homme à l'aspect
bienveillant, 81

BLANC :

Blouson, 73

Bols, 51

Boule, 13, 36

Chat, 15

Chaussures, 19

Cheveux, 88, 107

Esplanade, 81

Jeune fille en, 82

Mur, 57

Olives, 115

Pantalons, 122

Tout, 76

Veste, 58

Vin, 77

BLEU : 57, 101

BOIS SCULPTÉ :

Une lampe sculptée (...) en
bois, 13

Un escalier de bois
sculpté, 73

Des plaques de bois très
fortement ajourées, 122

**BONHEUR (Extase, Gaieté,
Joie, Satisfaction, etc.) :** 4,
15, 21, 42, 48, 58, 73, 82,
105, 108, 110, 114, 118

BOUCHE : 5, 73, 105

BOULE BLANCHE : 13, 36, 81,
115

BOYAU (voir aussi COULOIR) :
Une petite pièce étroite
comme un boyau, 35

Un immense boyau de
tissu, 110

CACHER :

Cette cachette est jugée
peu sûre, 1

(la boîte aux lettres) dis-
simulée dans les murs, 82

Je demande à voir ce qu'ils
cachent, 83

CADEAU :

Je vais quand même te
donner un , 35

Le Maharadjah m'a remis
une décoration, 57

Il a 1 000 \$ et... il veut me
les donner, 81

CAFÉ (boisson) : 51, 108, 124

**CAFÉ (voir aussi DRUG-STORE,
HOTEL et RESTAURANT) :** 12,

- 16, 28, 35, 41, 48, 57, 79,
82, 83, 85, 93, 105
- CAMP : 1, 17, 46, 124
- CARTE DE RESTAURANT : 18, 71
- CHAMBRE OU LIEU INCONNU :
15, 84, 122, 123
- CHANSON et CHANT (voir
aussi MUSIQUE) : 32, 35, 42,
57, 60, 62, 73, 116, 122
- CHAPEAU :
Il porte un chapeau mou
noir, 51
Cartons à chapeaux, 105
Porteurs de chapeaux ca-
ricaturaux, 108
Shako sur l'oreille, 116
Elle porte un chapeau qui
est une sorte de turban,
118
- CHAT : 15, 24, 70, 101, 108,
114, 122
- CHAUSSETTES (voir aussi SOC-
QUETTES) : 19, 33, 58, 122
- CHAUSSURES (voir aussi TA-
LON) : 17, 19, 46, 58, 64,
108, 110, 124
- CHAUVE :
Mon oncle, un homme
chauve, 32
En me caressant la tête,
que j'ai chauve, 64
Un grand homme chauve,
87
- CHEF D'ÉTAT : 16, 83, 86
- CHIEN : 37, 41, 81, 85
- CHINOIS : 28, 47, 74
- CHUCHOTER :
On me chuchote, 13
Il me dit à voix basse, 16
Me chuchote que ce n'est
pas mon rôle, 25
Elle me chuchote quelque
chose à l'oreille, 50
- CIGARETTES : 57, 82, 112
- CLÉ :
Trois ou quatre messieurs
rendent leur clé, 13
Trouver dans son trousseau la bonne clé, 116
La clé est dans la boîte aux
lettres, 122
- COLÈRE (voir aussi MÉCON-
TÈTEMENT) : 12, 48, 57, 82,
85, 108, 109, 112, 119
- COMPTOIR (Comptoir de bar,
de café, de magasin ;
« Comptoir colonial » ;
Buffet d'un théâtre ; Bu-
reau d'hôtel ; Guichet
d'un aéroport, etc.) : 13,
26, 27, 51, 57, 63, 82, 83,
100, 105, 108, 109, 114
- CONCIERGE :
La silhouette du concier-
ge, 73
La vitre du guichet de la
concierge, 82
La concierge ne me recon-
naît pas, 122
- CONFUSION : 25, 27, 29, 60,
77, 115
- CONGRÈS : 13, 81

- CONSTRUCTION, RAVALEMENT, RÉPARATIONS, TRAVAUX DE DÉMOLITION ET DE VOIRIE, etc.** : 12, 24, 26, 57, 70, 72, 75, 76, 81, 82, 87, 101, 115, 116, 119
- COULOIR ET CORRIDOR (voir aussi DÉDALE)** : 3, 15, 17, 19, 37, 57, 60 (coursives), 82, 90, 122
- COUPURE** :
 - BILLET DE BANQUE** : 17, 19, 57, 121, 123
 - BLESSURE** : 72, 91
 - COUPURE DANS UN TEXTE** : 70
 - COUPURE DE COURANT** : 4, 12, 108
 - COUPURE DE PRESSE** : 83
- COURIR** : 5, 33, 41, 45, 67, 98, 99, 123
- COUVERCLE** : 1, 64
- CRIER ET HURLER** : 8, 17, 24, 105
- CUISINE** : 15, 37, 57, 101
- « D'AILLEURS »** : 1, 12, 13, 24, 26, 35, 50, 57, 78, 85, 94, 108, 113, 124
- DANSE ET DANSEURS** :
 - S'affrontent en un ballet très lent**, 71
 - Une actrice se met à danser**, 92
 - Le ballet commence**, 122
- DATE (voir aussi NOMBRES et QUARANTE ET UN)** : 66, 67, 80, 81, 124
- DÉDALE (voir aussi BOYAU et COULOIR)** :
 - Dédale secret connu**, 3
 - Dédale de galeries couvertes**, 5
 - Dédale de minuscules escaliers**, 109
- DÉFILÉ** : 72, 82, 87, 103
- DÉSÉPOIR** : 57, 90, 113
- DEUX** :
 - AMIS** : 7, 28, etc.
 - CACHES** : 1
 - CHAMBRES** : 13, 15, etc.
 - CHIENS** : 41
 - FEMMES** : 83
 - FILLES** : 89
 - HARENGÈRES** : 48
 - HOMMES** : 1, 57, 108, etc.
 - PAQUETS** : 36
 - PIÈCES OBLONGUES** : 48
- DOCTEUR** :
 - J'arrive chez un dentiste**, 5
 - J'ai longtemps parlé à un docteur**, 9
 - Obliger le docteur à s'occuper d'eux**, 28
 - Un psychanalyste, Monsieur Bezu**, 81
 - Il veut soumettre cet article à un spécialiste**, 83
- DORTOIR** :
 - Nous sommes dans un grand dortoir**, 17

- Un grand hall-café-dortoir-cantine, 25
 Une sorte de petit dortoir, 32
 Nous logeons chez lui, dans un dortoir, 83
- DRAP :**
 Des draps à blancs ou des blancs à draps, 36
 Sur la couchette sous un même drap, 74
 Se glisse-t-elle près de moi sous les draps, 75
- DRESSING-ROOM :** 57, 82
- DRUG-STORE (voir aussi CAFÉ, GRAND MAGASIN, HÔTEL et RESTAURANT) :** 26, 29, 100, 120
- EAU (voir aussi FLEUVE) :** 15, 26, 35, 45, 57, 59, 67, 77, 86, 88 (« ville d'eaux »), 124
- ÉCRIRE :**
 Il écrit le mot dans la marge d'un journal, 16
 Ce qui m'oblige à écrire verticalement, 82
 Je l'écris au fur et à mesure, 108
- ÉCRIVAIN :** 7, 10, 12, 21
- « **EFFECTIVEMENT** » : 13, 28, 29, 71, 118, etc.
- ELECTROPHONE :** 35, 43, 44, 66, 124
- ÉMOTION :**
 Le seul à être ému de la sorte, 32
 C'est une chanson... très émouvante, 73
 Très ému, pleurant presque, 100
 Bouleversé et stupéfait, 108
 Écœuré, scandalisé et finalement ému, 124
- « **EN EFFET** » : 13, 16, 36, 83, 85, 109, 123, etc.
- « **EN FAIT** » : 2, 15, 36, 45, 57, 64, 69, 70, 81, 82, 88, 94, 98, 109, 113, etc.
- ENFANT (voir aussi PETITE FILLE) :** 5 (jeune garçon), 17, 19, 37, 45, 58, 62, 63, 72 (jeune garçon), 81 (petit garçon), 82, 89, 105, 107 (jeune « garçon »), 116, 122, 124
- ENSEIGNE LUMINEUSE :**
 Deux silhouettes en néon, 33
 Une enseigne lumineuse apposée sur son fronton, 100
- ERRER :** 29, 82, 85, 105, 122
- ERREUR CORRIGÉE (?) :** 13, 36, 71, 74, 82, 85, 89, 90, 108, 119, etc.
- ESCALIER :** 13, 26, 28, 32, 36, 37, 38, 41, 57, 66, 71, 73, 81, 97, 100, 109

- ESCALIER MÉCANIQUE ET TAPIS ROULANT** : 81, 118
ESPLANADE : 33, 81, 85, 98, 102, 116, 118, 120
ÉTONNEMENT ET STUPÉFACTION : 28, 32, 34, 35, 54, 58, 62, 74, 81, 82, 83, 85, 88, 95 (« Je n'en crois pas mes yeux »), 101, 105, 108, 118
ÉTROIT : 8, 37, 65, 81, 85, 122, etc.
ÉVIER : 15, 101, 118
- FENÊTRE** : 37, 45, 57, 63, 83, 90, 94, 96, 112, 113
FÊTE : 10, 12, 31, 37, 42, 57, 87, 100, 105, 108, 110, 118, 124, etc.
FICHER (voir aussi NEUROPHYSIOLOGIE) : 30, 68, 77, 123
FILM (voir aussi SALLE DE CINÉMA) : 14, 19, 37, 41, 60, 66, 69, 78, 81, 87, 88, 98, 99, 116, 119, 120
FILS :
 Je trouve son fils, 5
 Elle est chez son fils, 57
 Son propre fils, 124
FILS ÉLECTRIQUES :
 Le montant supporte les fils électriques, 12
 Un fil électrique qui lui est relié, 74
 Il suffit de dénuder les fils, 81
- FLEUVE** : 36, 67, 71 (?), 85, 97
FONTAINE : 76
FORMES GÉOMÉTRIQUES :
 Cercles : 3, 15, 36
 Cubes : 26
 Formes oblongues : 48, 60
 Hexagones : 57
 Losange : 85
 Octogone : 57
 Ovoïde : 26
 Perpendiculaires : 15, 32
 Polyèdres : 114
 Polygone : 55
 Quinconce : 43
 Rectangle : 57, 119
 S : 26
 Sphère : 12, 48, 124
 Spirale : 115
 Trapèze : 15
 Triangle : 66
 Tronc de cône : 26
FOULE : 10, 13, 37, 75, 82, 84, 87, 90, 99, 113, 116, 124, etc.
FOURRURE :
 Couvertes de fourrures, 14
 Toutes petites boules de fourrure, 24
 La fourrure dont je dois me revêtir, 25
FROMAGE :
 Il n'y a à manger que du fromage, 51
 Un plateau de fromages ridiculement petit, 72

- De fines tranches de ches-
ter, 108
Je ne trouve pas de bons
fromages, 119
FUIR, FUITE, S'ENFUIR : 15, 16,
105, 109
- GAG :
Des gags à la « Lucky
Luke », 59
Un gag à la Jerry Lewis, 81
Gag classique du mar-
chand de ballons, 110
- GANGSTERS :
Ils ont un peu des airs de
gangsters, 74
Deux gangsters, 81
- GANT :
Une main gantée de clair,
59
Qui se termine par une
main (gantée de noir ?),
116
- GARE : 29, 34, 98, 102, 124
- GOTHIQUE :
Il est écrit... en caractères
gothiques, 15
L'enseigne en caractères
gothiques, 94
Une construction gothi-
que, 113
Architecture néo-gothi-
que, 124
- GRAND MAGASIN : 10, 36, 44
- GROUPE : 10, 19, 29, 31, 72,
82, 83, 85
- GUERRE :
Nous embarquons pour
aller à la guerre, 60
Il s'agissait de rejoindre le
front, 120
- HORREUR (Horrifiant, horri-
fié) : 29, 37
- HÔTEL : 13, 58, 85, 94, 100,
105, 109
- IMPRÉCATIONS ET INJURES : 17,
57, 116
- INCENDIE :
Il fait du feu et ma cham-
bre brûle, 24
Attention aux incendies
de forêts, 74
Un incendie se déclare
dans une cabine, 78
- INHIBITION (voir NEUROPHY-
SIOLOGIE)
- JEU (voir aussi LOTO) : 2, 26,
85, 95
- JEU DE GO : 2, 12, 71
- JEUX DE MOTS :
Des jeux de mots que j'ai
trouvés très subtils, 83
Évoque en moi ce jeu de
mots, 99
Le jeu de mots, 103
- JOURNAL : 13, 16, 21, 34, 57,
63 (feuilles pseudo-gau-
chistes), 73, 83, 89 (heb-
domadaire), 124

JUIF : 14, 16, 124

JURY : 78

LAMPE :

Une lampe qui claque, 4

Une lampe sculptée, 13

LARCIN :

P. prend un journal et oublie de le payer, 34

Nous volons diverses choses, puis deux planches, 65

Je vole quelque chose de peu important, 81

(Je parviens) à voler quelques morceaux de sucre, 120

LARMES, PLEURS ET SANGLOTS :

5, 17, 51, 100, 103, 124

LAVANDIÈRES :

Des femmes voilées lavent du linge, 16

Des lavandières battent le linge, 71

LETTRE : 2, 21, 113

Court billet d'adieu : 82

De A à Z : 91

Initiales : 22

Lettres à Félice : 114

Lettre d'Allemagne : 11

Lettres creuses : 16

Lettre « E » : 95

Lettre d'excuses : 87

Lettre de Flaubert : 7

Lettres gothiques : 15, 94

Lettre « I » : 68

Lettres noircies : 16

Lettres S et Z : 21

Lettre volée : 67

Message de trois mots : 88

LIASSE : 19, 121

LITIÈRE A CHAT : 70

LIVRES (voir aussi TEXTE) : 10, 12, 15, 26, 54, 57, 83, 86, 114

LIVRES D'OCCASION : 21, 112

LIT : 15, 26, 32, 50, 108

LOTO : 2, 63

MAIN : 4, 8, 12, 32, 34, 37, 48, 59, 98, 116

DOIGT : 77

INDEX : 72, 81

POUCE : 34, 81

MAÎTRE D'HÔTEL :

Un maître d'hôtel nous indique, 26

Prévenir le maître d'hôtel, 58

A la poursuite de maîtres d'hôtel impassibles, 71

Un steward y est, 78

Une sorte de maître d'hôtel, 107

MALADIE : 9 (sinusite), 17 (mal incurable), 28 (choléra), 36 (dermosclérose), 64 (infection), 80 (pityriasis)

MANIFESTATION : 48, 59, 116, 119

MARCHE ARRIÈRE :

- On ramène, en marche
 arrière, 14
 En feuilletant le livre à
 l'envers, 21
 Il conduit à reculons, 88
 Ai-je roulé à très vive al-
 lure, en marche arrière,
 120
MASQUE : 15, 35, 64, 72, 82,
 85, 124
MÉCANISME : 1, 36
MÉCONTENTEMENT (Râler,
 être fâché, éprouver du
 déplaisir) (voir aussi CO-
 LÈRE) : 15, 19, 72, 87, 118,
 122
MERDE : 28, 33, 34, 64, 84
MÈRE :
 Sa mère, 5
 Leur mère, 37
 Sa mère, 90
 Ma mère, 92
 La voie de la mère, 111
MÉTRO : 8, 57, 102
**MILITAIRES ET SERVICE MILI-
 TAIRE** : 47, 48, 80, 82 (?),
 87, 100, 109 (?), 116
MORT D'AMI : 7, 11, 28
MOTS CROISÉS : 22, 66, 89
MUSIQUE : 1, 31, 32, 60, 66,
 87, 109, 115, 116 (parti-
 tion), 118 (concert)
**NEUROPHYSIOLOGIE ET PHY-
 SIOLOGIE** : 15, 30, 53, 55,
 68, 95
NEIGE ET GLACE :
 Il y a peut-être de la neige,
 14
 Des chaussures faites de
 neige très dure, ou de
 glace, 46
 Cela devient un chemin de
 neige, 58
 Il neige. La neige devient
 glace, 93
 On court sur le glacier, 98
 Des lames de patins à
 glace, 110
 Un grand parc à la fran-
 çaise, couvert de neige,
 115
 Dans l'eau glacée d'un
 bassin, 124
NOIR : 12
 Aiguille : 36
 Bol : 51
 Café : 51, 108
 Caisse : 30
 Chapeau : 51
 Chiffres : 36
 Femme : 67
 Lettres : 16
 Main : 34
 Pierre : 81
 Portières : 8
 Soldats : 116
 Table : 35
 Tache : 112
 Uniformes : 124
 Vitres : 82
NOMBRES (voir aussi DATE,

DEUX, QUARANTE ET UN,
QUATRE et TROIS) :

5 (26 000, 103), 10 (10), 37
(17), 30 (3 × 16 = 82,
3 × 15 = 45), 54 (307), 81
(80/100), 82 (30), 85 (30 à
0, 50 à 40), 87 (360), 90
(1.65 1/2, 1.70, 1.68), 91
(25), 93 (7.50), 112 (29, 37),
114 (056, 12), 118 (23 h
30), 119 (8.70, 8.65), 122 (1,
2, 3, 4, 5, 6).

NOMS FICTIFS (?) :

L'écrivain Bourgoïn, 12
L'hôtel La Boule Blanche,
13

La rue Mortimer, 15
L'hôtel Degotex, 58
Coursons dans la Nièvre,
74

Monsieur Bezu, 81
La rue Daru, 81
L'ex-fiancée de Michel
M., 82

Madame Vidal-Naquet,
psychiatre eurasiennne, 103
Le peintre Bizet, 122

NOURRITURE (voir aussi
FROMAGE) : 15, 18, 37, 71

Avocat : 122

Barbaque (?) : 77

Beefsteak : 35

Chili con carne : 105

Chocolat « After eight » :
107

Confiture de fraises : 73

Confiture de hashisch : 83

Crème, mayonnaise ou
flan : 42

Esquimau : 83

Francfort-frites : 18

Pain : 60

Pâté : 45

Petit déjeuner : 93

Sucre : 120

Tomates : 122

Truite : 85

Viande froide : 57

NUDITÉ : 13, 33, 35, 36, 49,
57, 60, 73, 74, 79, 82, 83,
92, 124

OBJET PERDU : 36 (un sac), 79
(une sacochette avec
2 500 francs), 110 (mes
chaussures)

ONCLE : 32, 52, 90

OPPOSITIONS :

De taille : 36

De couleurs : 15, 36, 51

Haut-bas : 60, 109, 113,
115, 118, 122

Chaud-froid : 5, 82

Jeune-vieux : 7

Gros-petit : 85

OUVRIERS :

Ouvriers au milieu du sa-
lon, 12

Un ouvrier que... j'appelle
plâtrier, 37

Deux carreleurs, un
homme et une femme, 57

- Divers corps de métier, 60
 Quatre peintres, 75
- PALISSADE :**
 Je longe des palissades, 48
 Longtemps masquée par une palissade, 82
 Une haute palissade, 84
- PANNEAU INDICATEUR :**
 Un tableau qu'un quidam promène, 58
 Il y a dans la rue deux pancartes, 73
 Dans une rue en pente, un panneau indicateur, 74
- PAPIER :** 25, 77, 86, 108, 113, 121
 Papiers d'identité : 16
 Papier de boucher : 25
 Carton : 37, 105 (carton à chapeaux)
 Papier cristal : 57
 Affiches : 59
 Grande feuille de papier : 82
 Papier quadrillé : 123
- PAQUET :**
 Un paquet... et deux paquets, 36
 Chercher les paquets que (nous) avons laissés, 65
 Mon paquet comporte toutes les étiquettes souhaitables, 77
 Peur que le mégot enflamme le paquet de livres, 112
 Je reviens chercher mon paquet, 119
- PARACHUTISME ET PARACHUTISTE :** 48, 65, 78, 109
- PARADOXES LOGIQUES OU TOPOLOGIQUES :**
 Clôture de l'infini : 94
 Combinaison du puzzle : 114
 Disposition du carrelage : 82
 Énergies ascendante et descendante : 115
 Ruban de Moebius : 41
 Vases communicants : 118
- PARC :**
 Nous longions un très beau parc, 15
 Je me promène dans un grand parc à la française, 115
- PENDULE (Horloge, Montre, Réveil, etc.) :**
 P. m'a offert un réveil à piles, 48
 A la grande horloge de ma chambre, 57
 Comme le boîtier de mon réveil, 64
 Dans les boîtiers de leurs montres, 83
- PENTE :**
 Une pente assez forte, 58

- La pente qui est d'ailleurs de plus en plus forte, 85
- PÈRE :**
 Le père d'un de mes anciens camarades de classe, 15
 J'apprends que je vais être père, 19
 Je veux être père, 48
 Le petit garçon me présente à son père, 81
 J'avais eu une longue conversation avec son père, 90
 Mon père, 124
 La voie du père, 111
- PETITES FILLES :** 19, 28, 57, 65, 73, 86
- PIÉDESTAL :**
 Ils sont montés sur un piédestal, 47
 Je suis sur une sorte de large piédestal, 74
 J'ai été hissé sur une sorte de piédestal, 105
- PIEDS :**
 Ses pieds étant approximativement à ma hauteur, 8
 Nous montons à pied, 13
 On a commencé... à me lécher les pieds, 105
- PILE ÉLECTRIQUE :**
 La voisine... a devant elle une minuscule pile électrique, 15
- Un réveil à piles, 48
 Les piles de mon poste de radio, 64
- POCHE :** 67
- POLICE ET ARMÉE :** 16, 19, 25, 33, 41, 45, 48, 65, 82, 84, 103, 116, 117, 124
- PORTE :** 3, 8 (portières) 12, 15, 24, 28, 37, 57, 58, 65, 77, 81, 85, 94, 108, 116, 122, 123
- POURRITURE :** 5, 6 (?), 45, 51, 119
- POUSSIÉREUX :** 12, 76
- PRÊTRE, PAPE, CURÉ ET CONFESSEUR :** 48, 87, 122, 123
- PSEUDONYMES :** 26, 83
- PUPITRE :** 1, 13, 114 (?)
- PUZZLE :** 12, 114
- QUARANTE ET UN :** 74, 80, 124
- QUATRE :** 14, 31, 53, 58, 74, 75, 78, 83, 97, 120
- QUITTER UNE PIÈCE :** 1, 2, 115
- REFAIRE LE MÊME CHEMIN :**
 Puis ce même chemin maintenant connu de tous, 3
 Je reviens vers (les endroits) où je me promenais la veille, 16
 Nous y étions déjà allés, 23
 On refait au moins deux

- fois le même trajet circulaire, 41
 Il faut retourner dans cette étroite ruelle, 65
 Nous revenons sur nos pas, 124
- REGARD :**
 Tant que mon regard n'accrochera pas le leur, 16
 C'est seulement au regard, 81
 Comme indifférente au regard de R., 83
 Nos regards se rencontrent, 85
- RESTAURANT (voir aussi CAFÉ, DRUG-STORE et HÔTEL) :** 18, 35, 47, 52, 58, 61, 63, 71, 82, 105, 107, 121
- RÉTABLISSEMENT :** 57, 58
- RÊVER QUE L'ON RÊVE OU QUE L'ON SE RÉVEILLE, OU ÊTRE PERSUADÉ QUE L'ON NE RÊVE PAS, OU SE RÉVEILLER SOULAGÉ :** 1, 4, 11, 37, 50, 64, 79, 95, 108
- REVOLVER ET AUTRES ARMES :** 16, 45, 63 (fusil à lunette), 87 (masse d'armes), 105 (armes à feu)
- REZ-DE-CHAUSSÉE :**
 Nous vivons... au rez-de-chaussée, 15
 Pour entrer au rez-de-chaussée, 37
- Non, dis-je, c'est au rez-de-chaussée, 113
 Un studio au rez-de-chaussée, 122
- RIEUSE :**
 Une toute petite femme, jolie et rieuse, 5
 Une femme grande, belle et rieuse, 79
 Assez jolie et très rieuse, 82
 Trois femmes obèses et rieuses, 109
- RIRE :** 2, 57, 83, 86, 108
- ROUGE :**
 Chiffres : 36
 Couleur : 72
 Drapeau : 48
 Épigraphe : 21
 Peignoir : 57
 Regard : 81
 Robe : 65
 Tissu à carreaux : 37
 Vêtements : 57
 Vin : 77
- ROUTE DE LACETS :**
 Route en lacets, 16
 Nous grimpons une rue étroite et sinueuse, 58
 Il y a des vastes tournants, 85
- ROUTE RECTILIGNE :**
 C'est une route rectiligne qui file à l'infini, 37
 Une route qui part, rectiligne, 58

- Route rectiligne, 102**
C'est une route large et rectiligne, 120
- SALLE DE BAINS : 15, 34, 50, 82, 104**
- SALLE DE CINÉMA : 33, 83, 85, 119**
- « SALLE DE PROJECTION » : 81**
- SANG :**
Les symptômes sont des crachements de sang, 28
Voir une goutte de sang perler, 72
La bouche couverte de sang, 73
- SCANDALE : 14, 45, 83, 124**
- SENS INTERDIT :**
Nous finissons par prendre les rues en sens interdit, 36
Ils commencent par emprunter un sens interdit, 71
- SERPENT : 13, 83, 124**
- SERVIETTE :**
De grosses serviettes-éponges, 36
Il change mes serviettes, 78
- SIGNES : 84**
Clin d'œil : 77
Signe de main : 32
Signe de tête : 15, 26, 30, 32
- SOCQUETTES :**
Garder plusieurs années mes socquettes, 16
Je froisse mon slip et mes socquettes, 74
- SOURIRE : 19, 29, 51, 81, 82, 83, 85, 94, 118**
- SOUVENIR et OUBLI : 16, 17, 20, 21, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 62, 83, 108**
- « STRUCTURE TERNAIRE DU RÊVE » : 1, 34, 35, 70, 80, 98, 114, 115, 117, etc.**
- TABLE : 15, 19, 26, 35, 45, 51, 54, 57, 63, 66, 72, 74, 83, 85, 86, 105, 106, 107, 113, 114, 118**
- TACHE :**
Je dois froter longtemps avant que la tache ne disparaisse, 34
Des taches humides, 101
Dont le dos porte une large tache noire, 112
- TAILLE : 1, (32), (58), 90, (123)**
- TALON :**
On dirait qu'ils ont des talons, 14
Cette explication s'applique évidemment aux talons hauts, 55
- « TARIDE » : 76, 82**
- TÉLÉPHONE : 6, 26, 37, 52, 57, 58, 80, 81, 83, 87, 88, 108, 112, 113**

TERRE :

Gisant, mort, devenu terre, 28
 Mes vêtements sont à terre, 33

TEXTE :

Il y a aussi un autre texte, 69
 Une question de coupures à pratiquer dans un texte, 70
 Mais plutôt un texte dont « la fabrique du pré » serait le texte-souche, 107

THÉÂTRE (Scène, spectacle, opéra, etc.) : 1, 25, 31, 32, 54, 56, 68, 80, 82, 84, 87, 91, 98, 108, 109, 124

TIMBRE :

Un « timbre d'office », 15
 J'ai besoin de timbres, 82

TITRE :

Le livre porte un titre, 15
 Les titres sont pour la plupart très courts, 26
 La page de titre, 54
 Othon... porte un autre titre, 69

TOUR : 100, 102, 103

TRAIN : 51, 63, 74, 90, 102

TRAVAUX ET OPÉRATIONS COMPLEXES : 15 (?), 16, 57, 71, 80, 81, 83, 95, 111, 113

TROIS :

Acteurs : 19
 Amis : 7

Anglais : 83

Appartements : 81

Billets : 121

Bols : 51

Chats : 15, 24, 114

Cinéma : 119

Feux : 5

Femmes : 74, 83, 109

Filles : 89

Hommes : 82

Jeunes femmes : 13, 77

Jours : 30

Marches : 51

Marins : 16

Messieurs : 13

Mots : 68, 88

Niveaux : 94

Olives : 115

Ouvriers : 12

Personnages : 25, 122

Personnes (« Nous sommes trois ») : 65, 66, 87, 103

Portes : 57

Porte-téléphone : 108

Sketches : 68

Suisses : 108

Types (flics) : 16

TROUSSE, VALISE, SERVIETTE, PORTE-DOCUMENTS, etc. :

Il tient à la main une sorte de trousse, 15

Je marche le long des rails, une valise à la main, 48

Je portais sa serviette, 57

- J'ai oublié à la terrasse ma
sacoche, 79
La trousse (pour réparer),
103
Nous avons pris avec nous
tellement de bagages, 105
- TUYAUX :**
Le long duquel courent les
tuyaux, 15
Un seul réseau de tuyaux
multicolores, 26
Les tuyaux sont encore en
place, 76
En fait, ce sont de faux
tuyaux, 82
Les conduits ne sont pas
posés, 116
- VA-ET-VIENT, ALLER et VENIR :**
27, 37, 57, 70, 71, 75, 113
- VERRE (voir aussi VITRE) :**
Une immense hotte de
verre, 15
Nous prenons chacun un
verre, 26
M'a jeté le contenu de son
verre de vodka à la figure,
57
Il y a un mur de verre qui
tremble, 118
- VESTE, BLOUSON, etc. :** 17, 58,
73, 83
- VÊTEMENTS (voir aussi**
- CHAUSSETTES, CHAUSSURES,
SOCQUETTES et VESTE) :** 1,
33, 74, 85, 101, 122
- VIEILLESSE :** 7
- VIEILLES FEMMES :** 14, 15,
32, 37, 98, 105, 108
- VIEIL HOMME :** 15, 19, 57,
81, 103, 107, 123
- VIEILLES PERSONNES :** 109
- VITRE :**
De l'autre côté d'une
grande baie vitrée, 26
La vitre d'une petite fenê-
tre carrée, 37
Par la vitre dépolie de la
loge, 73
La vitre noire du guichet
de la concierge, 82
Un long corridor vitré, 122
- VODKA :** 13, 57, 82
- VOISINS ET VOISINES :**
Notre voisine, 15
Le voisin du dessous, 24
Les gens du dessus, 26
Observer ses voisins à la
jumelle, 95
J'ai avec mon voisin une
longue discussion, 108
- VOYAGE :** 23, 27, 29, 63, 124
- WAGON :** 8, 63
- W.-C. :** 34, 65, 121
- WHISKY :** 13, 82

POSTFACE

De même qu'il existe plusieurs sociologies de la famille, il y a plusieurs sociologies du rêve possibles. M'excusera-t-on de parler encore et toujours de sociologie à propos du rêve. Mais je ne suis pas psychanalyste, je suis sociologue.

Donc on peut envisager d'abord une sociologie situationnelle, c'est par elle que j'ai commencé, en montrant que le rêve n'était point un pur retour au subjectif, mais une réponse à une certaine situation sociale et que, par conséquent, il y avait des rêves de la classe haute et des rêves de la classe basse, des rêves de Nègres (dans la mesure où la couleur de la peau définit un certain statut social) et des rêves de Blancs... En second lieu une sociologie structurelle, et c'est par elle que j'ai continué mes recherches, lorsque — sous l'influence surtout de mes études sur la place du rêve dans les sociétés dites « primitives » et en liaison avec les mythes collectifs, je tentais d'inscrire les images oniriques dans les structures d'un imaginaire collectif. Mais comparant alors l'imaginaire des sociétés d'Océanie, par exemple avec leurs cultes du Cargo, et l'imaginaire des sociétés occidentales, romantique ou surréaliste, je

débouchais forcément sur une autre perspective d'abordage, celle d'une sociologie interactionnelle. Car si on écrit ses rêves et si on les communique à des lecteurs, c'est qu'on transforme le monologue nocturne en dialogue, c'est qu'on fait de la nuit une « boutique », donc une pièce ouverte à un public, à une clientèle, non une chambre close. C'est que le rêve devient un lieu d'échange entre les hommes.

C'est à quoi je songeais en lisant G. Perec ou plutôt après l'avoir lu et attendu un certain temps, pour rompre le lien d'enchantement qui me liait à lui, pour prendre une certaine distance vis-à-vis de son œuvre. Et, bien entendu, à partir de là, il serait possible de dégager toute une esthétique de l'écriture des rêves, je ne l'aborderai pas, car je ne suis pas critique d'art, mais on me permettra tout de même quelques remarques à ce sujet, car il est important : comment traduire par des mots ce qui est le contraire du mot, l'image ? non l'image statique, immobile, comme pourrait l'être celle de la perception du monde extérieur (car depuis longtemps les écrivains ont trouvé la solution du problème du passage du percept au vocabulaire), mais une image qui meurt au moment où elle naît pour devenir autre chose qu'elle, et à l'intérieur d'un monde où la destruction perpétuelle l'emporte sur l'association ? Il serait intéressant de suivre, à travers l'histoire de la littérature, les mécanismes mis en jeu pour résoudre ce problème. On a naturellement commencé — à l'époque romantique — par utiliser pour le monde nocturne les procédés utilisés par le monde diurne c'est-à-dire la description ; mais la description minéralise le flux de l'imaginaire, le stabilise et, par conséquent, finalement le détruit. Le surréalisme insistera au contraire sur le chaos, le non-sens (apparent) ou l'absurde — mais on pourrait dire de lui encore : « cartésianisme pas mort »,

car le rêve y joue absolument le même rôle qu'il joue dans le « doute méthodique » de Descartes, à côté du Malin Génie ; il est moins tentative de capter l'absurde que tentative de critique du monde réel, pour lui superposer un monde surréel, qui — en tant que monde — a sa logique (celle des métamorphoses), sa cohérence (celle d'une mythologie au moins individuelle), ce qui fait qu'il devient absolument impossible, comme chez Descartes, de savoir si l'état de veille n'est pas un rêve, et le rêve, la véritable « réalité ».

G. Perec a découvert, quant à lui, des solutions originales, de façon à sauvegarder l'authenticité des processus du rêve, et non point les enchaîner à un système pour « communiquer » avec les autres (puisque c'est sur cet aspect que cette postface veut insister, il faut bien, en effet, « inventer » une écriture qui suive, en utilisant des mots, une pensée d'essence visuelle). Je laisse aux lecteurs le soin de découvrir ces inventions, pour ne pas trop les priver du plaisir de la lecture, je n'en signale qu'une seule : la transcription de l'onirique en figures géométriques donc insérées dans un espace à deux dimensions, la troisième dimension du symbolique, c'est-à-dire son ambiguïté et sa polysémie, se traduisant par un échange de lettres sur un axe vertical.

une $\begin{matrix} P \\ F \end{matrix}$ ente assez $\begin{matrix} F \\ P \end{matrix}$ orte

en situation de symétrie inversée.

Perec met en épigraphe, au dictionnaire des symboles ou des thèmes qui clôt son ouvrage, une phrase d'Harry Mathews qui traduit bien la finalité de sa recherche nocturne : « le labyrinthe ne conduit nulle part qu'au-dehors de lui-même ». C'est dans cet « en dehors de lui-même » que nous voulons nous placer, non dans l'« en dedans », ce qui nous ferait passer de la sociolo-

gie à la psychanalyse. Mais pour que le labyrinthe débouche sur autrui, il faut bien qu'il devienne un code qu'autrui soit capable de décoder. En d'autres mots, la perspective interactionnelle suppose que le lecteur et l'auteur se situent dans une même culture ou une même structure idéologique. Il nous faut donc commencer par la décrire.

Nous devons partir d'un premier point, qui frappera tous les amateurs de rêves, c'est le changement opéré dans le déchiffrement du symbolisme, avec l'entrée, sur la scène nocturne, de l'érotisme. Non point certes que l'érotisme n'existait point avant, au contraire ; Freud a insisté sur le caractère sexuel du rêve, mais la sexualité se trouvait soumise alors au refoulement, par la censure, ne passant la ligne qu'en se masquant et la psychanalyse devenait le soulèvement des masques. Non point certes non plus que n'étaient nombreux les rêves où, dans le contenu manifeste maintenant et non plus dans les idées latentes, se célébrait tout le rituel de la liturgie amoureuse..., mais au moment où l'acte sexuel allait avoir lieu, le dormeur se réveillait, avec éjaculation. A ma connaissance, si nous laissons de côté les rêves des primitifs, dans la littérature que l'on peut consulter, les rêves avec accomplissement de l'acte sexuel sont très rares, quasi nuls ; plus exactement, l'acte de chair ne peut dérouter la censure qu'en se cachant sous des symboles, dont l'inventaire a souvent été fait : entrée dans une chambre, pénétration d'un lieu, marche dans un wagon secoué, descente dans le métro... Or, avec Perec — est-ce l'influence du changement de registre de la sexualité dans notre civilisation contemporaine, qui est passé du mode du « Désir » (il n'y a désir que s'il y a opposition de la Loi) au mode de la satisfaction immédiate, les scènes d'étreintes accomplies sont fréquentes ; mais alors, si la possession charnelle de la

femme n'a plus à se déguiser, il va se passer cette chose étonnante, qu'au lieu d'être symbolisée par autre chose, c'est elle qui devient symbolique d'une autre réalité sous-jacente. Mais laquelle ? Ne serait-ce pas, par un renversement total des signifiants-signifiés : de l'enfermement, de la chambre sécurisante ou du camp de concentration angoissant, bref de l'isolement, de la ségrégation, de l'interdiction par la société de l'aventure du dehors pour nous obliger à la complémentarité des sexes et au *statu quo* de chacun à sa place ; en bref, maintenant puisque le sexuel est libre, c'est le refoulement de la protestation et de la contestation politique qui remplace le refoulement érotique et qui se traduit par l'orientation qui est donnée à l'inconscient de se situer sur une voie de garage par rapport à la *praxis* : l'intimisme.

Si cette hypothèse s'avérait fondée, le rêve prendrait — dans le contexte politique d'aujourd'hui et pour le dormeur — la fonction que la télévision joue pour l'homme éveillé, quand elle matraque les jeunes de chansons, de rythmes, de danses, de défoulements corporels et de sexualité libérée, celle d'être une technique de détournement (et pas seulement de détournement de mineurs). Les images oniriques suivraient sans doute toujours la même loi que Freud a admirablement mise en lumière, celle du refoulement, mais l'oppression du social ne se ferait plus désormais contre un sexuel, qui au lieu d'aller contre l'ordre social lui est maintenant intégré, mais contre un autre danger, qu'il nous est bien difficile de définir, puisque — parce que danger — il est refoulé et qu'il devient, par conséquent, de l'inconscient à déchiffrer, qui nécessiterait, pour que nous trouvions la loi de son décodage, une nouvelle psychanalyse qui serait une psychanalyse de l'action politique.

Il y a — toujours en restant dans le contenu manifeste — un autre point qui me frappe dans ma lecture, c'est le renversement — par rapport aux rêves classiques et aux cauchemars si souvent analysés, du rêve de la poursuite qui vous ankylose, connus sous le nom de rêves de l'agression. Dans les anciens recueils, l'agresseur apparaissait toujours sous la forme de l'assassin, du voyou, du clochard, bref du « hors-la-loi », il devient ici l'homme au contraire de la loi, le flic, le policier, le bureaucrate qui vous épingle sur fiches, voire la foule envahissante qui vous accule, par sa masse, dans le couloir-dédale, la chambre sans ouverture, le camp de la torture et de la mort. C'est le représentant de l'ordre qui agresse, ou tout au moins menace, non celui qui est en dehors de la norme collective.

Toutes ces remarques nous conduisent à nous demander si, à côté de la sociologie du rêve que nous avons esquissée dans des articles précédents, on ne pourrait aussi concevoir une « politique du rêve », ou, plus exactement, tester le rêve comme une action politique. Nous nous étions déjà engagé en partie dans cette voie quand, partant d'Adler au lieu de Freud, nous avons abordé le tissu de nos songes non plus comme une réminiscence d'un passé caché qui veut revenir, mais comme la construction au contraire du destin de l'homme, une réponse à certains problèmes qui nous hantent, le prélude à un comportement d'intégration à la société par l'élaboration d'une solution qui se forgerait peu à peu au cours du sommeil. Nous nous sommes demandé alors si on ne pouvait pas généraliser de l'individuel au collectif cette conception d'un rêve programmateur et nous avons vu que, dans deux cas au moins, celui du culte du Cargo en Mélanésie, celui de la négritude dans le monde occidental, cette hypothèse

s'avérait fonctionnelle¹. Pouvons-nous aller plus loin maintenant ?

Un premier fait est patent. Le recours au rêve comme élément de contestation de l'ordre social apparaît à deux reprises en France (nous nous en tiendrons à ce pays, si l'on veut bien), pour signifier notre analyse et chaque fois lors d'une profonde mutation sociale, au moment de la première révolution industrielle, avec le romantisme ; et lors de la seconde grande révolution du système industriel, qui marque l'époque contemporaine. Non point sans doute qu'on ne rêve pas toujours, mais c'est peut-être seulement quand l'individu se heurte aux bouleversements structurels, aux agressions d'une réalité qui a perdu toute signification pour lui, qu'il prend conscience de l'importance de ses songes et qu'il veut les récupérer pour « se sauver ». Mais peut-être la solution proposée au moment de la seconde révolution individuelle, et qu'en gros nous appellerions surréaliste, n'est-elle pas exactement la même que celle de l'époque romantique.

A l'époque romantique en effet, la rupture n'est pas encore totale entre le monde de la veille et celui de la nuit. Le poète vit également dans les deux et passe de l'un à l'autre sans efforts, parce qu'il croit à des canaux de communication entre le rationnel et l'onirique. Le rêve aura alors deux fonctions : 1) il introduira une coupure dans le langage de la culture industrielle, capitaliste, mécaniciste, pour y laisser passer et parler une autre parole, qui est celle, disons, du sacré ou de quelque chose qui y ressemble. L'écrivain doit être à l'écoute de cette parole (Gérard de Nerval) comme il doit se mettre à l'écoute de la parole de la folie

1. R. Bastide, « La praxis et la nuit », *Cause commune*, n° 2, 1972.

(A. Comte, Fourier), ces deux paroles étant d'ailleurs de même nature, également délirantes et imaginaires, en apparence, mais rationnelles au fond, puisqu'elles promettent de découvrir des solutions aux problèmes posés par la culture matérielle agressive ; 2) dans un second moment, qui vient tout de suite après le premier, il y aura lieu de transposer cette « autre parole » dans le cadre structurel de la société de l'époque, nous tenons là alors le rôle politique du Rêveur qui devient, par cette transposition cette fois-ci « consciente » et « voulue » et non plus comme il était dans son sommeil simple écoutant, le constructeur du monde de demain (un peu comme chez Adler l'individu se construit dans son rôle futur) soit en tant que Visionnaire (V. Hugo) soit en tant qu'Utopiste (Comte, Fourier, E. Cabet)¹.

Aujourd'hui, il est coutumier de dire qu'avec le surréalisme, le rêve devient dénégarion du principe de réalité, ou simple volonté « fantasmagique » (fantasmagique, puisque expression du Désir) d'annulation de l'ordre social existant ; l'onirique est dès lors moins considéré, ce qui était le cas à l'époque romantique, comme un mécanisme d'invention (et cela parce que maintenant, avec le Travail devenu la fin de l'homme, la rupture est totale entre les deux mondes, de la nuit et du jour), mais comme une pure charge de dynamite explosive — un agent de destruction radicale. Mais il nous semble que cette volonté dynamisante est un projet voué à l'échec, car il se heurte à deux obstacles, l'un qui provient de la nature même du rêve et le second qui provient du statut ou de la situation de l'intellectuel dans le système de production capitaliste. L'obstacle qui provient de la nature même du rêve, et que Perce a

1. R. Bastide, *Les Sciences de la Folie*, Mouton et Cie, 1972 et H. Desroche, *Les Dieux rêvés*, Desclée, 1972.

très bien vu, c'est que le rêve, loin d'apparaître aujourd'hui comme libération (dans l'imaginaire) apparaît plutôt comme un redoublement de l'oppression de la société diurne. Et cela est très important du point de vue sociologique : la construction adlérienne d'un destin collectif est bouché, si le monde onirique est vécu comme un duplicata du monde réel. Perec veut parfois accélérer le rêve pour sortir du labyrinthe, « faire aller l'image plus vite », mais impossible — il part à la rencontre de l'autre, mais il se perd dans le dédale des couloirs, il ne peut en sortir... C'est dire qu'il y a un déterminisme de la marche des images qui s'impose au rêveur : « on est soumis au rêve, écrit-il, de la même façon qu'au tortionnaire », le domaine de la nuit n'est plus celui d'une impossible fuite, d'une innocence retrouvée, ou d'une catharsis — mais celui d'une autre « oppression » et d'une autre « aliénation » de la liberté créatrice qui s'englué dans des images dictées, comme elle s'englué par ailleurs dans le « fétichisme » des produits industriels.

Mais à quoi peut correspondre, dans une tentative d'explication sociologique des rêves, cette valorisation donnée à la perte de la liberté et non à son accomplissement ? C'est ici que nous rencontrons notre deuxième obstacle : la position des intellectuels dans le processus de production capitaliste. Les membres de cette classe, qui devient de plus en plus nombreuse, avec la démocratisation de l'enseignement et sa prolongation dans la durée, détiennent le savoir, mais pas le pouvoir. Dans une certaine mesure, la révolte des étudiants en mai 1968, et son échec (les ouvriers ne suivant pas, puisque leurs problèmes étaient autres), s'explique par une revendication des hommes du savoir contre les hommes du pouvoir, contre ceux qui détiennent et contrôlent les moyens de production, soit en vue de s'intégrer dans

leurs groupes, soit en vue de se substituer à eux. Cette révolte certes a pu un moment reprendre le slogan du romantisme : l'imagination au pouvoir — mais sans arriver à trouver une re-structuration originale du social par une écoute de l'« imaginaire ». On peut donc se demander si cette difficulté est essentielle, provenant de ce que l'ère des Visionnaires est définitivement passée pour donner place à celle des Techniciens ; ou si elle est momentanée et si elle arrivera plus tard à une nouvelle récupération politique de l'onirique. Ce qui nous fait revenir à la « Boutique obscure » que nous n'avions quittée que pour mieux la retrouver à la fin de notre périple.

Il nous faudrait disposer d'un matériel collectif et non pas individuel pour soulever à ce sujet quelques hypothèses relativement valables. Ce que nous avons fait au Brésil en établissant des « groupes » de rêves, de la classe moyenne et de la classe basse, des mulâtres et des Noirs foncés. Sans séries collectives, le sociologue ne peut que rêver à son tour sur des textes de rêves, tout au plus proposer quelques suggestions de recherches, ébaucher des propositions à vérifier. Il me semble que le lecteur peut noter d'abord à côté du caractère de « duplicata » que nous avons signalé plus haut, de l'oppression du mode de production de la réalité économique environnante par un mode de production onirique sans doute, mais tout aussi contraignant, un mécanisme, à côté, de défense, de démolition de l'angoissant, par le dépaysement incessant : le rêveur ne pense plus à l'image qui était là il y a un instant, sous ses paupières fermées, et qui a disparu sans laisser de traces, même affectives, pour céder la place à une nouvelle image également évanescence, la discontinuité des séquences l'emporte sur la logique des associations d'images, aussi bien des associations en constellations

que linéaires, ce qui est — sous une forme inconsciente — la recherche d'une liberté sans cesse menacée, sans cesse à récupérer, sur un déterminisme, ici social et là mental. En second lieu, la découverte dans le rêve sinon déjà d'une orientation possible dans la *praxis* de l'état de veille et une préparation à l'action politique, du moins la base d'une communication entre les individus à partir du mystère même de la parole onirique. Car — nous l'avons signalé à propos des procédés graphiques utilisés par l'auteur pour traduire l'ambiguïté ou la polysémie des sens du songe nocturne — toute image est donnée dans sa polyvalence (alors qu'à l'époque romantique, la transformation du rêve vécu en narration parlée sélectionnait, pour le lecteur du récit raconté, une seule signification, ce qui transformait le message du rêve en un monologue, imposé) ; or c'est à partir de la possibilité même de ces multiples exégèses qu'une communication devient valable, car engendrant le dialogue et orchestrant une pluralité de voix. La construction d'un discours commun — peut-être d'une *praxis* commune ensuite — peut surgir de ces rencontres, dans le souci d'éviter l'unidimensionnalité, dénoncée par Marcuse, pour capter la pluridimensionnalité de chaque signifiant, prélude possible d'une *praxis* pluridimensionnelle.

Nous ne pouvons, pour le moment, aller plus loin, mais nous en avons assez dit, croyons-nous, pour montrer au lecteur éventuel de notre texte quelle « boutique » merveilleuse Perec ouvre à notre curiosité, puisque chacune des richesses qu'elle contient, outre sa beauté intrinsèque, est prétexte à rêver sur des rêves, porteuse de sens multiples, offre d'un dialogue constructif. Il n'y a sans doute ici qu'une de ces exégèses possibles, celle d'un sociologue. Mais nous ne voulions que montrer l'intérêt d'une science herméneu-

tique de l'onirique, complétant et dépassant l'herméneutique freudienne, à partir d'un recueil dont nous espérons ne pas avoir trop terni, en le commentant, l'étincelante beauté et la charge lyrique.

Roger BASTIDE.

TABLE¹

1968

La taille	1	L'illusion	4
Les plateaux	2	La dentiste	5
Itinéraire	3		

1969

L'adieu	6	Les écrivains	10
Sur mes vieux jours	7	La mort d'Helmlé	11
Dans le métro	8	Le go	12
Sinusites	9		

1970

L'hôtel	13	C.	20
La chasse à ski	14	S/Z	21
La rue de Quatrefages	15	Initiales	22
L'arrestation	16	Vers le Sud	23
La badine	17	Les chats	24
Le Vergelesse	18	Les deux pièces	25

1. *Les chiffres renvoient aux numéros des rêves.*

La liasse	19	Le bar en S	26
Le change	27	L'esplanade	33
L'épidémie	28	L'appartement double	34
Londres	29	Au café	35
Le GABA	30	Au grand magasin	36
Le groupe	31	Le plâtrier	37
Une soirée au théâtre	32		

TROIS RÊVES DE J.L.

Le Palais de la Défense, 1	38	Le Palais de la Défense, 2	40
Le pont de pierre	39		

1971

La chasse dans Dublin	41	Le Vengeur	59
La confection du repas	42	La libération du pain	60
Appartement	43	Chez Rougeot	61
Haute fidélité	44	Le rêve B.	62
Le tank	45	Le western urbain	63
Camp de concentration sous la neige	46	L'os	64
Le restaurant chinois	47	Les planches	65
Le réveil à piles	48	Le triangle	66
M/W	49	La lettre volée	67
L'intruse	50	Les mots en « I »	68
La grande cour	51	Othon	69
Au bord de la mer	52	Le va-et-vient	70
Le Renshaw	53	L'autobus	71
Le D.E.A.	54	Le carnaval	72
Le polygone de sustentation	55	P. chante	73
Sperme et théâtre	56	La Quête de Californie	74
Le retour	57	Les peintres	75
La neige	58	Le ravalement	76
Le voyage	78	Le glacier	77
L'actrice	79	Les mots croisés	89
La répétition	80	Ma taille	90
		25 coups de bâton	91

L'homme au chien	81	L'actrice, 2	92
Les trois M	82	Le chasse-neige	93
La coupure	83	L'hostellerie	94
Le refus de témoigner	84	L'hypothalamus	95
Balles et masques	85	La fenêtre	96
Couvert d'honneurs	86	Les navigateurs	97
Huit fragments, peut-être d'un opéra	87	La cordée	98
La ville d'eaux	88	La Résistance	99
		La Finlande	100

1972

Le désordre	101	La tombe	103
Les tours	102		

UN RÊVE DE P.

La troisième personne	104		
La condamnation	105	Le singe	116
La Bibliothèque nationale	106	Le Joint	117
Au restaurant Kuntz	107	La double fête	118
La pièce de théâtre	108	La rue de l'Assomption	119
Les tripots	109	Hypothèses	120
Mes chaussures	110	Le loyer	121
Reconstitution d'un choix	111	La noce	122
Les livres	112	L'atelier	123
Le rapport	113	La dénonciation	124
Le puzzle	114	Repères et repaires	
Fragment d'une histoire générale des transports	115	Postface	
		Table	

*Cet ouvrage
a été reproduit
et achevé d'imprimer
en mai 1993
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne.*

*D. L., mai 1993.
Éditeur, n° 7084.
Imprimeur, n° 34232.
Imprimé en France.*

7084

Georges Perec

La boutique obscure

Il existe une troublante relation entre le rêve et l'écriture: le surréalisme l'avait pressenti, Freud l'a expérimenté. Chez Georges Perec, le cheminement onirique prend la forme d'actions multiples, de scénarios, de matrices de contes, de récits, de films, figures qui ne doivent rien à la rhétorique et tout à une logique de la nuit qui peut-être est *notre* logique.

Cette parole nocturne se développe de page en page avec une intensité que la plupart des romans actuels ne possèdent plus. Bien différente de celle qui le conduisit aux *Choses* ou à un exercice de style comme *La Disparition* ou encore à son roman picaresque *La Vie mode d'emploi*, la démarche de Georges Perec ici découvre une forme d'écriture nouvelle et suggère, au moment où l'expression traditionnelle doute d'elle-même, un mode d'écriture inédit et d'une inquiétante intensité.

Dans un commentaire terminal, Roger Bastide montre comment, depuis l'établissement de la psychanalyse, les rêves renvoient aujourd'hui à une nouvelle réalité, une figure logique jusque-là inconnue.



B 23481.4
ISBN 2.207.23481.9

